38e Année. N° 22.

DEC 15 1931

LA REVUE DE PARIS

15 NOVEMBRE 1931

		Pages.
...ony H. G. Fokker. ... ce Gould	*Souvenirs d'un homme volant*	241
... de la Rochefoucauld.	*Un Voyage en Angleterre*	275
...ston Churchill	*Batailles du front oriental* (fin)	306
...ert Mauge	*Poèmes*	339
...ert de Traz	*A la Poursuite du Vent.* — IV	348
...n Allary	*Les Elections anglaises*	379
...rges Manue	*La Retraite au Désert.* — II	391
...rre Bernus	*M. Laval à Washington*	413
...rice Muret	*Encore un Roman « pacifiste »*	433
...ry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	440
...is Houllevigue	*La Mort d'Edison*	450
...nçois Porché	*Le Mouvement dramatique*	456
...ert Flament	*Tableaux de Londres*	469

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Judith

par JEAN GIRAUDOUX

Adolescence

(Le Livre de ma Vie)

par la COMTESSE DE NOAILLES

Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une Natio

par JULIEN BENDA

Jérôme Bonaparte et Napoléo

par ARTHUR-LÉVY

La Presse allemande de nos jours

par le Professeur HANS VON ECKARDT

La Situation économique des États-Unis

par RENÉ ARNAUD

SOUVENIRS D'UN HOMME VOLANT

Les souvenirs que l'on va lire sont ceux du célèbre ingénieur aviateur hollandais Anthony Fokker, qui les a rédigés avec la collaboration d'un écrivain américain : Bruce Gould. Ils évoquent tout d'abord les débuts de l'aviation, les premiers vols, les premiers perfectionnements, auxquels Fokker, on le verra, prit une large part.

Quand la guerre éclata, les services de Fokker, qui se trouvait établi en Allemagne où il avait fondé une usine, furent réquisitionnés par l'état-major allemand. Il accepta d'ailleurs cette main-mise d'assez bonne grâce, l'aviation l'intéressant plus en elle-même que les conflits auxquels elle prenait part. Du point de vue psychologique il y a là d'ailleurs un élément bien curieux. Sur la guerre aérienne elle-même Fokker apporte, comme on s'en convaincra, des renseignements, des aperçus d'un intérêt extraordinaire.

I

LE GARNEMENT DE PECK

« Tony ne fera jamais rien de bon à l'école », — disait souvent mon père, en secouant tristement la tête.

A mesure que je grandissais cette conviction ne fit que s'accentuer, et je la partageai. Les cours me paraissaient assommants, les professeurs stupides; mon mutisme en classe touchait presque à l'héroïsme. La déception de mon père était d'autant plus vive qu'il avait vendu à Java sa plantation de café fort rémunératrice, et était revenu en Hollande uniquement pour nous faire donner de l'instruction, à ma sœur Katharina et à moi.

Comme bien des Hollandais, il était parti tout jeune pour Java, défricher la jungle malaise et planter du café. Il comptait, une fois riche, se retirer en Hollande et mener au milieu de ses chers canaux et de ses tulipes aimées la vie confortable du bourgeois en pantoufles. Il s'était fixé à Blitar, tout petit « settlement[1] » près de Kediri, que presque toute la longueur de l'île séparait de Batavia, port où les vapeurs venaient prendre contact avec l'Ancien Monde.

Après avoir vécu dix ans tout seul, il retourna en Hollande dans les dernières années de 1880, y épousa ma mère, Anna Diémont, qui descendait de Huguenots, émigrés français, et revint avec elle à Kediri. Je fis connaissance avec le monde dans ce village perdu et primitif.

Quand j'étais un gamin indiscipliné, heureux de m'ébattre en liberté avec les indigènes à la peau bronzée qui étaient mes camarades de jeu, Blitar me semblait l'endroit rêvé où passer la vie. Les îles des mers du Sud étaient mon paradis. Les indigènes grimpaient aux arbres comme des singes, se servant aussi habilement de leurs orteils que de leurs doigts. Ma mère me laissait courir pieds nus et j'imitais mes compagnons au point que mes pieds et mes chevilles devinrent d'une souplesse anormale chez un petit blanc. Sans aucune difficulté, j'escaladais un arbre presque en courant, je savais ramasser des clous avec mes doigts de pied et simuler à volonté les pieds plats; ce dernier talent me valut plus tard d'être exempté du service militaire obligatoire en Hollande, mais faillit m'y faire incarcérer dans une prison militaire. Jusqu'à l'âge de six ans, mes pieds n'ont pas connu les souliers. Je ne me figurais pas la vie autre que cette existence primitive et insouciante, passée en plein air.

Mes parents ne la trouvaient pas aussi satisfaisante que moi. Je les entendais converser à voix basse le soir, quand ils me supposaient endormi; ils étudiaient quelque grave problème. Je finis par comprendre qu'ils projetaient de retourner en Hollande. La nécessité de vivre dans un milieu plus civilisé à cause de leurs enfants qui grandissaient venait s'imposer à eux. J'entendis parler d'école. Sans savoir exactement ce que c'était, j'en ressentais de l'accablement.

1. Territoire colonisé.

Quelques semaines plus tard, nous avions emballé ce que contenait la maison pour accomplir le long voyage par terre jusqu'à Batavia et voguer ensuite d'interminables semaines sur l'océan. Assurément mon père et ma mère étaient heureux de revenir dans leur patrie, avec une fortune leur assurant une large aisance, mais moi j'avais l'impression de quitter mon pays.

Nous nous installâmes à Haarlem, petite ville située dans la région de culture des oignons, sur la côte nord, entre Amsterdam et les dunes qui bordent la mer du Nord. C'est une vieille ville hollandaise, belle et paisible, pleine de dignité, vénérable par ses traditions artistiques qui remontent jusqu'à Frans Hals, un de ses fils. Presque tous ses habitants étaient comme mon père des planteurs, des négociants retirés, achevant tranquillement les dernières années de leur vie. Comme sport, on faisait du canotage sur les eaux enserrées dans les terres qui formaient un chapelet ininterrompu de petits lacs près de la ville.

Notre maison donnait sur un grand parc. Au lieu d'avoir un terrain de jeu sans limites, comme dans la plantation, nous n'avions plus que le jardinet qui s'étendait par derrière. Notre maison était encadrée par d'autres maisons qui se dressaient si près que les pignons se chevauchaient. Comme je me plaignais amèrement de l'exiguïté des lieux, on m'attribua la moitié du grenier donnant sur la façade, pièce assez spacieuse, au troisième étage, qui me servit de salle de jeux. C'est là que j'établis mon quartier général, qui, d'atelier au temps où j'étais enfant, devint mon laboratoire aéronautique durant les années que je passai à la maison. Mais je ne devais pas tarder à apprendre que j'étais revenu en Hollande, non pour canoter ou me livrer à des expériences dans un grenier, mais pour aller au collège, bien que mon atelier me parût une salle de classe bien supérieure pour acquérir les connaissances qui me semblaient intéressantes.

Les écoles hollandaises étaient semblables à celles des États-Unis et comportaient des classes élémentaires préparant au lycée. En quittant celle-ci, les élèves qui en avaient les moyens allaient dans une Université ou dans quelque école technique. Sans aucun doute, ces écoles valaient

bien toutes celles de leur temps, mais depuis que je suis homme, j'en ai conclu qu'il y a bien des choses que les soi-disant professeurs ignorent touchant la façon d'instruire les petits garçons récalcitrants.

Le régime de l'école ne me convenait pas du tout. Actif, l'esprit vif et toujours porté à des inventions qui avaient un côté pratique, l'étude me paraissait une occupation monotone. Le petit garçon de Herman Fokker, Tony, devint bientôt la cible de tous les sarcasmes des pédagogues exaspérés. Ils affligeaient mon père par leurs plaintes, me reprochant d'être trop joueur, et lui rapportant toutes sortes de méfaits; et je devais bien m'avouer coupable — plus fier de mon ingéniosité que confus de ma mauvaise conduite.

Il y avait une matière qui me plaisait, et j'y excellais. C'étaient les travaux manuels. Je maniai les outils avec plaisir dès le début. Je devins de plus en plus habile à travailler le bois, et je n'eus pas besoin d'être stimulé pour m'attaquer aux métaux. Mon père m'encourageait, plein d'espoir, pensant que je tenais ce goût de lui, car il bricolait dans la maison chaque fois qu'il en avait l'occasion. Il se fâchait peut-être un peu quand un de ses outils favoris lui manquait et qu'il le retrouvait parmi les miens, et en conséquence quelque peu abîmé, mais après s'être hâté de me tirer les oreilles, il semblait oublier son ressentiment.

Bientôt mon atelier du grenier devint le théâtre d'une fiévreuse activité. Poussé par la passion d'accumuler, commune à tous les écoliers, je rassemblai toute une collection d'objets dont je faisais des jouets. Petit à petit, je ne m'intéressai plus qu'aux trains. J'eus bientôt tout un chemin de fer avec quatre longs convois de wagons manœuvrant sur un vaste réseau qui couvrait tout le plancher de rails et d'aiguilles. J'achetais les aiguilles sur mon argent de poche, mais je fabriquais moi-même les voies droites en clouant des bandes de métal sur le plancher.

Ces trains étaient mécaniques, mais les aiguilles se manœuvraient à la main. Pour que l'ensemble fonctionnât, il fallait beaucoup d'employés. Je dus recruter des aides parmi les garçons du voisinage. Quand ils ne prenaient pas leur service, appelés ailleurs par quelque occupation plus urgente, ou qu'ils

faisaient grève, mon chemin de fer se trouvait à peu près hors d'état de marcher. Je résolus le problème de l'aiguillage en agençant tout un système compliqué de fils grâce auquel l'ensemble obéissait à des leviers actionnés dans un seul poste de direction.

Je m'affranchis ainsi de la main-d'œuvre.

Assis dans un coin, je regardais mes trains rouler à toute vitesse sur les voies, ralentir aux coudes, et s'élancer sous le tunnel. Je pouvais sans me déplacer arrêter un train dans une gare, l'aiguiller sur une voie de garage pour laisser passer l'express à l'heure dite, puis lui faire reprendre sa course.

Toutefois je devais à chaque instant m'élancer de mon poste pour remonter la mécanique; inconvénient bien ennuyeux. Je décidai donc de construire un moteur électrique et d'électrifier tout le réseau. Aujourd'hui les garçons peuvent acheter les jouets électriques les plus perfectionnés, mais de mon temps ils n'existaient pas. Je me servis d'un vieux moteur électrique pour fabriquer ma locomotive et mon système de trolley aérien était fait sur le modèle de celui qui fournissait le courant aux trams de Haarlem qui passaient devant chez nous. Il fallait constamment recharger les accumulateurs, et cette dépense épuisait à tel point mon argent de poche que je cherchai une solution. J'eus l'idée de me brancher sur le câble du trolley dans la rue, en posant un fil allant du câble à ma fenêtre. Après avoir terminé mes préparatifs, je réfléchis que je serais certainement pris sur le fait et que la chose ne valait guère la peine d'être tentée. Ce fut une heureuse inspiration, car des ouvriers, alors qu'ils réparaient ce même câble, furent tués par des commotions électriques; j'aurais pu subir le même sort.

Je ne m'y connaissais pas beaucoup en électricité, mais je savais fort bien à quel point il est désagréable de recevoir une décharge quand on ne s'y attend pas. Les domestiques avaient l'habitude de venir s'installer dans ma pièce, le soir, pour écouter à la fenêtre des concerts que donnait l'orchestre dans le parc. Mes rails étaient cloués au plancher et leurs sièges tordant souvent le métal, rien ne fonctionnait plus. Je voulus mettre fin à la chose. J'installai donc un circuit de

fils de haute tension, de façon qu'en tournant le bouton de la porte, le contact se trouvât établi. La première victime fut une cousine indiscrète qui eut envie de jeter un coup d'œil dans mon étrange grenier. La famille entendit ses hurlements frénétiques et monta précipitamment l'escalier pour la trouver exécutant des entrechats devant ma porte, la main rivée au bouton. Personne n'eut plus jamais la moindre velléité de me rendre visite sans avoir été expressément invité.

Outre les locomotives électriques, je fabriquai encore des moteurs à vapeur fixes, dont certains avaient des chaudières de 25 centimètres de diamètre. Je me servais du gaz d'éclairage pour produire la vapeur. Un excès de pression dans les grandes chaudières aurait provoqué une explosion terrible. Mais, apparemment, le destin avait d'autres visées sur moi.

Ensuite je m'attaquai à la fabrication des moteurs à explosion en miniature; mais je ne réussis pas aussi bien. Je ne parvenais pas à faire des bougies assez petites. Celles-ci se trouvaient toujours aussi grandes que les cylindres.

De plus, il était trop difficile d'inventer un bon carburateur de dimension aussi réduite. Je dus renoncer plus ou moins à la fabrication de ces moteurs.

Pour les soudures, je me servais de becs Bunsen. Mon père protesta avec véhémence contre l'augmentation des notes de gaz et m'ordonna de cesser ce gaspillage de combustible. Je me trouvai dans la pire des situations, jusqu'au jour où j'entrepris d'enlever du plancher un tuyau qui gênait tout à fait mon chemin de fer. Je constatai que ce tuyau venait d'en dessous et disparaissait par mon plancher dans la maison d'un voisin. Un rapide examen m'apprit que c'était une conduite de gaz. Sans m'attarder à d'autres considérations, je fis un branchement en T, et manquant m'asphyxier au cours de ce travail, je réussis tout de même à arrêter la fuite à l'aide de ruban de caoutchouc, de savon et d'autres ingrédients. Je disposais désormais d'une bonne quantité de gaz. Mon voisin ne se plaignit jamais, probablement parce que sa famille qui augmentait toujours l'avait habitué à ces soudaines dépenses supplémentaires.

Tous ces travaux pratiques, d'une valeur appréciable, qui eurent vraiment une influence décisive sur le cours de ma vie, ne me rendaient pas meilleur élève. Mon père en éprouvait une certaine fierté, ou tout au moins les tolérait, mais le reste de mon entourage n'y voyait que des amusettes de gamin. Mes professeurs étaient bien décidés à me faire apprendre leurs cours, qu'ils m'intéressassent ou non. J'ai estimé depuis que la plupart des professeurs se montraient dépourvus d'imagination et de véritable capacité pédagogique quand ils s'efforçaient d'enfoncer une cheville carrée dans un trou rond.

Les cours purement théoriques m'ennuyaient de plus en plus et mon bulletin était de plus en plus mauvais. Si une leçon m'intéressait, il me suffisait de la lire une fois pour la savoir; sinon, j'avais beau bûcher des heures, je n'en retenais pas le premier mot. La plupart des matières que l'on enseignait se trouvaient dans cette catégorie, aussi je restais deux ans dans la même classe et je ne passais encore que bien juste dans la suivante.

J'étais très souvent mis à la porte; cette habitude fut la cause fortuite de mes premiers travaux d'inventeur. J'avais alors dix-huit ans, et j'avais presque achevé mes études au lycée. J'étais à charge à tous les professeurs et ils me renvoyaient fréquemment à la maison, mais je n'osais pas rentrer. Je restais donc pendant les heures de classe dans la loge du portier, à l'entrée du domaine de l'école. Là, un après-midi, je liai amitié avec un autre grand, Fritz Cremer. Comme moi, il avait été prié de quitter la classe. Par la suite, nous nous vîmes beaucoup, ayant découvert que nos pères aussi se connaissaient bien.

Les Cremer avaient une belle propriété dans les dunes et possédaient une automobile, chose rare à Haarlem en 1908. Jusqu'au jour où Fritz m'emmena promener dans l'auto de son père, j'avais trouvé que ma bicyclette était un merveilleux engin de locomotion. J'obtins de mon ami qu'il m'apprît à conduire. Les automobiles étaient capricieuses dans ce temps-là. Les moteurs haletaient et s'arrêtaient, les pneus crevaient à chaque instant. Bientôt je connus à fond l'auto des Cremer, de sorte que j'étais capable de réparer le moteur

et les autres organes qui se détraquaient. Par exemple les pneus m'agaçaient. Ils se dégonflaient toujours et je me demandais pourquoi on n'avait pas encore songé à faire de pneu increvable. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais frappé de l'importance d'une telle invention. En fin de compte, je résolus de me livrer moi-même à cette recherche.

II

PREMIÈRE INVENTION. — DÉCONFITURE FINANCIÈRE

Je suis par nature un enthousiaste. Peu de temps après avoir commencé mes recherches sur le pneu increvable, j'étais fermement décidé à porter un coup mortel à l'industrie des pneus de caoutchouc. Parfois, je déplorais fort d'en arriver là, mais mon invention m'absorbait tellement que je n'avais guère le temps de m'appesantir sur la ruine des veuves et des orphelins, dont l'avoir était placé dans des usines de pneumatiques.

Tout d'abord, je me gardai de faire part à qui que ce fût de ma résolution. En secret, j'étudiai la déformation des pneus sur les différentes espèces de sol, boue, macadam, asphalte, routes empierrées et pavées. C'était avant l'époque des pistes en ciment. Pour enregistrer cette déformation, il me fallait des instruments. Il n'en existait point, j'eus donc à les inventer aussi. Au bout d'un certain nombre d'essais et d'échecs, j'agençai une barrette transversale montée sur des ressorts, qui devait enregistrer dans quelle proportion le pneu s'aplatissait en roulant. Chaque pas en avant augmentait mon ardeur. Avant longtemps, j'acquis la certitude que j'étais sur la voie d'une invention stupéfiante, à la veille de la réussite.

Ni moi, ni ma famille n'avions d'auto pour mes expériences, mais ma bicyclette me suffisait parfaitement pour mes premiers essais. Après de nombreux tâtonnements, je construisis une roue élastique consistant en une jante d'acier plate, flexible et rattachée à un cercle rigide par des ressorts qui la soutenaient et qui pouvaient s'allonger et se contracter rapidement sur toute la circonférence de la roue. De la sorte,

la jante d'acier pouvait fléchir sous la pression et reprendre ensuite sa forme première, aussitôt que la pression disparaissait. Pour empêcher qu'on ne me volât mon invention, je faisais tous mes essais la nuit, m'en allant par les rues désertes et choisissant les routes les plus mauvaises pour soumettre à la plus rude épreuve la résistance de mon pneu. Je finis par épuiser tous mes fonds, et pour m'en procurer d'autres et continuer, j'eus recours à mon père.

Je savais par expérience que celui-ci se trouvait dans les dispositions les plus bienveillantes quand il fumait un bon cigare en lisant son journal, après avoir bien dîné et qu'il couronnait le tout d'un petit somme dans son fauteuil. Depuis cette soirée, j'ai négocié bien des affaires, vendant des aéroplanes représentant des millions de dollars, mais jamais la partie ne m'apparut plus dure qu'avec Herman Fokker. Cependant, j'étais fermement convaincu de la viabilité de mon invention. Prenant un air tout à fait assuré, je fis fièrement mon entrée dans le parloir familial, et je me lançai dans la description de mon entreprise. Mon père m'écouta sans dire un mot, et bientôt, emporté par mon sujet, je lui exposai mes travaux dans leurs moindres détails. Quand enfin je m'aperçus qu'il avait laissé éteindre son cigare, je sus que j'avais cause gagnée. Non seulement il se laissa convaincre par cet exposé, mais il me permit de prendre quinze jours de vacances, afin qu'en y consacrant tout mon temps, je pusse mener à bien la réalisation complète de mes recherches.

Le lendemain, je me rendis de bonne heure à l'école — jamais je n'y avais été aussi tôt — pour voir le Directeur. C'était un gentleman d'un certain âge, qui avait des cheveux blancs, et dont l'attitude était la dignité même. Il m'accueillit sans aucune surprise; il avait l'habitude de me voir apparaître, envoyé par les professeurs, alors que le motif qui m'amenait était beaucoup moins agréable. « Je désire quinze jours de vacances », laissai-je échapper. Voilà qui dépassait la mesure. Après toutes mes journées d'absence, et le temps que j'avais perdu en classe!

— Vous voulez des vacances, vous?

— Oui, monsieur, insistai-je, j'ai besoin de deux semaines pour perfectionner mon invention.

La raison invoquée en ces termes me semblait fort importante, et peut-être lui fit-elle la même impression, car il se mit à branler la tête de haut en bas avec stupéfaction.

— Je suis dans la même classe depuis deux ans, poursuivis-je, j'ai appris tout ce que je pouvais apprendre. Ma présence n'apporte rien à la classe.

Son mouvement s'accentua.

« De toutes façons, je n'arrive pas à concentrer mon esprit sur mon travail. »

Comme il semblait toujours approuver machinalement tout ce que je disais, je tins mon congé pour accordé et je le quittai précipitamment de peur qu'il ne changeât d'avis. Les autres professeurs n'en croyaient pas leurs oreilles, la chose leur semblait trop belle pour être vraie. Ils me prédirent que je ne reviendrais pas, en quoi ils ne se trompaient pas. Ces vacances n'ont pas encore pris fin.

Comme je désirais faire l'essai de mon pneu métallique sur une automobile, car là était son avenir, je fis des propositions d'association à Fritz. Il souhaitait aussi vivement que moi quitter le collège; peut-être est-ce pour cela qu'il y consentit si facilement.

Nos pères s'entendirent pour financer à eux deux notre entreprise et M. Cremer nous permit d'utiliser son auto pour les premiers essais. Ceux-ci se prolongèrent au point d'absorber quelques milliers de florins et Fritz et moi y consacrâmes un an de notre temps.

A un demi-mille du point de départ, au beau milieu de la route, nous dûmes ramasser les morceaux du premier pneu increvable pour automobile. Mais cet échec ne nous découragea pas. Nous en fabricâmes un autre avec de meilleurs matériaux. Celui-ci roula pendant plusieurs milles, pendant lesquels nous le ménageâmes. Nous nous basâmes sur les données ainsi acquises pour en faire encore un autre, et ils se succédèrent ensuite en grand nombre.

Avant tout, nous redoublions de précautions, travaillant encore plus secrètement que lorsque je me servais de ma bicyclette, de peur que quelqu'un n'eût vent de notre merveilleuse invention, et ne nous la soufflât en nous précédant au bureau des brevets. Nous ne sortions la voiture que la nuit, le

jour elle restait sous clé. Vers dix heures, nous quittions Duiner Kruidberg, la propriété des Cremer, et nous roulions toute la nuit, ne rentrant qu'à la pointe de l'aube pour nous glisser harassés dans nos lits. Toutes les semaines le nombre de milles parcourus augmentait avec chaque roue nouvelle. Nous parvînmes enfin à filer à bonne allure sur les routes aux vieux pavés de pierre qui secouaient impitoyablement véhicule et occupants, même quand celui-là était monté sur des pneus de caoutchouc. Heureusement M. Cremer s'était, dans l'intervalle, acheté une voiture neuve, car la première allait sans tarder être bonne à jeter à la ferraille. Après avoir été mise à si rude épreuve pendant deux mois, elle essaya de rendre l'âme.

Mais Fritz et moi ne voulions nullement qu'elle nous passât entre les mains, aussi nous la démontâmes complètement pour faire son autopsie. Nous avions pour nous aider dans notre travail un jeune mécanicien du voisinage. Ce qu'il fallait absolument changer, c'étaient les engrenages. La voiture était une Peugeot et notre jeune aide déclara qu'il fallait aller à Paris pour se procurer rapidement les pièces neuves. Il partit en emportant les vieilles, lesté de tous les fonds que nous avions pu rassembler; il nous promettait de revenir immédiatement. Les jours passaient et nous ne recevions aucune nouvelle de lui. Au bout de deux semaines, il réapparut tout penaud avec les vieilles pièces. Nous étions trop jeunes encore pour savoir qu'on ne doit pas envoyer un jeune Hollandais dépourvu d'expérience à Paris.

Heureusement, nous trouvâmes dans le voisinage une voiture hors d'usage, et après l'avoir achetée au prix de la ferraille, nous nous servîmes de ses engrenages pour remplacer ceux de notre voiture. Nous avions fabriqué nous-mêmes d'autres pièces également nécessaires et j'acquis des connaissances précieuses en remontant le moteur; je devins tout à fait expert dans l'art de roder les soupapes et de régler la magnéto. Au cours de cette réparation, la majestueuse carrosserie à six places de la vieille Peugeot fut mise au rancart et le châssis diminué pour qu'il eût l'allure d'un châssis de course, ce qui nous plaisait beaucoup plus. Ainsi nous avions de la place derrière l'unique siège pour loger de nombreux pneus de rechange, quand nous partions la nuit pour

établir de nouveaux records d'endurance pour les pneus et de vitesse pour la voiture.

Nous avions fait choix pour nos essais de la grande route droite parallèle à la voie ferrée de seize milles qui reliait Haarlem à Amsterdam. Le train de Paris passait juste avant minuit et nous le guettions pour nous livrer avec lui à une course nocturne. Avec le temps, les mécaniciens à l'esprit sportif finirent par nous connaître. Quand ils approchaient de l'endroit où nous nous rencontrions habituellement, ils lançaient un coup de sifflet et forçaient la vapeur, tandis que le chauffeur enfournait fiévreusement d'énormes pelletées de charbon. Les voyageurs, devinant cette excitation et entendant gronder notre Peugeot qui défiait le train, passaient la tête aux portières, certains prenaient un air désapprobateur pour blâmer notre conduite scandaleuse, alors que d'autres, passionnés par cette joute, nous encourageaient de leurs cris. Le fait finit par se savoir et les journaux d'Amsterdam en parlèrent.

Nous arrivions à faire quarante-cinq milles à l'heure avec nos pneus nouveau modèle. Par bonheur, nous ne pouvions aller plus vite. La route était en effet très étroite et même à cette heure tardive il y passait des chevaux et des charrettes qui n'avaient pas de lanternes. J'ignore si c'est notre ange gardien ou bien notre habileté acquise à grand peine dans l'art de conduire à tombeau ouvert qui nous sauva la vie. Toujours est-il que nous nous en tirâmes sans une égratignure et cet entraînement nous familiarisa avec le danger et nous apprit à être sans cesse sur nos gardes. L'expérience ainsi acquise me fut très utile pendant les premières années où je volai. Après notre course de minuit, quand nous avions fait demi-tour aux portes d'Amsterdam, nous prenions chacun à notre tour le volant pour les records d'endurance. Celui qui ne conduisait pas se pelotonnait dans le creux des pneus de caoutchouc à l'arrière et dormait si profondément que ni le bruit, ni le péril couru pendant ces randonnées nocturnes ne réussissaient à l'éveiller. Il n'ouvrait les yeux qu'au moment où, l'auto ayant pénétré dans le garage, le silence subit du moteur venait frapper ses oreilles.

Les résultats obtenus à force de perfectionner notre pneu increvable furent si remarquables que mon père requit l'aide

d'un homme d'affaires éminent, spécialisé dans les brevets, pour veiller sur nos intérêts. Celui-ci se rendit compte, à l'instant même où mon père et moi franchissions timidement le seuil de son bureau, qu'aucun de nous n'entendait quoi que ce fût aux formalités compliquées auxquelles on doit se plier pour l'obtention des brevets. Je le vois d'ici se frotter les mains à l'idée de notre innocence et décidant de nous faire payer bien cher pour nous initier aux subtilités de l'escroquerie légale. Nous l'écoutâmes enchantés, quand il nous assura que d'après lui nous avions pleinement droit à un brevet fondamental. Il nous conseilla de tout laisser entre ses mains, tandis qu'il étudierait tous les documents afin de n'omettre aucune des mesures susceptibles de sauvegarder nos intérêts.

Pendant que nous nous attelions jour et nuit à la besogne pour mettre au point notre invention, l'homme d'affaires stimulait nos efforts par ses rapports optimistes. Il nous engagea à prendre des brevets dans les principaux pays d'Europe et chaque fois nous payions sans murmurer les honoraires élevés qu'il réclamait. Toujours d'après ses avis, nous le chargeâmes d'entreprendre des recherches parmi tous les brevets susceptibles d'annuler le nôtre, afin de pouvoir le cas échéant contester les droits de tout inventeur envieux de notre succès. Les frais légaux augmentaient chaque semaine. Nos parents finirent pas se refuser à dépenser plus longtemps leur bon argent pour ces recherches interminables. Ils exigèrent qu'on lançât le pneu increvable sur le marché.

A ce moment, les automobilistes avaient tant d'ennuis de toutes sortes avec leurs pneus, que nous étions sûrs de voir l'industrie automobile accueillir avec enthousiasme une roue pratique qui les remplacerait en supprimant toutes ces difficultés. Un grand nombre des fabricants d'automobiles auxquels nous la présentâmes se déclarèrent très intéressés. La roue élastique fut essayée par eux je ne sais combien de fois avec succès. En montant un pneu métallique d'un côté et un pneu de caoutchouc de l'autre, nous mettions les occupants au défi de faire la moindre différence entre les deux quant au confort. Le seul moyen infaillible pour les distin-

guer était d'attendre que le pneu de caoutchouc éclatât. Nous semblions à la veille de réussir.

Mais voilà qu'un jour notre homme d'affaires déloyal vint rendre visite à mon père. Il avait l'air tout déconfit et il annonça que ses employés avaient découvert un brevet français qui avait la priorité sur le nôtre. Celui-ci avait échappé à ses investigations précédentes, nous dit-il, et ses employés venaient tout juste de le découvrir.

Temps, argent, travail, nous avions tout dépensé en pure perte. En réalité, nous étions déjà battus avant de nous mettre à l'œuvre.

III

LES AILES POUSSENT

Mon père était probablement encore plus déçu que moi. Je m'étais montré plutôt nul dans mes études, et il avait compté sur cette invention, qui devait prouver à ses amis de Haarlem que je valais quelque chose. Pour couronner le tout, je demandais maintenant à cor et à cri la permission de voler. J'avais été à un salon d'automobiles à Bruxelles, où se trouvait exposé un aéroplane Latham. De retour à la maison, je fis part à mon père de ma nouvelle ambition.

« Fais ce que tu voudras, dit-il d'un ton ferme, mais je ne t'achèterai jamais d'aéroplane. »

Depuis plusieurs années, je suivais avec la plus grande attention les manifestations aéronautiques d'Europe. Je griffonnais des lettres que j'expédiais secrètement à de grands constructeurs, les suppliant de me permettre de travailler pour rien, en me donnant la faculté d'apprendre à voler. Aujourd'hui, je reçois des milliers de lettres analogues d'adolescents de tous les pays. J'en fais ce que les premiers pionniers firent des miennes, je les jette presque toutes dans la corbeille à papier, à moins qu'elles ne contiennent un timbre pour la réponse. Pareil procédé semble cruel, mais on ne peut agir autrement.

Au moment du voyage de Wilbur Wright en France, j'avais lu et retenu tous les renseignements qu'on donnait sur son

appareil, jusque dans leurs moindres détails. D'après mes théories à moi, il me semblait que le principal défaut du biplan de Wright était sa très médiocre stabilité latérale. Cet appareil avait tout juste assez de vitesse et de puissance pour ne pas tomber en perte de vitesse. Une fois qu'il avait quitté le sol, il pouvait voler en droite ligne, ou décrire de larges courbes, mais Wright, qui était pourtant un bon pilote pour son temps, n'était maître de son appareil que jusqu'à un certain point. J'étais aussi au courant des premiers essais de Henri Farman et de Louis Blériot. Pour tous, le grand problème était la stabilité.

Renfermé dans mon grenier, je faisais des centaines de modèles construits en papier et en bois, avec l'idée d'analyser leurs mouvements pour tenter de résoudre le problème de la stabilité latérale. Je suspendais des pendules au centre de certains d'entre eux, mais pour constater que le pendule se bornait à communiquer un mouvement régulier de balancement à l'aéroplane, lui faisant effectuer une série d'inclinaisons.

A force d'essayer indéfiniment des ailes dans toutes les positions imaginables, j'arrivai à en conclure que des ailes rejetées en arrière, en forme de V, combinées avec un centre de gravité élevé, me donneraient un appareil d'une stabilité latérale parfaite. Une fois que j'eus trouvé un type d'aéroplane *dont la stabilité était inhérente*, j'estimai que la torsion des ailes utilisée par les Wright et d'autres avant que Glem eût inventé les ailerons, n'était plus nécessaire. C'est pourquoi mon premier aéroplane, que je construisis d'après mes données personnelles, n'avait pas d'ailerons, son centre de gravité était placé haut et ses ailes en V rejetées en arrière; sa stabilité était à peu près parfaite.

Je ne reçus pas le moindre encouragement de mes parents. Partageant l'opinion de la plupart des gens à cette époque-là, ils considéraient l'aviation comme le chemin conduisant le plus vite au cimetière. Bien résolu à m'élever dans l'air, par quelque moyen que ce fût, je décidai de construire un énorme cerf-volant, de m'installer dedans et, avec l'aide de mes amis, de lui faire prendre de l'altitude comme à un cerf-volant ordinaire. Puis, je couperais la ficelle, et je le manœuvrerais

comme un planeur tant qu'il tiendrait l'air. Je commençai par en dessiner les plans, puis j'achetai les matériaux, des tiges de bambou et du calicot. Je pensais le lancer au-dessus de l'eau, afin d'amortir ma chute, le cas échéant.

Aujourd'hui je doute que j'eusse pu construire le cerf-volant de telle façon qu'il offrît une sécurité suffisante. Le hasard seul, j'imagine, m'empêcha de me rompre le cou. L'autorité militaire hollandaise choisit précisément ce moment pour décréter que je devais consacrer un an au service obligatoire dans l'armée, et mit fin à point nommé à cette tentative.

La vie militaire accaparait une trop grande partie de mon temps au détriment de mes essais aéronautiques pour que j'y prisse goût. Je comptais que mon cerveau serait beaucoup plus utile à mon pays que mon fusil; aussi, quand je me présentai à la caserne de Naarden, je demandai à être exempté pour cause de pieds plats. Je tombais en faisant l'exercice, je semblais incapable de courir. Les autorités conçurent néanmoins des soupçons, car je me remettais toujours à la dernière minute, le vendredi soir, de façon à jouir de la permission du samedi. Je finis par tellement exaspérer tout le monde qu'on m'envoya à l'hôpital.

Peu de jeunes Hollandais ont les pieds aussi désarticulés que les indigènes de Java, mais les miens n'étaient cependant pas assez anormaux pour constituer une réelle inaptitude. Au lieu de m'exempter, on me mit à l'eau et au riz.

Un psychiatre tenta habilement de me prendre par la ruse, en me demandant d'un air naïf quel poste j'occupais dans l'équipe de football à l'École Supérieure de la ville de Haarlem. Je fixai sur lui un regard tout surpris, comme si je m'étonnais qu'un docteur ne se rendît pas compte qu'un garçon avec des pieds plats ne pouvait jouer au football. On me menaça de la prison.

Bien que je fusse officiellement au riz et à l'eau, je faisais en réalité fort bonne chère; à mon sommier se trouvait accroché un véritable magasin d'épicerie où abondaient les saucisses, le fromage, le pain, les gâteaux et les sucreries. Pour empêcher les autres occupants de la salle de me vendre, je les invitais à mes festins.

Mais l'inactivité de cette vie d'hôpital me rendait fou, et je machinai tout un plan pour mettre fin à cette mauvaise farce.

Dès le premier dimanche, je me rendis à Amsterdam. Tard dans la soirée, je montai dans le tram à trolley. En descendant, je sautai de telle façon que ma cheville heurta le bord du trottoir et fut toute contusionnée. Je me laissai tomber comme si j'étais estropié, et je restai étendu par terre à gémir, jusqu'à ce qu'on me relevât et qu'on m'emportât à l'hôpital. Là, je dis au docteur qui m'examinait que me déclarer inapte au service lui vaudrait cent florins, et au bout de deux ou trois jours, on me renvoyait à Haarlem, libéré, avec quarante-neuf « cents » dans ma poche, montant de la solde que j'avais gagnée.

Ce fils qui lui faisait si peu honneur avait tout à fait lassé la patience de mon père. De retour à Haarlem, je passais dans mon bateau tout le temps que me laissaient mes travaux de laboratoire au grenier. Toute la famille se mit à se préoccuper vivement de ma carrière, sauf moi. Je n'y avais guère songé, et je leur opposai une résistance opiniâtre. L'idéal de ma mère était de me voir conquérir mes diplômes à l'Université de Delft. Mon père me promit une généreuse pension, deux mille quatre cents florins par an. Faisant pour une fois appel à toute mon éloquence, je le persuadai que n'ayant pas réussi à la high school, je me couvrirais de honte à l'Université. Puis, je lui exprimai de nouveau mon désir d'apprendre à voler. Il jugeait que c'était une idée absurde, de cerveau brûlé. Il finit par décider de m'envoyer dans une école technique, à Bingen, sur le Rhin. Les écoles allemandes d'ingénieurs dispensaient à cette époque un enseignement plus pratique que celles de Hollande. Je ne refusais pas d'étudier la mécanique, du moment que les études pouvaient être pratiques et non théoriques. Mon père semblait tellement y tenir, que je finis par faire mes préparatifs pour entrer à l'école d'ingénieurs de Bingen. J'évitais ainsi d'aller perdre six ans à Delft.

Un ami d'enfance devait, je ne sais plus pour quelle raison, m'accompagner dans ce voyage sur le Rhin. S'il n'était pas venu avec moi, je crois que je n'aurais pas pu quitter la maison.

J'avais le cœur gros. Je n'avais jamais aimé l'école, même à Haarlem. L'idée de m'en aller au loin en pension me causait une frayeur mortelle. En m'embarquant sur le vapeur qui remontait le Rhin pour accomplir ce trajet de trois cent milles, j'avais l'impression de partir pour le bout du monde. Je ne me souviens pas de m'être jamais senti aussi découragé. Le pittoresque voyage du Rhin — on passe à Dusseldorf, Bohn, Cologne et Coblence — aurait dû enchanter mes yeux qui n'avaient rien vu encore. Sauf le long voyage de Java accompli quand j'avais six ans, je n'avais pour ainsi dire pas quitté les rues paisibles de ma ville natale. Je ne pouvais pas me figurer à ce moment que j'allais être lancé dans cette vie aventureuse qui est devenue toujours plus passionnante avec les années.

A Bingen, j'appris, avant de m'être fait inscrire à la « Technicum », qu'il y avait à Zalbach, près de Mayence, à vingt milles de là, une école spéciale de mécanique automobile qui venait d'annoncer l'ouverture d'un cours d'aviation. Bingen fut immédiatement rayé de mon programme. J'écrivis en hâte à mon père pour lui parler de l'excellente école de Zalbach, affirmant que les études y étaient plus pratiques qu'à celle de Bingen. Mon père, qui savait à quel point je m'intéressais à l'automobile, consentit de grand cœur à ce changement, car j'avais, bien entendu, observé un silence discret touchant le cours d'aviation.

C'est là que je fis mes vrais débuts dans l'aviation. Il m'apparut bientôt que personne à l'école n'en savait plus long que moi sur les aéroplanes. L'école s'était bien procuré un moteur d'aviation pour les essais, mais il incombait aux élèves de construire l'avion.

Comme j'étais habile à travailler le bois, mon concours fut particulièrement bien accueilli. L'école avait engagé un soi-disant ingénieur d'aéronautique pour diriger la construction de l'avion. Bientôt on constata que j'en savais plus que lui sur les principes de l'aviation. Il devait d'ailleurs, dix ans plus tard, s'adresser à moi pour obtenir du travail en Hollande, comme dessinateur, et je l'engageai. A ce moment-là, il était absolument incapable, mais comme beaucoup de gens de son espèce, il prétendait en savoir très long. Le directeur de

l'école était encore plus ignorant que lui, aussi ne découvrit-il pas la supercherie de son subordonné.

Il me fallut tout de même écrire à mon père pour lui parler de ces cours d'aéronautique, qui coûtaient cinq cents marks de plus que ceux de mécanique automobile. En outre, chaque élève devait verser une caution de cinq cents marks pour le cas où il endommagerait l'appareil au cours de son apprentissage. Il me fallait donc mille marks de plus, que je n'avais pas. J'insistai sur les études mécaniques, parlant à peine de la formation de pilote. A ma surprise, mon père m'adressa l'argent. Peut-être se lassait-il de cette lutte. Naturellement je lui écrivis que l'enseignement était excellent et que nous travaillions sous la direction de maîtres experts.

Au début, j'étais presque le seul élève. Ce fut une très bonne chose pour moi. Cette circonstance me permit d'acquérir toute l'expérience possible en aidant à construire le premier avion destiné à notre apprentissage. Mais quand l'appareil fut à peu près achevé, le Directeur s'alarma du manque d'élèves. Il fut question de suspendre le cours. Dans la crainte d'une telle éventualité, je me démenai et recrutai dix ou douze élèves, qui vinrent donc grossir nos rangs. Pendant ce temps, j'écrivais toujours à mon père et en chantant les louanges de l'école, je lui disais combien je m'instruisais dans la science aéronautique.

Nous devions avoir un instructeur pour apprendre à voler, Bruno Büchner, qui avait la réputation de figurer au nombre des premiers pilotes débutants. Quand il arriva, nous l'accueillîmes un peu comme un dieu, mais en voyant notre appareil d'entraînement, tout son enthousiasme parut l'abandonner.

A ce moment-là, nous ignorions qu'il avait brisé plusieurs avions. Tout ce que nous savions, c'est qu'il venait de Johannisthal, le centre d'aviation allemand voisin de Berlin. Il y avait alors peu de pilotes officiels, bien que des brevets fussent délivrés par la Fédération aéronautique internationale. Il nous déclara qu'il obtiendrait son brevet le jour où il le voudrait. Nous étions si impressionnés quand nous entendions quelqu'un se dire pilote, qu'il nous semblait présomptueux de lui demander s'il savait vraiment voler.

Büchner s'aperçut vite que je mettais la main à tout,

car j'étais quelque peu mécanicien, et j'avais aidé à construire l'avion. Il me prit pour confident dans la mesure où il le pouvait.

Notre premier moteur était un moteur d'automobile, modifié, à quatre cylindres, à refroidissement à air. Après avoir fonctionné six ou sept minutes, les cylindres et les soupapes s'échauffaient et se faussaient. Il ne pouvait être question qu'il fournît une force motrice d'une certaine durée. Chaque fois qu'on l'avait fait marcher, il fallait le démonter entièrement, ajuster toutes les pièces et regarder toutes les soupapes avant de pouvoir s'en servir à nouveau. Il n'était pas surprenant de voir notre aviateur perdre toute sa belle confiance.

Pourtant Büchner se mit à l'œuvre comme s'il avait vraiment l'intention de voler. On loua un terrain d'aviation à Wiesbaden, la célèbre petite ville d'eaux voisine de Francfort. C'était un vaste champ plat, offrant toutes les qualités requises, sauf que d'un côté il dévalait à pic sur un ravin à l'extrémité de la piste. Après avoir déménagé de l'école au champ, on se prépara pour le grand jour où Büchner décollerait.

Nous nous aperçûmes bientôt que notre premier aéroplane était trop lourd pour pouvoir jamais s'élever dans les airs. Il était beaucoup trop massif, les ailes étaient trop courtes, et le moteur trop faible. Nous ne parvenions qu'à rouler sur le sol, et nous nous livrions à tour de rôle à cet exercice. Une fois que l'appareil avait atteint le bas de la pente, les élèves le poussaient pour le faire remonter et repartir. Nous avions en conséquence baptisé ce premier aéroplane « la tondeuse » et commencé à en construire un second d'une plus grande envergure.

Un de nos camarades était un boulanger qui avait de l'argent et de l'enthousiasme. Il acheta un moteur Argus de cinquante chevaux, un des premiers moteurs à radiateur à eau fabriqués en Allemagne. Ce moteur était lourd, mais puissant. L'école, qui frisait la banqueroute à ce moment, car les fonds versés par les élèves étaient insuffisants, se refusait à acheter un autre moteur. Le boulanger, qui voulait à tout prix s'élever dans l'air, consentit donc à prêter le sien.

L'avenir semblait plein de promesses. On sut bientôt que nous avions un nouveau moteur, et d'autres élèves, impatients d'apprendre à voler, se firent inscrire. Quand notre deuxième appareil fut prêt, on y installa le moteur Argus. Bientôt nous avions l'assurance que notre nouvel avion pourrait au moins décoller et effectuer de petits sauts. Sous couleur d'essayer l'appareil, Büchner s'efforçait d'apprendre à voler; il faisait de petits bonds de quelques pieds et se hâtait d'atterrir.

Il ne se souciait probablement pas de partir pour de bon dans les airs. Parfois il me prenait avec lui. Il espérait, je suppose, que ce supplément de poids l'empêcherait de quitter le sol, où il se sentait en sûreté. L'appareil était un biplan très lourd, qui mesurait environ vingt-cinq pieds d'envergure, mais il pouvait filer sur la piste à trente ou quarante milles à l'heure, si bien que Büchner avait toutes les peines du monde à l'empêcher de décoller. Tout le monde attendait avec impatience le premier vol officiel, et j'écrivais des lettres toujours plus enthousiastes à mon père, relatant mes progrès.

Le jour de la grande épreuve arriva. Tout en dépendait, car tant que Büchner ne ferait pas voler l'appareil, aucun des élèves ne pourrait faire son apprentissage. Toute l'école, avec son directeur, était assemblée dans le champ à la fin de l'après-midi, une fois le vent tombé. Büchner semblait inquiet, mais il ne perdit pas de temps. Il avait probablement décidé d'en finir. Je m'étais posté loin du groupe, et j'étais presque seul au bas de la pente, à l'endroit où je présumais que l'avion s'élèverait vraiment dans l'air.

Tout à coup, j'entendis ronfler le moteur à pleins gaz. Le biplan, titubant, prit de l'élan dans la descente,il fila dans le champ et s'éleva dans l'air. Quant à nous, qui l'avions construit, notre cœur se gonflait de joie. J'évoquais toutes les nuits passées à trimer pour monter pièce à pièce cet aéroplane balourd. Il volait pour de bon. Tout le monde était heureux. Dans mon excitation, je me voyais occupant la place de Büchner et maniant les commandes. Le moment était venu pour lui de montrer son merveilleux talent de pilote, de justifier la réputation avec laquelle il nous était arrivé de Johannisthal.

Après avoir survolé la moitié du champ, il aurait dû couper les gaz pour redescendre. Il ne put s'y résoudre probablement. Quand il vit qu'il approchait de la lisière du champ, il était trop tard. Il aurait dû essayer d'incliner l'appareil, de tourner. Je m'aperçus avec angoisse qu'il allait, au contraire, chercher à atterrir sur les quelques derniers pieds de la pente avant le ravin. Je tentai de lui indiquer la manœuvre en criant de toutes mes forces, bien qu'il ne pût naturellement m'entendre. Quand son appareil descendit vers le sol, je sentis crouler tous mes espoirs. Je prévoyais l'issue. L'appareil atterrit avec un choc et fonça tout droit dans le fossé avec un fracas épouvantable.

La queue se dressa en l'air au milieu d'un nuage de poussière. L'avion ressemblait à une tente effondrée. Je me mis à courir vers l'épave. A travers les larmes de rage qui m'aveuglaient, je distinguai vaguement la silhouette de Büchner, qui, tout surpris, s'efforçait de se dégager des débris. J'entendais des cris divers derrière moi, et en me retournant, je vis toute l'école s'avancer en troupe vers le lieu de la catastrophe. Quand Büchner fut revenu de son émotion, il dut les apercevoir aussi, car il se remit tant bien que mal sur ses pieds, et s'esquiva clopin-clopant plutôt que d'affronter cette honte. Nous ne le revîmes jamais.

Je me figurais les sentiments de mon père, excédé, quand je lui décrirais la triste fin de mes « études de mécanique », dont il avait payé les frais.

Un rapide examen me permit de constater que le moteur était brisé tout comme l'avion; Büchner, seul, s'en était tiré indemne.

Je songeai aussitôt qu'il n'y avait plus d'argent à l'école. Il ne fallait plus compter y apprendre à voler. J'étais assis sur un amas d'ailes, quand le Directeur arriva, furieux, hors d'haleine. Je ne pus que dire : « C'est terrible », en ravalant mes larmes.

Peut-être crut-il que je pleurais à cause de Büchner, dont j'étais devenu le meilleur ami.

Je ne pensais qu'à moi, et aux lettres enthousiastes que j'avais écrites à mon père.

IV

MON PREMIER AÉROPLANE

Après l'accident de Büchner, tous les projets que j'avais formés touchant la construction d'un aéroplane et mon apprentissage de pilote semblaient fortement compromis. L'école d'aviation s'était effondrée du même coup. Le boulanger qui avait désiré un instant voler avait rassemblé les restes de son moteur et était parti dans une autre école. L'avion lui-même n'était plus qu'un amas de débris enchevêtrés. Je me doutais de la fureur de mon pére quand il apprendrait tout et saurait comment j'avais dépensé son argent et mon temps, en m'adonnant uniquement à l'aviation, alors qu'il me croyait tout bonnement en train de devenir ingénieur d'automobiles.

Je commençai par lui écrire une autre lettre, dans laquelle, d'un ton optimiste, joyeux même, je lui présentais la destruction de l'appareil comme un heureux incident pour moi. Il y avait trop d'élèves à l'école Technicum. J'avais eu l'avantage d'aider à construire deux appareils. Tout en y travaillant, j'avais continué mes expériences avec de petits modèles, au grand dam de ma logeuse, qui trouvait que j'étais *le locataire le plus sans soin* qu'elle eût jamais hébergé. Persuadé que le problème capital de la stabilité automatique se trouvait maintenant résolu, je voulais voir ce que mes idées pourraient donner dans la pratique.

Un riche oberleutnant de l'armée allemande, von Daum, qui était élève à l'école d'aviation, s'était pris d'un bel enthousiasme pour mes modèles et s'était montré disposé à partager les frais de construction d'un vrai aéroplane. Agé de cinquante ans, il ne considérait l'aviation que comme un simple amusement, mais il était prêt à m'apporter une aide financière pour vérifier mes déductions théoriques. A coup sûr, mon père ne pouvait faire moins. Je rédigeai donc ma lettre en faisant appel à toute l'éloquence que j'avais acquise durant les années où je résistais aux idées de mon père pour faire triompher les miennes. Même dans ces conditions, j'étais loin d'être sûr qu'il se laissèrait convaincre. Peut-être

même s'aviserait-il que c'était bien le moment de m'ordonner de ne jamais plus me mêler d'aviation. Tandis que j'attendais anxieusement sa réponse, je tâchais d'imaginer ce que je ferais si mon père repoussait ma requête. A force de réfléchir aux divers moyens de me procurer des fonds, je me souvins du dépôt de cinq cents marks pour les accidents. Je n'avais rien détérioré, peut-être bien parce que je n'avais pas encore volé. Les cinq cents marks viendraient juste à point financer ma nouvelle tentative.

Quand je fis mon entrée dans son bureau, le Directeur sembla presque deviner ce que je voulais avant même que je n'eusse formulé ma demande. On aurait dit une poule couveuse affolée, dont mon dépôt était l'œuf.

Il n'avait fait aucun effort pour rendre l'argent, car l'école n'était guère prospère. Peut-être espérait-il le garder malgré tout, en me faisant suivre un autre cycle d'études de la Technicum. Il voulut se montrer suave, mais ferme. L'argent n'était pas à moi, il appartenait à mon père.

Je répliquai que ce fait importait peu. C'était moi qui le lui avais donné. Il me répondit par quelques conseils pédagogiques, un peu aigres.

Je lui dis de ne pas tourner autour du pot; je voulais avoir l'argent, que de toute évidence je n'obtiendrais pas sans lutte.

Il me traita de blanc-bec.

Je rispostai que, moi, je n'essayais pas de retenir l'argent d'autrui. Tandis qu'il cherchait une réponse, je l'attaquai au point vulnérable, lui donnant à entendre que le ministère de l'Instruction publique n'apprendrait peut-être pas avec indifférence qu'il avait fait verser de l'argent aux élèves pour un enseignement qui n'avait pas de professeurs. Il vit bien où je voulais en venir, mais ne put réprimer sa colère. Il devint tout rouge. Je profitai de ma victoire. Il jugea que cela lui coûterait moins cher de me fermer la bouche que d'avoir à rendre leur dépôt à tous les élèves.

Il perdit tout son sang-froid, me menaça d'écrire à mon père que je quittais l'école, me prédit que je tournerais mal, mais finit par me compter les cinq cents marks, que je m'empressai de saisir et d'emporter.

Pour pallier les effets de la lettre qu'il ne manqua pas d'envoyer, je récrivis à mon père, lui annonçant que j'allais utiliser les cinq cents marks à construire un avion avec le lieutenant von Daum, mais qu'il m'en fallait encore de mille à quinze cents pour acquitter ma part de dépenses. Avec un aéroplane à moi, il me serait facile d'apprendre à voler tout seul, lui déclarais-je, plein d'assurance. Ensuite, je pourrais m'exhiber, enseigner à voler, et gagner tant d'argent que je ne lui serais jamais plus une charge.

A ma surprise, mon père m'adressa mille marks sans récriminer. Il sentait probablement que je n'étais pas coupable. Il ne me fit pas de reproches d'avoir quitté l'école, et renvoya au Directeur sa lettre furibonde. L'avenir m'apparut tout en rose. Mes tribulations semblaient enfin terminées. Mon associé consentit à acheter le moteur, tandis que pour ma part je construirais l'appareil avec mes facultés d'inventeur, le travail de mes mains, et mes quinze cents marks.

Je fis des dessins sommaires pour une usine de Francfort, qui me fournit des armatures en tubes d'acier pour les ailes. Nous avions travaillé les longerons destinés au fuselage et aux nervures chez un charpentier du voisinage. Les petites pièces de métal furent fabriquées à la Technicum. Tandis que j'assemblais le tout, mon associé découvrait que, grâce à ses relations, nous pourrions obtenir l'autorisation de nous servir du hangar à Zeppelin de Baden-Baden, généralement inoccupé. C'est à Baden-Baden qu'avaient eu lieu les premiers vols avec passagers du dirigeable allemand. C'est dans ce berceau de l'aviation commerciale de transport que mon premier appareil vint au monde. Aucun jeune médecin, à son premier accouchement, ne se trouva aux prises avec plus de difficultés que moi, lorsque je m'efforçai de réaliser l'appareil que j'avais conçu.

Mon premier aéroplane, tel que je l'avais établi tout d'abord, n'avait ni gouvernail de direction, ni ailerons, qui constituent deux des trois organes de direction indispensables de l'aéroplane moderne. Le gouvernail de profondeur est le troisième. Le gouvernail de direction dirige à droite et à gauche, les ailerons conservent aux ailes leur équilibre horizontal, ou les maintiennent dans l'inclinaison voulue pendant le virage,

tandis que le gouvernail de profondeur pointe l'avant de l'appareil vers le haut ou vers le bas, ou lui conserve sa position normale en vol. Théoriquement, néanmoins, je pouvais me passer du gouvernail de direction et d'ailerons. Je ne sus que la chose était impossible que le jour où j'expérimentai pratiquement mes théories.

D'après mes données, mon premier aéroplane, avec ses ailes en V rejetées en arrière, et son centre de gravité élevé, se manœuvrait à droite ou à gauche en augmentant ou en diminuant l'angle d'incidence des ailes. J'avais même tout d'abord envisagé de le construire sans gouvernail de profondeur, le réduisant littéralement à n'être qu'une simple aile volante. Mes déductions établissaient que le rôle du gouvernail de profondeur pourrait être rempli par la torsion simultanée des extrémités des deux ailes, mais je renonçais vite à cette idée à cause des difficultés que présentait la mise au point du mécanisme de commande.

Les oiseaux, comme tout le monde le sait, n'ont ni gouvernail de direction, ni ailerons. Il fallut un certain temps aux premiers inventeurs, dont j'étais, pour se rendre compte qu'on ne pouvait construire des avions en prenant les oiseaux pour modèles. Personne ne peut créer une machine aussi merveilleuse qu'un oiseau. Nous arrivons à construire des avions qui volent plus vite, plus haut, et même plus loin; mais ce ne sont jamais des oiseaux. La nature est un meilleur artisan que l'homme quand elle veut réaliser ses desseins. Nous parvenons seulement à copier le résultat obtenu par elle, et non à faire usage des mêmes procédés. Les hommes ont inventé des machines qui parlent comme des êtres humains, qui respirent, qui sont sensibles à la lumière, au froid, qui marchent et courent, et semblent même douées de mémoire, mais personne n'a jamais fait un homme mécanique.

Les premières difficultés, une fois la construction achevée et le moteur en place, commencèrent sur le sol. Quelles qu'aient été les possibilités théoriques touchant l'utilisation des ailes pour diriger l'appareil dans l'air, je constatai bientôt que je n'avais pas d'organe de direction pour rouler sur le sol. Quand la manette des gaz était ouverte, l'avion s'élançait et fonçait dans toutes les directions, à peu près comme un

poussin dépourvu de tête. Quand j'eus cassé une roue, je compris qu'il me fallait un gouvernail de direction pour me diriger à gauche ou à droite sur le sol. J'avais auparavant muni mon appareil d'un gouvernail de profondeur, mais il n'avait toujours pas d'ailerons.

Notre premier essai devait avoir lieu quelques jours avant Noël 1910. Les Wright avaient effectué leur premier vol sept ans auparavant, presque jour pour jour. Je n'avais donc pas comme eux l'impression que je gratifiais le monde d'une invention qui, d'après moi, est destinée à révolutionner la vie humaine dans la même mesure que l'imprimerie, la locomotive, ou le moteur électrique. Mais quand cet aéroplane, construit et conduit par moi, quitta le sol et accomplit un vol de cent pieds, mon cœur, gonflé de joie, s'élança suivant une trajectoire ascendante, et n'est pas encore redescendu. J'étais transporté. Ma médiocre petite machine volante me semblait plus gracieuse que les faucons dont j'observais toujours le vol et que je voulais imiter. J'étais comme Balboa lorsqu'il aperçut le Pacifique, ou comme Newton quand lui apparut tout à coup la signification de la chute de la pomme. Il me semblait en cet instant que je voyais entièrement réalisée l'ambition de toute ma vie. J'étais si exalté, que je me demande aujourd'hui, comment j'ai pu ramener l'appareil à terre sans accident. Je n'avais plus qu'un désir, continuer à voleter ainsi indéfiniment.

Il me fallait déployer toute ma force pour mettre le moteur en marche, en faisant faire un demi-tour à l'hélice. Je n'avais personne pour m'aider, je devais retourner en courant à mon siège de bois primitif, à l'autre bout du fuselage, pour régler les gaz et l'allumage, puis courir de nouveau à l'hélice. Le moteur était paresseux; avant qu'il ne tournât, j'étais en nage. Une fois qu'il ronflait, je devais plonger vivement sous l'aile, et m'élancer sur mon siège avant que l'appareil ne se mît à rouler trop vite. Nous n'avions pas encore songé à placer des cales sous les roues. Ruisselant de sueur, je fendais l'air et me refroidissais rapidement. Le résultat fut que j'attrapai une pneumonie et faillis mourir. La température monta très haut, et ma vie ne tint plus qu'à un fil.

Ébloui par mon succès, divaguant un peu à cause de la

fièvre, je conservai tout juste assez de bon sens pour me dire que, près de cette merveilleuse machine, je ne resterais pas au lit, mais serais toujours dehors au champ d'aviation, avec ou sans pneumonie, jusqu'à ce que je tombe sur la piste même. Je ne vivais plus que pour faire voler mon appareil.

Heureusement, ma mère, qui se tourmentait à l'idée de voir son fils passer ses vacances dans un pays étranger, me télégraphia de revenir à la maison pour Noël. C'est ce que j'avais de mieux à faire, quoi qu'il m'en coûtât de me séparer de cet aéroplane pour plusieurs jours. Mais un dernier reste de raison me détermina à aller voir ma mère, et à me rétablir. En outre, je me disais que si je savais me prévaloir des résultats déjà obtenus, je déciderais peut-être mon père à me donner encore un peu d'argent pour de nouvelles expériences auxquelles je pensais déjà.

Mon absence était justement ce que von Daum attendait. Sa soudaine sollicitude pour ma santé, son insistance pour que j'aille chez moi m'avaient étonné, sans éveiller mes soupçons. J'allais être éclairé sans tarder sur sa ruse. En inventant chaque jour cent raisons nouvelles pour le dissuader de voler, j'étais parvenu à l'empêcher de monter dans cet avion, que je chérissais comme moi-même. J'oubliais tout à fait, tant je le considérais comme mien, que j'en partageais avec lui la propriété. Il me semblait que les autres n'avaient même pas le droit de s'asseoir sur le siège du pilote. Von Daum en avait été réduit à me regarder voleter, tout heureux, dans le champ, tandis qu'il restait là, à se morfondre, les mains dans les poches. Il croyait qu'il était capable de voler, tout comme moi. Aussi, à peine m'eut-il embarqué dans le train à destination de Haarlem, qu'il revint en toute hâte au champ d'aviation pour essayer *son* aéroplane.

La première chose que je trouvai en arrivant à la maison fut un télégramme disant qu'il n'avait pas de mal, mais que l'avion avait eu un « léger accident ». Mes parents eurent toutes les peines du monde à me dissuader de repartir par le premier train, bien que le docteur, appelé par ma mère éplorée, m'eût ordonné de me coucher.

J'appris plus tard d'un mécanicien du Zeppelin ce qui s'était passé. Les pommiers exerçaient une attraction irré-

sistible sur mon associé. En face d'un pommier, il était comme un clou attiré par un aimant. Certains pilotes sont ainsi. Quand il eut commencé à rouler, il perdit la tête, oublia comment on manœuvrait l'aéroplane, et se mit à sauter là où le sol était inégal, s'agrippa aux mâts, et ne réussit à s'arrêter qu'en allant buter contre le tronc d'un pommier, qui était l'unique arbre se trouvant à proximité du champ. Les petits garçons qui apprennent à monter à bicyclette se trouvent aux prises avec la même difficulté, quand ils pédalent tout à coup dans la direction d'un objet immobile. Glacés d'effroi, hypnotisés par l'obstacle, ils foncent droit dessus. Mon lieutenant avait dû être un fichu maladroit à bicyclette, quand il était enfant.

A mon retour, je n'eus plus qu'à tirer le meilleur parti possible de cette fâcheuse situation. En réparant l'appareil, j'en profitai pour le munir d'un gouvernail de direction passable, et d'un meilleur gouvernail de profondeur, en vue d'assurer la sécurité. La direction était toujours le problème le plus complexe, mais je ne me suis jamais refusé à faire de petites modifications quand mes données théoriques ne se montrent pas satisfaisantes à la réalisation. La torsion des ailes, destinée à remplacer l'action du gouvernail de profondeur, exigeait douze fils passant sur des galets de roulement, et convergeant sur le levier de commande. C'était un mécanisme défectueux, malgré toutes ses qualités théoriques. Je construisis donc un nouveau gouvernail de profondeur, un gouvernail de direction à l'arrière, et je fis mes ailes rigides. En outre, je changeai un peu le train d'atterrissage en installant une béquille derrière les deux roues, de façon qu'elle touchât le sol à l'atterrissage et amoindrît la force du mouvement en avant. De petites béquilles furent placées sous les ailes, pour les protéger quand on virait sur le sol.

Là-dessus, nous déménageâmes et Mayence redevint notre quartier général.

En faisant manœuvrer l'aéroplane dans le champ d'aviation de Mayence après ces modifications, je constatais qu'il était beaucoup plus maniable. Chaque fois que j'accélérais la vitesse du moteur, l'appareil effectuait un décollage. Ces trajets, de dix pieds passèrent successivement à vingt, cent,

deux cents, trois cents pieds; j'accomplis enfin un long vol de six cents pieds, et j'eus l'impression d'être devenu oiseau.

A ce moment-là, on ne pouvait voler que lorsque les conditions atmosphériques étaient propices. Personne n'osait s'élever dans les airs quand soufflait le moindre vent. Nous observions d'habitude la fumée, pour voir si elle montait droite au-dessus des cheminées, ou bien nous attendions qu'un mouchoir accroché pendît perpendiculairement, sans bouger. De bonne heure le matin, ou tard le soir, tels étaient les moments choisis, car à ces heures-là le vent tombait généralement. Personne ne savait au juste quels seraient les effets d'un vent fort sur le vol et personne ne semblait très désireux de s'en rendre compte.

Je volais matin et soir, et au bout de trois jours, je faisais un vol de quinze cents pieds, la longueur du champ. De plus, je ne me bornais plus à faucher l'herbe avec mes roues. Je planais à trente pieds de hauteur, par moments. En m'exerçant ainsi, patiemment, à décoller, à monter lentement, à caler le moteur, et à redescendre en vol plané pour l'atterrissage, j'appris tout seul à atterrir et à voler. Toutes ces manœuvres étaient naturellement effectuées en ligne droite. Je brûlais de curiosité, mais je n'avais encore aucune idée de la façon dont mon appareil se comporterait pour décrire une courbe. Une fois que je n'éprouvai plus de difficulté à voler en ligne droite, je n'eus de cesse de voir ce qui se passerait. Le 5 mai 1911, je m'embarquai pour tenter un grand circuit.

Tandis que mon associé et un mécanicien me suivaient des yeux, les nerfs tout vibrants, dans l'expectative de ce que les quelques minutes qui allaient suivre me réservaient, je décollai en suivant la plus grande longueur du champ.

A cinquante ou soixante pieds d'altitude, au moment où j'allais atteindre la limite du terrain, j'effectuai un virage à gauche, et me cramponnai à mon gouvernail de direction; je vis alors l'horizon se déplacer au coin de mon œil droit. Allais-je, une fois le virage effectué, redresser ma direction, ou me mettre à me balancer comme un pendule? Après avoir décrit un demi-cercle, je redressai la direction. L'appareil obéit avec la souplesse d'un yacht. Je revins dans un vrombissement triomphal à mon point de départ, passant au-dessus

des deux pygmées que j'apercevais sur le sol. Ils agitaient leurs bras frénétiquement.

Je survolai trois fois le champ en rond et au troisième circuit je me sentis capable de faire ainsi le tour du monde. Tandis que j'étais encore en l'air, je résolus de passer immédiatement mon brevet de pilote. Quand enfin j'atterris, je fis part à mon associé de cette décision, qui me servit de prétexte pour l'empêcher de monter dans l'avion.

Le 16 mai, je passai l'examen d'aviation en présence du lieutenant von Selasinsky, président de l'aéro-club de Mayence, qui avait été fondé dans le but de stimuler le développement de l'aérostation. Pour obtenir le brevet de pilote, il fallait, en décrivant un huit, effectuer trois fois le trajet entre deux pylônes distants de quinze cents pieds, puis atterrir à moins de quatre cent cinquante pieds d'un point donné. J'eus le numéro 88, car on commençait seulement à décerner ces brevets. Auguste Euler fut, je crois, le premier pilote breveté. Il fonda une école d'aviation et une usine d'aéroplanes, et fut le premier d'entre nous à qui l'armée envoya des élèves. J'avais l'impression que la conquête de ce brevet de pilote marquait un tournant décisif dans ma vie.

Une fois pilote breveté, je pris rang parmi les personnages importants du pays. Au bout de peu de temps, je m'élevai sans appréhension à des altitudes de deux cents, trois cents pieds, et bientôt j'osai quitter le champ pour effectuer un vol au-dessus du village. J'en ressentis une véritable griserie, causée en partie par la vue de toute la population du village, qui, la tête levée, me contemplait avec émerveillement et me donnait l'impression d'être le souverain de tout ce que j'embrassais du regard.

Les riches oisifs résidant dans les environs de Wiesbaden avaient pris l'habitude de venir jusqu'à notre hangar.

Il y avait toujours quelque chose à mettre au point à l'aéroplane, car il était plus capricieux qu'une automobile des premiers temps. Ces badauds posaient des questions saugrenues, et parfois ils attendaient là toute la journée dans l'espoir de nous voir voler. Généralement, ils prenaient le lieutenant von Daum pour l'aviateur, car celui-ci se pavanait autour de l'appareil et en expliquait le fonctionnement à

tous ceux qui voulaient bien l'écouter. Il était trop grand seigneur pour s'abîmer les mains, et quand il se chargeait de quelque besogne, il fallait toujours la refaire.

Vêtu d'une combinaison graisseuse, j'étais tout pareil au mécanicien. Souvent les visiteurs demandaient où était M. Fokker. Je leur répondais que M. Fokker ne venait que le soir pour voler. Je remettais au mécanicien les pourboires que me valaient ces renseignements. Le soir venu, nous observions la physionomie des donateurs quand ils voyaient à qui ils avaient offert ces gratifications. En ce temps-là, un aviateur paraissait à tous une sorte de demi-dieu, et ils se trouvaient tout penauds de leur erreur.

Pour nous protéger contre cette quantité d'importuns et échapper à leurs interrogations stupides, nous tendîmes un fil de cuivre à l'entrée du hangar. Les visiteurs s'y appuyaient et criaient pour se faire entendre. Quand l'un deux posait une question par trop sotte, nous établissions le contact avec une magnéto, et le courant qui passait dans le fil venait détourner leur attention. Ils se dispersaient, mais revenaient au bout de quelques minutes. Ils tâchaient alors d'amener les nouveaux venus jusqu'au fil.

En voyant quel héros j'étais devenu aux yeux du voisinage, mon associé ne se tenait plus d'apprendre à voler. Je fis l'impossible pour l'en dissuader. Depuis l'incident du pommier, je n'avais aucune confiance en ses aptitudes. Il avait pourtant été convenu que lorsque j'aurais mon brevet de pilote (qu'il me fallait, lui expliquai-je, pour en imposer assez à mon père afin qu'il me donnât encore de l'argent) il pourrait à son tour avoir l'aéroplane pour apprendre. Dans l'intervalle, ma réputation d'aviateur avait fini par être connue en Hollande, et les habitants de Haarlem, probablement à l'instigation de mon père, m'avaient demandé de leur faire une démonstration de mon appareil. Je priai alors von Daun d'attendre au moins que j'eusse volé dans ma ville natale.

Tous les arguments que me soufflait mon désespoir tombaient dans l'oreille d'un sourd. Il exigeait que je tinsse parole.

Angoissé, je me débattis, lui déclarant que nous n'avions pas les moyens d'abîmer une seconde fois l'appareil. Il ne se laissa pas arrêter par mes craintes, et je dus céder.

A ma surprise, il s'en tira sans accident à ses premiers essais. Que dis-je, il manœuvra si bien, que je commençais à avoir peur qu'il n'apprît vraiment à voler. Je me voyais déjà obligé de partager l'aéroplane avec lui. Mais il ne devait ces heureux débuts qu'à la chance. Parvenu à une altitude de trente pieds, et tout joyeux de voguer dans les airs, il oublia, je suppose, tout ce qu'il savait. Piquant l'appareil vers le bas, il essaya d'atterrir. Ses roues heurtèrent violemment le sol, l'avion rebondit, il tira de nouveau le manche à balai, monta en chandelle, piqua, heurta encore le sol, tourna en tonneau dans l'air. Cette fois l'appareil se trouva naturellement en perte de vitesse et retomba lourdement comme un morceau de plomb.

De l'endroit où je me trouvais, tout avait l'air d'être réduit en miettes, et le lieutenant, enterré sous l'amas, était invisible. Dès l'instant où je l'avais vu actionner les commandes de travers, mais échapper miraculeusement aux conséquences de son incapacité, je m'attendais à cette chute. Tout le monde traversa le champ en courant pour aller vers l'épave, appréhendant le pire.

Au moment où nous arrivions à ce tas de débris, un amas d'entoilages commença à se soulever. Une seconde après, la tête ensanglantée du pilote en surgit. Il se dégagea lentement, l'air plus ahuri que mal en point.

« Vous pouvez reprendre votre maudit aéroplane et vous en aller avec jusque dans la lune. Moi, j'en ai fini de voler. »

Je m'efforçai de paraître désolé.

Le lendemain, en constatant qu'il s'était foulé les muscles du dos plus qu'il ne croyait, il s'ancra davantage dans sa résolution de renoncer à l'aviation. Je fis tout mon possible pour le fortifier dans cette décision; je reconnus que son âge était un handicap et j'allai jusqu'à lui faire envisager l'agréable possibilité de se casser la tête la prochaine fois.

J'avais assisté la mort dans l'âme à ses efforts maladroits. Il me semblait tout à fait injuste de ne réparer mon engin bien-aimé que pour le voir briser de nouveau. Le moteur n'était que peu endommagé, mais l'avion lui-même l'était beaucoup. Je lui proposai de racheter sa part pour douze cents marks. Il sauta sur mon offre.

Après cet événement, il ne s'occupa plus d'aviation, et moi, je me gardai des associés.

J'adressai encore une lettre pressante à mon père, lui expliquant que cet heureux accident me libérait et me permettrait de mener à bien, à mon gré, mon entreprise, s'il voulait seulement m'envoyer assez d'argent pour payer à von Daum la somme convenue.

Seul maître de l'appareil, je pourrais voler et m'exhiber, et je gagnerais, ce faisant, tant d'argent, qu'il n'aurait jamais plus à me donner un centime. Il se laissa éblouir par mon raisonnement et je reçus les fonds nécessaires.

ANTHONY FOKKER
et BRUCE GOULD

(Traduit par L. BAILLON DE WAILLY.)

(*A suivre.*)

UN VOYAGE EN ANGLETERRE

(1784-1785)

Parmi les voyageurs en Angleterre au XVIIIe siècle, il n'en est pas de plus célèbre qu'Arthur Young. Pourtant, celui que nous voudrions présenter ici mérite de figurer auprès de l'illustre agronome : il l'a eu pour ami et pour guide, il a même profité de sa collaboration, et son œuvre complète utilement celle de Young[1].

Auteur des *Souvenirs du 10 août 1792 et de l'armée de Bourbon*[2], François de La Rochefoucauld est déjà connu; aussi, sans revenir sur le détail de sa vie, nous suffira-t-il d'en rappeler les circonstances essentielles pour la compréhension de son œuvre. Fils aîné du duc de Liancourt; petit-fils d'un grand seigneur épris d'agriculture, le duc d'Estissac; descendant à la sixième génération de l'auteur des *Maximes* — le comte de La Rochefoucauld, comme on le nommait alors, avait passé sa jeunesse dans un milieu fort intellectuel. Par plusieurs membres de sa famille, son oncle le duc de La Rochefoucauld, sa tante la duchesse d'Anville, sans parler de son père, il se trouvait engagé dans le grand mouvement philosophique du XVIIIe siècle, mais orienté plus spécialement vers l'économisme; l'esprit anglais, alors si à la mode, ne fut pas non plus sans influer sur sa formation. On sait en effet combien le duc de Liancourt s'était lui-même intéressé à tout ce qui venait d'outre-Manche; lors d'une période de disgrâce, en 1769, il avait vécu en Angleterre, s'y était lié avec Young, étudiant en sa compagnie les méthodes d'agriculture et d'élevage du pays. De retour en France, Liancourt s'empressa d'appliquer les procédés anglais à ses propres entreprises, dans l'Oise. Nous ne serons pas surpris que le jeune François ait adopté les goûts et les idées de son père, encore accentués chez lui par une éducation systématique. L'éco-

1. Signalons la récente et remarquable édition des *Voyages d'Arthur Yong* par M. Henri Sée, qui a publié pour la première fois une traduction complète et critique de ce célèbre ouvrage. (3 volumes, Armand Colin.)

2. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin 1929, et un volume chez Calmann-Lévy, 1929.

nomie, ou, comme disait Young, l'arithmétique politique, devint bientôt un des principaux chapitres de son programme. Et une fois terminé le cours habituel des études, Liancourt décida de les compléter, chez son fils, par un exercice pratique, une leçon de choses : des voyages en France et à l'étranger. L'étranger, ce fut tout naturellement l'Angleterre.

***

Lorsqu'il s'embarqua pour la Grande-Bretagne, François de La Rochefoucauld n'en était pas, remarquons-le, à sa première tournée d'études. Les années précédentes, il avait parcouru la France en peux fois : la « Normandie », du 9 novembre 1781 au 20 juin 1782; les « provinces méridionales », du 28 octobre suivant au 20 juin 1783. Au cours de ces deux explorations, bien plus étendues que leur titre ne le laisserait croire, le jeune François avait vu et observé tout ce qui méritait attention; il s'était exercé l'esprit de comparaison et le jugement, — et son enquête sur la France principalement économique, mais avec des vues sur les aspects les plus divers du pays, supporte souvent avec avantage d'être rapprochée de celle de Young. François part donc pour l'Angleterre avec une expérience de plusieurs années de voyages, de nombreuses connaissances acquises, et de plus avec un esprit ouvert, une curiosité éveillée et le désir d'établir de fructueuses comparaisons entre les deux pays : on ne peut se trouver en meilleures dispositions.

Comme il n'avait guère que dix-huit ans et trois mois, il ne partait pas seul : le fidèle M. de Lazowski, l'ami de Liancourt et le précepteur de ses fils, accompagne encore, comme il l'avait fait en France, François et Alexandre de La Rochefoucauld. Un homme de confiance, Chaveron, et un domestique de Lazowski assuraient leur service.

La petite troupe dut quitter Paris tout à la fin de décembre 1783 et se rendre directement à Londres, mais sans programme bien arrêté. François de La Rochefoucauld et ses compagnons comptaient passer d'abord huit jours dans la capitale britannique, et de là se rendre à Bristol, pour y apprendre plus facilement la langue. Mais M. Walpole, une de leurs relations, — parent du ministre? — les en dissuade, pour trois raisons : il y a trop de Français à Bristol, ce qui favoriserait la paresse des voyageurs; dans la région environnante, on parle un mauvais anglais; enfin, la ville est vilaine et il y « pleut le double que dans le reste de l'Angleterre ». M. Walpole conseille donc aux La Rochefoucauld d'aller plutôt à Bury ou à Norwich, en Suffolk, « province où l'on parle le mieux, et où il est reconnu par l'expérience qu'il pleut le moins ».

Munis de lettres de recommandation pour les deux villes, au cas où l'une d'elles ne leur conviendrait pas, nos amis se dirigèrent d'abord vers Bury. Dès leur arrivée, le 7 janvier 1784, ils remirent leurs lettres, et le lendemain les destinataires venaient leur rendre visite. L'un des

premiers fut le Révérend J. Ord, de Fornham Saint-Martin, « jeune ministre homme d'esprit » et ami de Young. Toutefois la conversation était difficile, les La Rochefoucauld ne sachant encore « pas un mot d'anglais », et Mr. Ord, ni sans doute les autres personnes de Bury, ne parlant pas français. Enfin on se débrouilla tant bien que mal, « à la faveur du dictionnaire ». L'arrivée de Mr. Symonds, grand ami de Young, qui réussissait à se faire entendre, « mit un peu de clarté dans la conversation ».

Ayant fait quelques connaissances à Bury, les La Rochefoucauld décidèrent de s'y fixer, et se mirent en quête d'une pension, pour pouvoir parler, en dînant et en soupant, avec leurs hôtes. Mr. Symonds, qui s'efforça de les aider dans cette recherche, n'y put parvenir et leur loua seulement la moitié d'une maison, pour deux louis et trois livres par semaine. Ce logis, « extrêmement commode », comprenait trois pièces et une cuisine au rez-de-chaussée et trois au premier, avec deux chambres de domestiques — pièces « bien meublées, ou plutôt très proprement ». Là, nos amis tenaient eux-mêmes leur « petit ménage ». Un de leurs domestiques faisait la cuisine, et une femme de service l'aidait et s'occupait du marché, car les domestiques français n'auraient pu se faire entendre.

Ainsi agréablement installés, les jeunes gens et leur précepteur se sentaient plus libres que dans une pension et maîtres d'inviter qui leur plaisait. Au reste, le propriétaire de la maison se montrait pour eux fort honnête, et ils pouvaient facilement profiter de son agréable compagnie.

Premiers Français qui se fussent installés à Bury ou même qui eussent vécu quelque temps en Suffolk, François de La Rochefoucauld et ses compagnons excitaient, au début de leur séjour, la curiosité — curiosité sans sympathie — des gens du pays, surtout du peuple. On les tournait volontiers en ridicule; dans la rue, on les montrait du doigt, en riant : « Frenchmen, Frenchmen ! » En revanche, les gentilshommes leur faisaient beaucoup d'amitiés, les priaient à dîner. Ils finirent ainsi par connaître beaucoup de citadins et même des « campagnards ». On aimait cependant assez peu la société, à Bury, de sorte que les La Rochefoucauld ne voyaient guère plus d'une personne de leurs relations par jour, exception faite pour Mr. Symonds, qu'ils rencontraient quotidiennement. De la sorte, au bout de quatre mois, connus et respectés, on pouvait les considérer comme des habitants de Bury, — à leur parler près, qui montrait bien qu'ils n'étaient « pas même de l'Angleterre ».

L'hiver ayant été fort rude, même en Suffolk, et la terre couverte de neige, La Rochefoucauld ne put guère sortir. Des visites à quelques personnes des environs, et le billard de Bury, l'occupèrent pendant cette triste saison. Il est étonnant, toutefois, qu'au nombre de ses amis n'en figure pas un très cher, en la personne d'Arthur Young; il ne ressort pas même de ses notes que ce soit la présence de ce dernier

qui l'ait attiré à Bury. Pourtant, ils furent en relations de bonne heure, au moins dès le milieu de mars, selon une note des *Annals of agriculture.*

Le célèbre agronome habitait alors tout près de Bury, dans sa propriété de Bradfield Hall; sa famille y avait, dit-il, vécu près de deux cents ans; lui-même y était né, et sa mère la lui avait transmise en héritage. Non seulement Young était lié de longue date avec le duc de Liancourt, mais il était trop connu pour que, en dehors de toute raison personnelle, François de La Rochefoucauld ne cherchât pas à le voir. Il passait, en effet, pour l'homme d'Angleterre connaissant le mieux son pays, et ses nombreuses publications, lancées depuis près de vingt ans, lui valaient une réputation universelle.

Nons ne voyons paraître Young dans les mémoires de François de La Rochefoucauld que le 21 juillet 1784. « Je vous l'ai déjà fait connaître », écrit, il est vrai, François à un correspondant fictif. Et il trace ce charmant portrait de l'agronome : « Plus je vis avec lui, plus je suis confondu de l'immensité de ses connaissances, de la vivacité de sa conception, de sa profondeur dans tout ce qui tient à l'agriculture, qu'il a étudiée et sur laquelle il a écrit en homme de génie et en homme sage; sur tout ce qui tient au commerce, aux arts en général, et en tout à l'*arithmétique politique*[1]. Mais, ce qui vous étonnera davantage, il allie ses connaissances avec une sensibilité que j'aime. Il est enthousiasmé des beautés de J.-J. (*sic*) et de Voltaire, et il sait répandre des larmes sur *Clarisse*[2]. Il est gai, d'une humeur toujours égale, et a pour moi de l'amitié. »

Cette amitié est telle que, lorsque, après six mois de séjour en Angleterre, le 21 juillet 1784, François de La Rochefoucauld se met en route avec sa petite suite pour faire, comme il dit, l'essai de ses forces, et commence sa première tournée en Angleterre, c'est en la compagnie de Young. « Je fais donc ce voyage, écrit-il, avec l'espérance la mieux fondée d'en retirer de l'utilité et de me plaire sur la route. » — « Je me rendis, écrit Young de son côté, aux vœux du comte de La Rochefoucauld, de son frère et de M. Lozowski (*sic*), qui désiraient de connaître les objets d'agriculture les plus intéressants du comté de Suffolk... » Il est curieux de retrouver ainsi dans le *Cultivateur anglois* la contre-partie du récit de François de La Rochefoucauld, mais là se borne l'intérêt : la relation du fanatique agronome est proprement illisible, il n'y est guère question que de la culture des carottes...

Voici donc nos voyageurs en campagne : ils vont parcourir d'abord le Suffolk et le Norfolk, avec Young, en 1784; puis, l'année suivante, ils accompliront seuls la « traversée des provinces d'Angleterre »; En 1786 enfin, ils visiteront l'Écosse.

1. L'*Arithmétique politique* est le titre d'un ouvrage alors fameux de Young.
2. *Clarisse Harlowe*, le roman de Richardson.

Ils font route, selon leur fantaisie, ou le temps, à cheval ou en cabriolet; debout dès le petit matin, ils parcourent le plus de chemin possible dans leur journée, quittes à prendre un peu de repos dans les grandes villes; ils ne couchent pas chaque soir dans de bonnes hôtelleries, mais souvent dans des auberges médiocres. En se remettant de leurs fatigues, en se chauffant près d'une large cheminée, ils questionnent l'hôtelier, tiennent conversation avec les autres voyageurs, s'enquièrent du pays, recueillent de nouveaux renseignements sur ce qu'ils ont vu dans la journée, ou fixent leur programme du lendemain. Puis François s'isole dans sa chambre, tire son cahier de notes et ajoute quelques pages à son journal. S'il est trop las ou pressé, il laisse passer un jour ou deux sans faire son compte rendu, mais non sans l'avouer presque comme une faute. On oublie si vite ce que l'on ne fixe pas à mesure! « Nous séjournâmes dans cette maison — lisons-nous, par exemple, à propos de Chapel-House, « auberge considérable, isolée dans la campagne », — tant pour écrire notre journal, qui était en retard de deux ou trois jours, que pour aller voir la maison de lord Shrewsbury... »

C'est qu'en effet les tablettes de François de La Rochefoucauld n'étaient pas simplement destinées à lui rappeler d'agréables ou pittoresques souvenirs de voyage : elles devaient lui permettre, à son retour en France, des études et des comparaisons, lui faciliter des perfectionnements techniques, servir même les intérêts du pays : c'est en somme un document positif, et non des impressions personnelles, que La Rochefoucauld a entendu rapporter.

« Je ne veux faire note, écrit-il, que de ce que nous n'avons pas en France, soit en tout, soit dans les mêmes formes et dans le même état, et de ce que nous pourrions introduire chez nous avec avantage; ou de ce qui pourra vous mettre à même de connaître une nation justement célèbre, et par sa force au dehors et par le bonheur et l'aisance dont elle jouit en dedans. »

Une autre fois, il précise encore son dessein. C'était à propos d'une certaine grange, aux environs de Norwich, qu'il se proposait d'aller voir : il lui fut impossible, n'étant pas le maître et n'ayant pas le temps, de s'y rendre; sans quoi, « il n'y aurait eu aucun empêchement qui pût m'arrêter, attendu qu'une chose inconnue en France et utile par elle-même est beaucoup plus nécessaire à connaître que les plus beaux établissements que nous avons, en petit ou en grand, et qui, dans le fait, ne peuvent jamais être à notre portée comme cette machine ».

Dans de telles intentions, François de La Rochefoucauld n'a pu que rédiger son journal de la manière la plus consciencieuse; il évite de rapporter ce qu'il a seulement appris par ouï-dire : « Vous ne voulez pas que je vous parle de ce qu'on dit, mais de ce que je vois et sens. » Son exactitude va même souvent jusqu'à la minutie : entreprend-il, dans une filature, par exemple, de décrire quelque métier.

il ne nous fera pas grâce d'un rouage, en comptera jusqu'aux dents et analysera leur forme...

Ce goût d'un exposé précis fait que La Rochefoucauld parle beaucoup moins de ce qu'il a fait que de ce qu'il a vu. Il intervient personnellement fort peu dans son récit, et ne se met en scène que si le sujet l'exige. Pareillement s'efforce-t-il d'écrire de sang-froid, et se défend-il de tout enthousiasme : s'oublie-t-il un instant, il se reprend au plus tôt. Il évite, hélas, avec soin, de faire part au lecteur de ses réflexions et considérations personnelles : « Je ne veux pas m'amuser à raisonner, dira-t-il, c'est à vous à tirer vos résultats, et à moi à vous en donner le moyen en vous fournissant les faits. »

Heureusement, son sens critique assez vif et son tempérament bouillant se libèrent parfois de cette règle sévère. Ce n'est pas sans plaisir qu'on voit apparaître, dans ces éclats exceptionnels, un peu de sa personnalité. Son admiration est toute romantique. Son indignation est principalement excitée par les abus sociaux ou le « fanatisme » religieux. On sent en lui le lecteur passionné, mais très jeune, de Jean-Jacques et de Voltaire, qu'il cite du reste, tous les deux, comme les auteurs préférés de Young. Les institutions politiques, les théories économiques, les procédés industriels ou agricoles fixent tour à tour son intérêt; il en relève, à l'occasion, le bon ou le mauvais, discute, propose des améliorations. De même, en histoire, en archéologie, ne croit-il pas aveuglément toutes les fables qu'on lui raconte; du moins exige-t-il qu'elles soient vraisemblables[1].

***

Accompagnons donc maintenant François de La Rochefoucauld dans sa « tournée » d'Angleterre, ou plutôt demandons-lui de nous montrer les aspects les plus caractéristiques du pays, et la physionomie de ses habitants.

Voici le portrait d'un propriétaire campagnard du comté de Norfolk, Mr. Styleman, connu et fort estimé de Young. Il possédait autrefois une ferme considérable, qu'il cultivait lui-même; il s'est enrichi, a laissé sa ferme à son neveu, et s'est retiré « dans une petite maison fort agréable », où il mène, avec sa femme, une vie douce et facile.

JEAN MARCHAND

Depuis que je suis en Angleterre, j'avais cherché à voir quelques Anglais de la vieille roche, tels que les romans les peignent avec des couleurs forcées peut-être, mais vraies, et je n'avais pu en rencontrer encore, quoiqu'on m'ait toujours assuré que j'en rencontrerais. M. Styleman en est un,

1. Le manuscrit autographe de la *Traversée des Provinces d'Angleterre* est actuellement conservé à la Bibliothèque de la Chambre des Députés.

et de ma vie je n'ai rencontré un homme plus original. Rappelez-vous Western, dans le roman de *Tom Jones*, de Fielding[1] : c'est M. Styleman, si bien qu'après avoir été deux heures avec lui, vous êtes tenté de croire que Fielding l'a copié. Il ne chasse plus, mais il a tous les préjugés de Western et dans un degré d'autant plus éminent qu'il est plus lettré, plus instruit que Western. Jamais je n'ai rencontré de caractère plus marqué, plus original et plus frappant à la première vue. Il ignore le mot de poli, selon notre acception, mais il n'exige pas que vous ayez l'apparence de politesse avec lui. Il est à son aise, et son ton, sa manière, vous disent que vous devez y être avec lui. Nous devions nous y arrêter deux ou trois heures, et nous avons couché chez lui, sans que nous puissions dire que nous y étions forcés, mais en même temps sans que nous puissions nous en défendre. Il est ardent Jacobite et zélé partisan de l'Église anglicane. Il est attaché aux Stuart, parce qu'ils étaient de race anglaise, parce que la maison de Hanovre est étrangère, car il est Wigh et prêt à être martyr de la république. Il aime les lois anglaises, il en est fanatique, mais il semble encore plus touché de leurs abus, quelque nécessaires qu'ils soient. Ainsi il regrette d'avoir été cause que Snetsham[2] a été enclos par acte du Parlement parce que les commissaires, etc., ont coûté plus de 20 000 livres sterling. Quoique sa fortune en ait doublé, il est ennemi des prohibitions; il voudrait un commerce libre entre la France et l'Angleterre. Il aime les vins de France, mais il est persuadé que l'accroissement du commerce de la nation est un mal, parce qu'il a créé de grandes fortunes mobilières, parce qu'il a détruit la prépondérance des anciens barons, et parce qu'il a substitué à l'ancienne austérité, ou barbarie des mœurs, une manière de vie plus commode, et le luxe, dont il est ennemi capital. Il croit que la monarchie est prête à engloutir la république, parce que la Cour a substitué son influence à l'ancienne prérogative; mais il est ennemi des Parlements, parce que les élections sont sujettes à des abus et que les abus le touchent plus que la chose elle-même. Il

1. Le romancier Henry Fielding (1707-1754). *Tom Jones*, paru en 1749, est son chef-d'œuvre.

2. La localité près de laquelle il habitait, en Norfolk.

vit à la campagne de tout temps, il en a contracté le goût de l'agriculture, et celui de l'histoire naturelle; mais il y mêle ses préjugés politiques : ainsi, il croit que les clôtures sont nécessaires pour la culture en grand et perfectionnée, mais il en est ennemi sous le prétexte que les communes sont favorables au peuple. Toujours déterminé par la chose présente, il veut que les embanquements[1] qu'il a fait faire pour garantir des terrains bas contre les hautes marées soient ouverts dans un endroit, au risque que les terres soient inondées et perdent une année de récolte, parce qu'il est persuadé que l'eau de la mer est salutaire aux jambes des chevaux, et tous les jours il va baigner les jambes de son cheval dans la mer. Il achète près de Londres des moutons et les envoie chez lui : le prix des moutons augmente une semaine après, et il fait revenir des moutons pour les vendre. Ouvert et franc, il est incapable de se déguiser et la bonté de son naturel se manifeste en tout. Il est à table avec un Français qui ne parle pas; on en est surpris, et on lui en fait la réflexion : la justesse de son sens, aidé par son bon naturel, ne se méprend pas à ce silence; il est si loin de le croire ou du désagrément ou de l'orgueil national, qu'il se met en colère contre son voisin qui parlait anglais, parce qu'il ne lui parlait pas dans sa langue, et il ajoute qu'il est prêt à parier toute sa fortune qu'il est bon homme. Il était intéressé à la vue d'un malheureux étranger qui était perdu au milieu des gens qu'il n'entendait pas. Avec cette brute apparence, il est sensible aux beautés de la poésie, mais il faut qu'elle abonde en caractères et en images, ainsi Dryden est son poète, et il nous en a lu quelques morceaux. Sa femme a vécu dans le grand monde, et il a pour elle une grande considération, qu'il ne témoigne ni par gestes, ni par ses discours, mais son opinion sur les choses courantes est la sienne, et il ne s'en doute pas. Il aime beaucoup les animaux domestiques, et surtout les chiens, c'est pour eux que sont réservées toutes ses attentions. Je ne finirais pas si je voulais vous dire tout ce que j'ai observé dans cet homme vraiment original; je ne puis cependant m'empêcher de vous citer un dernier trait : il ne nous avait jamais vus; sur les sept heures, il était tout étonné comment nous gardions nos

1. Sortes de digues.

bottes, et comment nous n'étions pas à notre aise, en pantoufles, pour faire une partie avec madame Styleman. Pour lui, il était allé prendre les siennes, et après avoir [eu] une vive conversation, il était étendu près de sa cheminée, dormant avec un chien sur son estomac; car il faut que vous sachiez qu'il a un ventre énorme, qui n'ajoute pas peu à son originalité. Il nous avait fort engagés à rester chez lui, mais quand nous sommes partis, le lendemain matin à huit heures, il n'était pas levé.

— A côté du gros fermier enrichi, voici un type amusant d'aubergiste de campagne :

Le maître de notre auberge était un original qui m'amusait d'autant plus qu'il impatientait fort M. de Lasowski. C'est un babillard de la plus grande force. Il est d'usage de visiter tous ses convives pour parler avec eux; ainsi, après avoir été dans la chambre voisine converser avec des étrangers, qu'il avait honorés d'une petite chanson que sa grosse voix rendait très plaisante, il entra dans la nôtre. Il déclama fort longtemps contre la guerre d'Amérique et contre ceux qui en avaient été les auteurs, Lord North[1], etc. Il fit des vœux pour qu'ils fussent damnés, selon la coutume anglaise, et après avoir parlé pendant plus d'une heure, il nous dit qu'il était fâcheux qu'il ne pût pas parler français, ou qu'il ne pût entendre notre anglais, parce que nous ferions un peu de conversation. Notez que nous parlions depuis une heure et qu'il nous entendait très bien. J'appris depuis qu'il était ivre. Il nous dit qu'il allait boire du rhum et de l'eau, et se coucher; mais il revint encore pour nous conter en riant l'histoire de sa femme qui, en allant à la cave, était tombée et s'était fracassé *la jambe assez fortement.*

Après avoir salué au passage le gros fermier et l'aubergiste, assistons, dans une petite ville du Suffolk, à la fête locale :

Nous nous étions arrangés avec M. Young pour arriver la veille à Lynn, mais nous avions été retenus à Snetsham : ce jour était la *feast* du maire de la ville, c'est-à-dire un jour de fête, de réjouissance. Le maire donne un grand dîner

1. Frédéric, Lord North, comte de Guildford, 1733-1792, premier lord de la Trésorerie de 1770 à 1782; son ministère fut marqué par une suite de désastres pour l'Angleterre.

et un bal tous les ans à pareil jour après son élection. Avec le goût le plus décidé pour la vie domestique, les Anglais allient celui de la vie publique; ils aiment les assemblées, les grands concours. Ce goût tient beaucoup à leur constitution politique; les propriétaires et la noblesse ne sont rien sans popularité, ils sont sans crédit et sans considération, ils ne peuvent espérer d'être membres au Parlement, ce qui est l'objet de l'ambition de tout le peuple; et en général tous les états intermédiaires sont passionnés pour tout ce qui les rapproche, tout ce qui tend à maintenir l'égalité; aussi tous les gentilshommes de la province se rendent à ces assemblées, qui sont toujours infiniment nombreuses.

M. Young, qui était arrivé la veille, avait eu l'attention de nous retenir des logements et celle de nous faire prier par une carte d'invitation à ce dîner et au bal. Son amitié pour nous lui avait fait chercher tous les moyens qui pourraient et nous instruire sur l'état de cette ville et nous éclairer sur les mœurs publiques de la nation. J'aime à vous dire que nous lui devons tout l'agrément dont nous avons joui, et toutes les lumières qui nous ont mis à même de voyager avec utilité.

Ce dîner est précédé, comme chez nous, par quelque cérémonie religieuse; la corporation se rend à l'église en corps, et de l'église dans la salle d'assemblée, où nous avons été introduits par M. Young.

Le dîner était composé d'environ trois cents personnes. Les femmes ne sont pas mêlées, comme chez nous, avec les hommes; elles sont à des tables à part. Le maire et l'ancien maire tiennent la table principale, où, comme étrangers, on avait eu soin de nous réserver des places, — et la femme du maire tient la table principale des femmes.

Au dessert, la première santé est bue dans un vase donné par le roi Jean sans Terre à la corporation de Lynn; il est à peu près de la forme d'un ancien calice, la coupe est d'émail sur un fond d'or, le pied, séparé en trois parties, est d'or et légèrement émaillé en azur comme la coupe. La cérémonie de cette santé, qui n'a rien de notre propreté française, a quelque chose de bizarre : le maire commence, et après lui, toute la table, l'un après l'autre; quand il n'y a plus de vin,

l'on en remet. Celui qui doit boire présente le vase à celui qui est vis-à-vis lui et qui doit boire ensuite; celui-ci ôte le couvercle du vase, qu'il garde dans sa main pendant quel'autre boit; quand il a bu, celui qui tient le couvercle le replace, et ensuite, avant de donner le vase, on tourne à droite la coupe, puis à gauche la branche du pied, et puis à droite la plate-forme, et quand cet exercice est fait, il donne le vase à son vis-à-vis, et ainsi de suite. Ensuite, après que les hommes ont bu, le *recorder* porte le vase à la femme du maire, et les femmes font la même cérémonie. Après cette santé, on boit, comme dans tous les dîners publics, celles du Roi, de la Reine, de la famille royale, du lord lieutenant, etc., mais on boit fort médiocrement, et sur les cinq heures environ chacun se retire pour aller prendre son thé.

Le bal commence sur les neuf heures, et dure jusqu'à peu près une heure du matin; on danse d'abord des menuets, que les femmes dansent en général avec grâce, et ensuite les contredanses anglaises, car les nôtres, qu'on appelle cotillons, ne sont guère en usage, et ce n'est que dans des bals particuliers.

En voilà beaucoup sur cette assemblée, je vous l'ai décrite pour que vous les connaissiez, elles se ressemblent toutes, il n'y a différence que dans la foule et le brillant des femmes; celle-ci était assez belle.

Après avoir assisté à cette fête, dans une petite localité de province, allons visiter la plus fameuse des villes d'eaux :

Bath[1] est certainement la plus jolie ville d'Angleterre, quelques-uns croient d'Europe. Elle est toute bâtie en pierres de taille, qui sont ici fort communes; mais ce qu'on ne rencontre pas souvent est l'uniformité noble et élégante de toutes les maisons et la quantité de places agréables que l'on y voit.

L'ancienne ville est bâtie dans un fond; elle est appuyée par une montagne fort longue, et exposée au nord; les rues en sont étroites et sans alignement, les bâtiments ne méritent pas qu'on en fasse mention. Elle était pauvre, mais depuis que les voyages de Bath sont devenus à la mode, cette vieille

1. Chef-lieu du comté du Somerset, traversé par l'Avon.

ville est remplie de belles boutiques et de riches marchands. La ville neuve est bâtie plus haut que le penchant de la montagne; toutes les maisons en sont neuves; ainsi, je la suppose bâtie depuis vingt ans; elle est très considérable; les rues en sont bien pavées, et des trottoirs de grandes pierres plates sont extrêmement commodes pour marcher. Il est fâcheux, pour une aussi charmante ville, que l'on soit obligé de monter ou descendre sans cesse, parce que cette pente continuelle est désagréable et coupe beaucoup l'uniformité.

Parmi un grand nombre de rues superbes et de places agréables, le Croissant tient la première place. C'est un bâtiment qui est circulaire, à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et revêtu de colonnes et de vases au-dessus de la balustrade de pierres qui est sur le bord du toit; le toit est presque plat à l'italienne, l'architecture est d'ordre corinthien, l'ouverture de l'arc de cercle sur lequel le Croissant est bâti est très grand, il contient vingt-sept maisons, toutes fort grandes et commodes. C'est un particulier qui a fait bâtir le tout et a vendu plusieurs des maisons qui le composent; quelques-unes sont seulement louées.

Vis-à-vis ce bâtiment est un vaste champ de gazon, qui descend avec une déclivité presque imperceptible jusqu'au fond de la vallée, à une distance considérable. Le champ sert de promenade à toutes les belles dames. Le matin est le temps où on les y trouve communément.

Du Croissant, en suivant la rue qui y sert, pour ainsi dire, de base, on arrive dans une place ronde que l'on appelle le Cirque; elle est bâtie en plein. Trois rues y aboutissent; les maisons ont deux étages avec le rez-de-chaussée; elles sont fort élevées. Ce qu'il y a de singulier, c'est le mélange des ordres d'architecture de cet édifice, ce qui, quoique hors de la règle, produit un effet agréable. Le premier étage est d'ordre ionique, le second, corinthien, et le troisième, avec la corniche, est d'ordre composite; le tout est porté par des petites colonnes doubles, qui sont légères et très élégantes.

De cette place, en descendant, on arrive dans la place appelée Queen Square, qui est carrée. Les quatre faces sont bâties. L'architecture en est noble et plus grande que celle du cirque; au milieu est une place de gazon, au centre de

laquelle est une pyramide triangulaire de pierre, érigée en l'occasion du rétablissement du roi d'aujourd'hui[1], qui a pris les eaux de Bath, dans le temps qu'il était prince de Galles.

Les salles de bal n'y manquent pas; il y en a de deux sortes, les vieilles et les neuves; elles sont faites dans deux bâtiments particuliers. Les vieilles salles renferment une salle de bal d'une grandeur fort considérable, meublée sans grande magnificence, la salle pour jouer aux cartes, qui est vaste aussi, et une pièce où l'on prend le thé. Je ne puis marquer la dimension de ces pièces, parce que je ne me ressouviens pas bien positivement. Mon frère a acheté le livre qui en fait la description exacte, ainsi que de tout ce qu'il y a à Bath; je ne l'ai pas acheté, croyant qu'il me le prêterait, mais je ne puis m'empêcher de dire que, n'étant pas de la plus belle humeur du monde, il ne veut pas me le communiquer. J'ai peut-être tort de le dire, cela devrait passer avec bien d'autres choses.

Je ne rapporterai donc pas le nombre des pieds des salles. Au surplus, une telle exactitude est peu nécessaire au plan que je me suis imposé; il me suffit de donner l'idée de salles d'assemblées vastes et commodes, où la noblesse d'Angleterre et les gens à la mode s'assemblent une partie de l'année.

Les nouvelles salles sont un modèle de magnificence, d'élégance et de goût; toutes sont plus vastes que les anciennes, et il y a de plus un salon octogone où les dames s'assemblent quelque temps avant d'entrer dans la salle de bal, soit pour se chauffer, ou s'attendre réciproquement pour entrer en compagnie. La salle de bal a, je crois, cent dix-huit pieds de long sur quarante de large. L'orchestre est au milieu, dans une espèce de tribunal; les volets des fenêtres sont faits de manière à ce qu'étant fermés ils ont exactement l'air d'être des tableaux qui représentent des figures prises d'après les mosaïques de Raphaël. La salle est éclairée par un grand nombre de lustres de cristal, qui portent jusqu'à quarante bougies; il y en a même un qui en a quarante-huit. Le garde des salles m'a assuré que l'on n'en voyait pas d'aussi grand dans toute l'Angleterre. On n'a pas oublié d'ajouter deux billards.

1. Georges III, monté sur le trône le 25 octobre 1760.

L'ordre le plus exact est maintenu dans les assemblées publiques de Bath. Un maître des cérémonies, choisi à la pluralité des suffrages de ceux qui sont aux eaux, est à la tête de chaque salle, je veux dire une des vieilles et une des neuves. C'est toujours un gentilhomme qui a servi dans l'armée. Il est le despote, le maître absolu dans les bals, place les femmes et filles des lords sur des bancs au haut de la salle, puis les baronnets et les gentilshommes et négociants; il règle à quelle heure l'assemblée commencera, et à onze heures fait finir les danses, fussent-elles à moitié commencées, parce qu'il est censé que tous ceux qui viennent à Bath viennent pour prendre des eaux et qu'ils doivent ménager leur santé.

Le maître des cérémonies ordonne la manière dont les dames seront habillées, coiffées, si elles auront de grandes robes, des chapeaux ou des bonnets, ce qui lui a fait plusieurs fois des querelles, car, quand une dame arrive avec un chapeau lorsqu'elle ne doit pas en avoir, soit par ignorance ou mépris pour les ordonnances du maître, il est d'usage qu'il les fasse sortir pour changer ou s'en aller, ce que plusieurs maris ou pères n'ont pas toujours trouvé bon. Cependant, son autorité est respectable, parce que le bien général et la tranquillité est obtenue par ce moyen aux dépens d'un peu de gêne individuelle. Au commencement du bal, c'est le maître des cérémonies qui fait danser les menuets, et choisit pour cela les danseurs et danseuses. Il a soin, en cela, de considérer exactement les rangs qui sonobservés généralement en Angleterre dans toutes les assemt blées publiques.

Pour le prix de tant de peines, le maître des cérémonies a deux bals par an dont la recette est à son profit. Tout le monde paie cinq shillings, mais un grand nombre de personnes donnent une ou deux guinées. Cette place vaut environ quinze cents livres sterling, mais est bien achetée par les désagréments auxquels elle expose; il m'a même paru extrêmement singulier qu'avec la fierté et l'orgueil des Anglais on puisse trouver un seul gentilhomme qui veuille remplir une charge qui le met nécessairement en dessous de tout le monde, ne lui fait pas d'amis et lui fait des ennemis et des

mécontents. Chacun croit qu'il est fait pour passer le premier, et si l'on est mis au-dessous de son rang, on en veut à celui qui ne vous a affronté que par méprise.

Quand on arrive à Bath, et qu'on veut aller aux assemblées, on envoie son nom aux maîtres des cérémonies. Dans les salles neuves et dans les vieilles sont plusieurs exemplaires imprimés des lois, de la composition des maîtres; ces lois ne sont ni plus ni moins que des bêtises; c'est pour recommander la politesse et en prescrire des formes que tout le monde n'ignore pas; on ne les lit que pour en rire.

Il y a dans chacune des salles deux bals par semaine : un où l'on doit être entièrement habillé, l'autre où l'on va en négligé, comme dans toutes les autres villes d'Angleterre; l'on y danse une fois des danses à l'anglaise, une autre à la française. Dans le temps de la saison des eaux, ces assemblées sont très nombreuses.

Je ne crois pas qu'il y ait dans tout ce pays-ci une ville où les assemblées coûtent aussi bon marché qu'à Bath. On s'abonne pour toute une saison, qui dure trois mois (et il y a deux saisons par an), pour deux guinées pour les bals où l'on est habillé, et une demi-guinée pour ceux où l'on va en négligé; pour laquelle somme on est en droit d'aller à tous. De plus, chaque fois que l'on y va, on donne à la porte six sols pour le thé, café et crème. Quand on ne veut pas s'abonner, on paie deux ou trois shillings par fois; une petite dépense de plus est une contribution volontaire qu'il est d'usage de mettre dans un livre creux mis à la porte, pour les profits du maître de cérémonies. Cela fait partie de son traitement.

Le seul tableau qu'il y ait dans la salle des cartes des salles neuves est le portrait de l'ancien maître des cérémonies, ce qui ne laisse pas d'être très intéressant pour toute la compagnie.

Bath doit ses embellissements à plusieurs sources d'eaux minérales qui y sont, et plus encore à la mode de ces dix dernières années surtout, qui y fait venir de tous côtés des gens riches pour s'y divertir. Il y a tous les ans deux saisons, du mois d'avril au mois de juin et d'octobre à janvier. Il n'y a guère de familles à Londres ou de gens fort à leur aise dans les provinces qui ne se croient obligés de passer au moins un fois l'année à Bath.

Il y a fort longtemps que l'on connaît et apprécie les propriétés des eaux de Bath. On prétend que le roi Bladud en a le premier trouvé la propriété. Ceci est d'ancienne date, environ huit cent soixante-trois ans avant Jésus-Christ. C'est lui qui a donné à l'une des sources le nom de Bain du Roi, et sa statue y est conservée. Cependant il fallait qu'elles fussent peu en vogue, car il n'y avait pas de route praticable même avant le règne de la reine Marie, car cette princesse, en y allant pour sa santé, y pensa périr; les montagnes étaient si roides qu'à l'une d'elles la voiture emporta les chevaux et descendit à reculons.

Il y a quatre sources : *The King's Bath* (le Bain du Roi), *Queen's Bath* (de la Reine), *Cross Bath* (Bain de la Croix), et *Hot Bath* (le Bain bouillant). Les trois premiers diffèrent peu quant à leurs qualités et chaleur; le dernier est beaucoup plus chaud. Les eaux des premiers sont plus que tièdes, un peu colorées en jaunâtre; elles sentent, mais très peu, un goût de bitume. Les eaux du *Hot Bath* sont si chaudes que c'est à peine si on peut les boire tout de suite; leur odeur est plus forte. Si on laisse les eaux de Bath refroidir dans un vase fermé, elles se déchargent en très peu de temps d'une partie de leur couleur et d'un peu de dépôt, ce qui diminue aussi leur goût.

Toutes sont puisées avec des pompes à une profondeur peu considérable. Au-dessous de la salle où les buveurs s'assemblent le matin est un réservoir ouvert et à l'air, où l'on se baigne; le fond en est pavé de larges pierres, et le dépôt des eaux les rend très glissantes; les sources remplissent toujours le réservoir, et des décharges empêchent le niveau d'être trop haut. On s'y baigne en grande robe de chambre de flanelle; ceux ou celles qui n'ont pas l'habitude d'y marcher prennent un guide qui donne le bras. On a de l'eau à la hauteur que l'on veut, suivant les endroits du réservoir où l'on se place; il y a une heure différente pour les hommes et pour les dames, mais les spectateurs peuvent toujours faire la conversation des fenêtres de la salle où l'on boit.

On donne une demi-couronne à chaque bain que l'on prend, et l'on est fourni de tout ce dont on a besoin. L'emplacement du Bain du Roi est le plus beau. Les quatre sources sont dans

la ville vieille; tout autour sont de belles boutiques, plus riches encore qu'à Londres; il y a plusieurs librairies, qui louent toutes sortes de livres que l'on prend chez soi, autant de temps que l'on veut, pour une demi-guinée par saison.

Il y a autour de Bath des promenades assez agréables, quoique le pays soit fort montagneux, car ce ne sont de tous côtés qu'amphithéâtres de montagnes dont la plupart sont sèches; les bois dont une partie du pays est couverte, les rochers, les prairies, les montagnes et les ruisseaux rendent cette contrée très pittoresque; elle n'est agréable ni pour la chasse à tirer ni à courre.

De tous côtés et tout près de la ville sont des carrières qui fournissent abondamment la belle pierre dont Bath est bâti. Ils ont, pour descendre les pierres des carrières et des montagnes, des machines très ingénieuses, des espèces de tombereaux qui glissent sur des pièces de bois rangées parallèlement exprès; un seul cheval descend un poids énorme, et pour que le fardeau n'aille pas trop vite, il est suivi par un homme qui a la facilité d'enrayer quand il lui plaît.

Bath étant l'endroit où viennent les trois quarts des gens de fortune d'Angleterre, c'est où se font tous les ans une grande quantité de mariages; beaucoup de jeunes gens et de jeunes demoiselles y viennent dans ce dessein, et l'on dit communément qu'une fille qui a passé deux ou trois saisons à Bath sans avoir trouvé de mari restera fille toute sa vie; au moins est-il à parier qu'elle ne sera jamais mariée.

C'est une des places les plus chères de ce royaume; tout y est au même prix qu'à Londres, et le luxe y est le même que dans la capitale.

La vie mondaine de Bath ne retient pas François de La Rochefoucauld. Quelque grand seigneur qu'il soit, il s'intéresse tout autant, peut-être davantage, comme son père le duc de Liancourt, aux organisations sociales, au soulagement des classes les moins aisées, aux aménagements urbains.

Aussi le digne fils du duc de Liancourt va-t-il, de Bath, nous conduire à Norwich, chef-lieu du Suffolk, et nous y faire visiter deux établissements hospitaliers, entretenus au moyen d'une taxe municipale fort élevée. Il y a là-bas cent « maisons de travail » qui contiennent 1 300 pauvres.

Nous avons été voir avec assez de détail une de ces maisons. C'est un très ancien bâtiment qu'on a approprié le mieux qu'on a pu à cet usage, mais qui ne convient pas, quelque immense que soit la maison. Les différents emplacements sont trop petits, les jours, les croisées ne sont ni assez grands ni assez multipliés; il résulte par conséquent que, malgré le soin et l'attention pour maintenir la propreté sur le pied ordonné par les règlements, l'air y est malsain et la puanteur s'y perpétue.

Les filles sont occupées à coudre et généralement à faire tous les ouvrages de la maison, ou à filer pour l'usage des métiers de la ville; les garçons généralement vont travailler au dehors et les fabricants ou ouvriers qui les emploient comptent le prix de leur travail à l'économe de la maison. Les hommes mariés, ou ont des chambres séparées quand ils ont des enfants, ou habitent dans de grandes salles divisées par des cloisons en planches, mais on a l'attention respectable de ne jamais séparer les enfants de leurs pères et mères.

Les enfants apprennent à lire, à écrire, et on a le plus grand soin de les instruire des principes de leur religion dépouillés de tout ce qui peut approcher de l'intolérance et de la superstition.

Ces deux maisons se partagent les pauvres, mais d'une manière qui, en leur donnant plus de facilités, sert encore à maintenir les mœurs. Dans l'une sont toutes les filles jusqu'à l'âge de quinze ans, et tous les garçons passé cet âge, jusqu'à ce qu'ils soient à même ou de gagner leur vie sans aucun secours, ou d'aller en apprentissage ou à la mer; dans l'autre sont les filles après quinze ans et tous les garçons au-dessous de cet âge.

Les pauvres sont bien entretenus et habillés suivant leurs besoins sans que le temps que doit durer leur habillement soit limité. Ils sont bien nourris, mangent trois fois le jour, trois fois de la viande par semaine; les quatre autres jours, des laitages et des légumes; il y a deux repas par jour où ils n'ont que du beurre ou du fromage, mais dans tous les repas et tous les jours ils ont de la petite bière.

Il en coûte à peu près sept livres sterling par an pour

la nourriture de chaque pauvre, mais l'entretien, etc., de la maison n'est pas compris dans cette somme.

Chaque maison est administrée par un économe général sur qui roule tout le détail et toute la police : il faut avouer qu'il est impossible d'avoir une administration plus simple et plus économique, mais la disposition, la bâtisse de ces maisons pour un aussi grand nombre de pauvres, quelque soin que l'on puisse prendre, feront toujours que ces établissements rempliront mal leur but. Au surplus, je ne vous donne pas autant de détails que je vous en donnerais si je ne me proposais pas de vous écrire en particulier sur le régime des pauvres en Angleterre.

Outre ces deux maisons, il y a dans Norwich cinq autres établissements.

Le grand Hôpital, ou plus proprement, l'infirmerie du comté, car cet établissement n'appartient pas à la ville, mais au comté de Norfolk. Cette maison n'a pas de fonds, mais a été bâtie et est entretenue par des souscriptions volontaires des habitants du comté ; elle a coûté en bâtisse et ameublements de tout genre sept mille et quelques cents livres sterling.

Rien n'est plus propre, et plus simple en même temps, que cette maison; il n'y a pas l'apparence de luxe, de magnificence, mais d'aisance et de bon entretien et de grande propreté.

Elle est faite pour cent personnes, moitié hommes et moitié femmes, et tout le détail roule sur une matrone; tout est bien prévu et bien ordonné, elle a un seul domestique mâle et six servantes que l'on augmente suivant les circonstances, mais quand il y a nécessité de veiller quelques malades on prend à la journée quelques femmes infirmières qui ne sont payées que suivant le nombre de jours qu'elles sont employées.

Les malades sont tenus dans de grandes salles bien aérées, pourvues de ventilateurs; les montures des lits sont en fer et les rideaux de toile, de manière à pouvoir être lavés aussi souvent qu'il est nécessaire.

Quatre médecins servent par mois dans cette maison, mais ils s'assemblent pour consulter sur les maladies graves; un chirurgien habile est payé pour y venir tous les jours et

autant de fois qu'il est nécessaire, et pour faire toutes les opérations; l'apothicaire et son apprenti logent dans la maison.

Elle est en dehors de l'enceinte de la ville, avec un grand terrain y attenant et suffisant pour la pâture et le fourrage de quelques vaches et d'un cheval nécessaire pour le service du dehors.

Je n'ai de ma vie vu d'infirmerie aussi propre, tenue aussi bien avec si peu de moyens, dans laquelle il n'y ait pas plus d'odeur que dans la maison d'un particulier qui aime la propreté, et où les bâtiments soient si bien adaptés aux besoins sans aucune superfluité.

La grande administration est composée de gouverneurs pris dans le nombre des souscripteurs; c'est sur un billet d'eux que sont reçus les malades, sur quoi je suis bien aise de vous observer qu'on n'a fait aucune distinction des étrangers d'avec les nationaux : il suffit d'être assez pauvre pour avoir besoin de secours de l'hôpital.

La seconde maison publique est un hôpital pour recevoir 40 hommes et 20 femmes, qui sont nourris et entretenus dans la maison; ce sont des vieillards ou des estropiés. Cet hôpital est pour la ville, et est rempli par des gens qui se sont bien conduits et qui ont travaillé dans la fabrique. Le troisième hôpital est destiné à loger, nourrir et instruire dans un métier trente-six garçons. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est nécessaire qu'ils soient pauvres.

Le quatrième est occupé par trente-six filles.

Et enfin il y a un établissement formé et maintenu par souscription dans la ville pour habiller et instruire dans une école publique, uniquement faite pour cet usage, quatre cents enfants.

François de La Rochefoucauld ne s'en tient pas, dans son enquête, à la vie urbaine : ç'eût été négliger un des aspects les plus caractéristiques de l'Angleterre que de ne point parler des grandes demeures seigneuriales, avec leurs jardins et leurs parcs. Notre guide nous conduit de la sorte chez le duc de Marlborough, à Blenheim, chez le duc de Grafton, à Euston, chez lord Oxford, lord Buckingham, et bien d'autres membres de la haute aristocratie anglaise. Allons, par exemple, avec lui, chez lord Scarsdale, à Keddleston.

L'entrée de la maison du Lord est magnifique. Nous avions, en traversant le parc, un moment avant d'arriver, la façade de la maison devant nous; une belle pente de gazon, qui va depuis le pied du mur jusqu'à une des plus belles rivières artificielles que j'aie encore vues; et une masse de bois sur le haut d'une montagne très voisine, derrière la maison, ce qui faisait l'ombre du tableau. En regardant à notre gauche, nous apercevions une petite vallée, au fond de laquelle on peut voir quelque chose de la ville de Derby; les pentes en sont couvertes de maisons; quelques-unes bâties par Lord Scarsdale pour enrichir la vue. En se retournant sur la droite, la vue n'est plus si riche, mais ce sont plusieurs collines qui s'élèvent l'une sur l'autre avec des pentes très variées. Il y a peu de maisons, mais les champs sont bien enclos et tout ce qu'on voit est bien cultivé. De quelque côté que l'on puisse se tourner, toujours un joli vallon, tantôt couvert de maisons, tantôt dont la seule culture donne assez de plaisir à la vue. On ne peut jamais apercevoir des objets bien étendus, la vue est bornée à une distance agréable et l'on peut distinguer tout ce que l'on peut apercevoir. La façade de la maison est en fer à cheval, les ailes s'allongent à l'est et à l'ouest, il y a près de trente croisées de face et deux étages; elle est bâtie en pierres de taille, enrichie de colonnes. Nous entrâmes d'abord dans la *hall* d'en bas. Elle est grande, mais basse et garnie de piliers énormes qui soutiennent toute la maison.

Au-dessus de cette *hall* basse, est ce qu'on appelle la *hall*, qui coupe la maison exactement en deux parties : la vraie entrée de cette *hall* est par un escalier double qui donne sur la façade, au pied duquel on monte en carrosse. Cette *hall* est de la plus grande magnificence. Huit colonnes de marbre cannelées et d'ordre composite supportent de chaque côté la corniche la plus riche. La frise est sculptée avec le plus de goût, ainsi que le plafond; il est percé au milieu pour donner du jour à la pièce. Sa forme est un carré long.

Au milieu des deux longs côtés sont deux cheminées d'un marbre le plus blanc que l'Italie puisse produire et sculpté avec toute la délicatesse des meilleurs artistes.

Le marbre est celui du pays; on l'a tiré sur les terres du propriétaire; il est blanc veiné de rouge ou couleur de chair,

ce qui fait un effet aussi beau que singulier. De la *hall* on peut aller dans deux pavillons qui forment les ailes de la façade; le devant de l'un contient les cuisines, offices, de la plus grande beauté; l'autre, 21 appartements parmi lesquels sont celui du maître et de la maîtresse. Le corridor par lequel on va dans le corps de logis sépare en cette partie l'entrée de la façade. Il est meublé avec le goût et l'élégance qui appartiennent plutôt à une galerie qu'à un corridor. La vue de la pièce où la maîtresse reçoit du monde, qui tient à son appartement, est une chose délicieuse : on voit tout ce par où nous étions entrés, une pente douce et longue, garnie d'une quantité innombrable de daims et de moutons; la belle rivière qui coule au pied, avec deux îles bien plantées; un pont de pierre de taille magnifiquement bâti et par lequel on arrive, dessus lequel est une belle nappe d'eau pour maintenir le niveau à la hauteur des bords (quoique le canal ne soit fourni que d'une très petite source, des pleurs de la terre, et de l'écoulement des pluies, et qu'il n'y ait pas de renouvellement considérable, cependant les eaux sont claires et leur cours a l'air très naturel).

Toute cette place doit à l'art ce qu'elle a de beau; il y passait autrefois une route tout près de l'endroit où la maison est bâtie à présent, et un village était établi exactement à la place où est aujourd'hui le pont. Lord Scarsdale a démoli le village et l'a rebâti ailleurs; le chemin a été raccourci en passant le long des palissades du parc, et il a coupé presque entièrement une montagne, dont la pente trop roide était désagréable à la vue. Il a lui-même enclos tout son parc, qui peut avoir neuf milles de tour. Tout cela a été fini il y a cinq ou six ans, sous la direction de M. Adams[1], un célèbre architecte.

Presque toutes ces « maisons de campagne » de grands seigneurs anglais, dont beaucoup sont de vrais palais, comprennent des galeries de tableaux. L'une des plus belles appartient à milord Harcourt, qui la conserve dans sa résidence bien connue de Newnham. Montons dans les magnifiques « appartements d'en haut » de cette demeure.

1. Il y avait deux frères, célèbres architectes, Robert et James Adams, qui ont laissé en Angleterre une œuvre considérable. James s'occupait plus spécialement de l'architecture et Robert de la décoration intérieure. Robert mourut à Londres en 1792, son frère en 1794.

Toutes les pièces y sont distribuées de la manière la plus commode, élégante et riche; l'on y voit un grand nombre de tableaux tous faits par les meilleurs peintres, la plupart de l'école d'Italie. Parmi un grand nombre de pièces, qui sont toutes meublées avec un goût particulier, et qu'il serait très long de décrire, j'en remarquerai surtout deux, qui sont encore plus belles que les autres; c'est un salon qu'ils appellent l'octogone, et ce qu'ils appellent le salon par excellence.

L'octogone est l'endroit où la compagnie se tient le plus, il occupe le milieu de la maison; la vue des fenêtres est aussi agréable qu'on peut le désirer; elle le serait pourtant plus encore s'il ne se trouvait pas à dix pas vis-à-vis une touffe de gros et vieux ormes qui ne laissent voir la campagne que par les côtés. Mon avis est qu'il vaudrait mieux qu'ils n'y fussent pas, mais M. de Lazowski pense qu'il vaut mieux qu'ils y restent.

Les dimensions de l'octogone sont 30 pieds sur 24 et 18 d'élévation; l'ameublement est de damas vert. Ce qui fait la principale magnificence de cette pièce est la collection des tableaux. Une *Madeleine*, du Guide; une *Sainte Famille*, par Barocci[1]; une *Vénus et Mars avec Cupidon*, par le Poussin; un *Moïse purifiant les eaux du Marath*, par le même; et enfin un fameux paysage de Rubens, qui représente une charrette renversée dans un clair de lune, — s'effacent l'un l'autre et se font admirer. Que dis-je, ce n'est pas tout, mais je ne me ressouviens pas des noms des autres maîtres; ceux-ci, seuls, m'ont frappé.

Le salon est la pièce voisine; ses dimensions sont 49 sur 24 et 18 pieds de haut; l'ameublement est de damas cramoisi avec les encadrements en or moul[uré]. La cheminée est un chef-d'œuvre en marbre blanc.

Les tableaux sont : deux très grands paysages par Van Artois, les figures faites par Téniers; une *Sainte Marguerite* du plus grand prix et de la plus belle conservation, par le Titien; *Joseph et la femme de Putiphar*, par Cignani[2]; une *Sainte Famille*, par Le Sueur; *Louis XIV à cheval avec sa*

1. Federigo Baroccio, ou Barocci (Urbain, 1526 ou 1528-1612). On connaît de ce peintre plusieurs *Sainte Famille*.

2. Carlo Comte Cignani (Bologne, 1628-Forli, 1719).

cour, par un grand maître dont j'ai oublié le nom; et le pendant est une *Fête sur le Texel*, tableau de prix, par Vandervelde; un paysage, par Claude Le Lorrain; celui-ci est vraiment admirable.

Qu'on ne croie pas que je parle de tous les tableaux de Lord Harcourt, je n'en nomme qu'une bien petite quantité, parce que, outre que ce n'est pas mon projet d'en donner la liste, je ne pourrais pas me ressouvenir de tous leurs noms; il me semble que c'est la collection d'un particulier la plus estimée et la plus riche en tableaux de grands maîtres. Celui qui est du plus grand prix de tous est un *Ulysse et Nausicaa*, fait par Salvador Rosa, qui a été donné à Lord Harcourt par le duc d'Harcourt[1].

Après ces quelques tableaux de la vie anglaise, abordons un genre plus sévère, mais aussi bien caractéristique. L'industrie, en effet, a pris en Angleterre un développement particulier.

Montons vers le nord, à Worseley, pour voir une des plus curieuses entreprises minières du pays : celle du duc de Bridgewater. — Nos compagnons viennent d'avoir, en y allant, un accident de voiture, et leur cabriolet a été renversé.

Nous déjeunâmes dans l'auberge la plus voisine, pendant que l'on remontait l'essieu plié, et cet accident fit que nous n'arrivâmes à Worseley qu'à une heure. Nous ne fîmes que nous informer où demeurait l'homme d'affaires du duc et nous y allâmes sur-le-champ, lui porter une lettre qu'on nous avait donnée pour lui. Il écrivit aussitôt un ordre à un homme intelligent, de nous montrer la mine et tout ce que nous voudrions faire.

Il y a environ vingt-cinq ans[2] que M. le duc de Bridgewater, alors âgé de vingt-deux ans, commença tout cet ouvrage immense; il lui a coûté, dit-on, trente-six millions de notre monnaie, mais cette somme ne peut être comptée que fort en gros; c'est un secret que M. le duc n'a conté à personne, et qu'il

1. Les Harcourt se divisaient en deux branches, l'une française, l'autre anglaise. Il s'agit ici de François-Henri, comte de Lillebonne, cinquième duc d'Harcourt (1706-1802), gouverneur général de Normandie, gouverneur du Dauphin, membre de l'Académie Française. — Lord Harcourt est Georges-Simon, deuxième comte d'Harcourt, né en 1736, mort sans postérité en 1809.

2. C'est exactement en 1759 que fut entrepris ce grand travail.

est même un peu de sa gloire de tenir caché. L'objet de son entreprise était d'exploiter une mine de charbon immense pour le transporter à Manchester et, de cette ville, au Derbyshire, Leicestershire, etc., par un grand nombre de canaux, et de l'autre côté à Liverpool, et de l'exporter de là, de la province, pour Bristol, le pays de Galles, etc., et toute la côte maritime de l'Angleterre, où il est cher.

Pendant qu'on nous préparait notre bateau pour entrer dans la mine, nous entrâmes dans une forge très considérable qui appartient au duc, pour y fabriquer tout le fer nécessaire au canal ou aux bateaux. C'est un grand bâtiment en briques. Il contient deux différentes forges et deux martinets qui, ainsi que les soufflets, sont mus par une roue à eau. J'y ai vu six ouvriers employés toute l'année. Un peu plus loin est un autre bâtiment aussi fort considérable, c'est un four à chaux et une machine à mortier.

Cet endroit est un port qui appartient à M. le duc; il est assez vivant; c'est là qu'abordent les bois destinés à quelques réparations ou nouvelles constructions, tous venus sur les terres. C'est l'entrepôt de tout ce qui lui appartient. On y voit tous ses bateaux, ses écuries pour les mules destinées à tirer les bateaux, un moulin à grain qu'il fait aller des eaux d'un petit ruisseau qui tombe de la montagne et passe dessous le canal; en un mot, ce port donne une grande idée de celui qui a été assez hardi pour entreprendre un si grand ouvrage, et de la fortune qui a pu suffire à de telles dépenses et à des dépenses si énormes et journalières. Ce canal devrait plutôt être l'ouvrage d'un État, d'une province, que celui d'un particulier, tant par les frais qu'il a coûté à faire que par l'utilité qu'il est à toute cette partie de l'Angleterre. Cependant, notre bateau était prêt.

Mon frère, étant un peu malade et craignant d'avoir la fièvre, ne vint pas avec nous dans la mine. M. de Lazowsky et moi nous embarquâmes; son domestique y vint avec nous. Notre bateau était d'une forme particulière; il a environ de quarante-cinq à cinquante pieds de long et quatre de large, ses côtés pouvaient avoir environ trois de haut en se rapprochant un peu en haut. Ils sont tous bâtis en chêne afin d'être forts, pour porter du charbon. Chacun de ces bateaux

porte communément sept tonnes de charbon (14 milliers). Il y en a un un peu plus haut qui en porte 27.

Nous allumâmes plusieurs petites chandelles que nous fixâmes aux bords du bateau avec de la terre glaise. Le courant d'air était si fort qu'il les éteignait dans nos mains. Notre conducteur nous conseilla de nous asseoir dans le bateau et nous entrâmes dans un rocher immense par une petite voûte d'environ cinq pieds de haut et huit de large, où il faisait fort obscur. Le canal a quatre pieds de profondeur, partout l'eau vient des sources qui se trouvent dans la mine et qui se jettent dans le canal.

Nous fîmes environ un mille en ligne droite. Notre homme faisait aller notre bateau en s'accrochant à des anneaux de fer fixés en haut de la voûte. Pour cela, on ne peut se tenir debout, il faut être assis ou très plié.

La voûte est toute en briques, excepté à quelques petits endroits où l'on a été obligé de percer un roc de marbre qui évitait la peine de faire une nouvelle voûte. Qu'on juge de la peine qu'a coûtée de creuser ce canal dans la mine et dans le roc, et de le voûter à tous les endroits où le terrain n'était pas solide!

Toujours nous voyions notre entrée qui ne paraissait plus que comme un point. Plus nous avancions, plus l'air était froid et humide. La voûte laisse égoutter plusieurs filtrations d'eau très froide qui ne laissait pas de nous mouiller. Le mal de tête me prit à cet endroit, et en peu de temps j'étais fort mal à mon aise. Plus nous avancions, plus, nous disait notre conducteur, nous nous enfoncions sous terre, quoique le niveau de notre canal soit toujours le même, mais nous pénétrions sous une montagne, et le sol s'élevait; nous étions, à ce qu'il nous a assuré, à environ cent pieds au-dessous de la surface. De temps en temps nous rencontrions des issues qui communiquaient à des filons de la mine, ou déjà épuisés, ou jugés trop pauvres pour être exploités; quelquefois c'étaient des soupiraux destinés à donner de l'air, ce qui nous donnait un peu de lumière.

A cet endroit le canal tourne et nous perdîmes de vue notre entrée, parce que, si l'on avait été droit, on aurait miné sous d'autres terres que celles de M. le duc, ce qu'il n'a pas droit de faire.

A peu de distance, nous parvînmes à un petit carrefour où la voûte s'élève un peu. C'est l'embranchement d'un autre canal, qui va à une autre partie de la mine, où l'on ne travaillait pas alors. C'est jusque-là que vont communément les étrangers curieux et qui n'ont pas de protection; mais comme nous avions celle de la lettre de l'homme d'affaires, nous continuâmes notre route maritime.

Bientôt après, nous passâmes encore à deux embranchures des canaux, et toujours, de temps en temps, nous passions sous une voûte en très belles briques. Il y a environ douze milles (5 lieues de France) de canaux de cette espèce dans la mine.

Enfin nous aperçûmes une lumière, mais de fort loin; nous étions alors à cent cinquante pieds sous terre et à un bon mille et demi de l'entrée.

Nous quittâmes alors notre canal principal et prîmes à gauche, dans une des branches, pour voir deux ouvriers qui avaient charrié du charbon dans un bateau et le transportaient à un endroit où un seau descendait pour le recevoir et le transportait en haut. Je vis un seau plein d'eau arriver, se décharger dans le fond, qui est un puits d'eau, et être rempli de charbon; puis en descendait un autre, qui faisait remonter celui-ci. Toute cette machine n'est fondée que sur l'équilibre; un des seaux est en bas quand l'autre est en haut. Quand je dis en haut, ce n'est pas à la surface, mais au niveau d'un canal supérieur, car, pour bien m'entendre ici, il faut savoir qu'il y a dans la mine deux différents niveaux de canaux; l'un est environ 105 pieds plus bas que l'autre; nous étions alors dans le plus bas.

Après avoir vu le jeu de cette machine, nous retournâmes sur nos pas, et nous reprîmes notre canal principal, qui nous conduisit à la lumière que nous avions vue. Cette lumière était celle des mineurs qui y travaillent, et qui étaient occupés à charger un bateau. Nous débarquâmes pour nous promener dans les différentes rues de la mine, mais bien petites en vérité, car avec quatre pieds de largeur, elle n'en ont pas cinq de hauteur. Nous étions dans les filons de charbon : il est excellent, bien noir et bien brillant.

Rien n'est plus fatiguant que de marcher baissé. Nous

allions toujours en montant un peu jusqu'à l'endroit où travaillent les mineurs. La mine a toujours huit pieds en tous sens, c'est l'épaisseur des filons. Quand les mineurs en commencent un, ils n'en tirent que la moitié, ce qui forme les quatre pieds où nous avons passé, et s'étendent avec ces dimensions jusqu'à ce qu'ils parviennent au fond du filon; alors ils reviennent sur leurs pas et coupent le reste qu'ils avaient laissé; ils le coupent avec des marteaux pointus et frappent toujours par le bas afin de faire écrouler le charbon sans se donner tant de peine. Ce travail est très dur; ils le font à la tâche et gagnent communément deux shillings et demi par jour; quelques-uns gagnent davantage. Tout ce qu'ils détachent est mis sur de petits traîneaux que des enfants conduisent aux bateaux. Ils ont pour cela des cylindres de cuir avec une petite chaîne de fer qu'ils accrochent au traîneau. C'est un ouvrage très dur aussi, par lequel ils gagnent 10 sols anglais ou un shilling par jour (de 20 à 25 sols). J'ai vu des jeunes filles employées à cela, et comme les jupons n'y seraient guère commodes, elles étaient entièrement vêtues en hommes. Ils y ont si chaud qu'ils y sont presque nus.

Nous parcourûmes toute la mine de charbon. Elle va toujours en montant, et nous arrivâmes au pied d'un puits sec, revêtu en briques sèches, où nous trouvâmes une échelle que nous montâmes, et nous arrivâmes sur la terre.

Je ne puis dire le plaisir que j'éprouvai quand je sortis de ce trou noir. Il faisait un peu de soleil; il me semble que c'était un climat charmant, et je jouissais du plaisir de marcher.

L'homme qui nous a conduits dans la mine nous a dit qu'il sort environ 200 tonnes de charbon par jour de la mine, ce qui fait 400 000 livres, qui, à raison de 5 sols (10 sols français) le cent, fait 2 000 francs, que rapporte tous les jours la mine. Ce n'est pas le seul profit; celui des droits sur le canal est aussi fort considérable.

M. le duc entretient environ quatre cents ouvriers qu'il paye tant à la journée qu'à la tâche, sur le pied de 2 shillings et demi par jour.

Il est grand agriculteur; il a défriché une grande quantité de terres basses et humides qui n'étaient bonnes à aucune

espèce de végétation, mais qui, étant desséchées et bien fumées, deviennent des terres excellentes en six ou sept ans. Il en coûte à peu près dix livres sterling pour tout cela par acre, ce qui empêche par la cherté des progrès plus rapides. Il tient à faire valoir par lui-même tout ce qu'il a desséché, et élevé dessus une grande quantité de bœufs et moutons, qu'il engraisse et tue pour ses ouvriers. Il leur vend la viande sur le prix courant, mais ils sont sûrs d'avoir la meilleure possible pour le même prix qu'ils en achèteraient de médiocre à Manchester.

C'est pourquoi il est fort aimé de ses ouvriers. Il vient tous les ans pendant longtemps visiter son canal et ses ouvrages et en aime tant tous les détails que quand il y est, c'est lui qui paie les ouvriers, les commande et, en un mot, fait faire tout ce qui est nécessaire.

La situation des ouvriers était bien meilleure dans l'entreprise du duc de Bridgewater que dans les forges de M. Wilkinson, le grand métallurgiste qui pratiquait, en particulier, le forage des canons et qui avait des établissements en France, près de Nantes.

M. Wilkinson, malade d'un gros rhume, ne put accompagner nos amis dans ses ateliers, mais il leur donna un commis qui leur montra une des forges.

M. Wilkinson occupe entre deux et trois cents ouvriers à cette forge-là seule; il en a beaucoup d'autres à Coal Brook Dale et aux environs et même dans d'autres parties de l'Angleterre, de sorte qu'il m'a dit qu'il croyait bien que M. Wilkinson employait deux mille hommes; ils gagnent plus ou moins, selon leur emploi, mais à les prendre l'un portant l'autre, l'on peut évaluer ce qu'ils gagnent à deux shillings ou une demi-couronne; ils sont obligés de travailler tous les vingt et quatre heures trois heures, puis ils dorment trois heures, et ainsi de suite, tout le temps de leur vie, excepté les dimanches. Aussi ne vivent-ils presque jamais vieux; ils mangent et boivent tout ce qu'ils gagnent et sont misérables toute leur vie. On nous a assuré qu'il n'y en avait pas un sur cent qui mît de côté pour sa vieillesse, tant parce que, travaillant fort ils doivent manger beaucoup, que parce qu'ils ne croient pas jamais devenir vieux; ils consomment les meilleures denrées du pays et ne mangent jamais de mauvaise viande.

En les voyant travailler, je faisais une réflexion que j'ai faite bien des fois. Combien j'étais heureux d'être né dans une position où je n'avais pas besoin de travailler pour vivre; que je serais malheureux s'il fallait travailler autant que je puis pendant trois heures, puis dormir autant, et à peine aurais-je les yeux fermés qu'il faudrait m'épuiser encore! Quel malheureux destin! Et ce que notre luxe coûte!

En visitant, à Sheffield, une fonderie, des réflexions analogues viennent à l'esprit de notre auteur :

En parcourant tous les différents ateliers où le feu, la chaleur, la fumée et le bruit produisent un effet effrayant d'abord, et où je voyais tous les hommes maigres, noirs et suants, je ne pouvais me défendre de faire réflexion combien le luxe et la commodité, ou même seulement la fantaisie de quelques gens coûtent de sang à des millions d'hommes, qu'ils sont bien malheureux d'être obligés d'user leur vie pour gagner ce que nous jetons pour notre plaisir, et je crois que dans ce moment, où l'on voit devant soi l'homme souffrant autant, on serait tenté de renoncer à tous les ouvrages d'acier du monde; mais on n'est pas plutôt sorti, que l'on trouve tout simple que les pauvres travaillent pour vivre, et que celui qui a de l'argent *par hasard* le donne pour avoir ce qu'il aime.

Nous terminerons enfin notre tour d'Angleterre par Birmingham, en faisant une visite à l'illustre chimiste et physicien Priestley.

Nous avions trois lettres pour le docteur Priestley[1]; nous les portâmes le 18, matin, et nous le trouvâmes dans sa petite maison, occupé avec une grande quantité de papiers.

Il a une trop grande réputation pour que tout le monde n'en ait pas entendu parler. Ses découvertes en chimie et principalement sur les airs le rendront, dit-on, après sa mort, aussi célèbre que Newton; il a trouvé des choses jusqu'ici entièrement inconnues et les plus utiles aux fabricants. Quoique je sois bien loin de pouvoir apprécier son mérite,

1. Joseph Priestley (1733-1804), célèbre physicien, chimiste et théologien. Sans avoir su tirer de théorie générale de si belles expériences, il a préparé les travaux de Lavoisier. Il a laissé environ 145 ouvrages. Il s'était fixé à Birmingham en 1780.

je suis entré chez lui avec vénération. Je pensais que je serais peut-être quelque jour bien aise de pouvoir dire que j'ai vu le Dr Priestley. Il nous mena dans son laboratoire, où nous vîmes une grande quantité de différents tubes avec lesquels il a fait plusieurs expériences dernièrement. Depuis quelque temps, il a un peu négligé la chimie pour s'occuper de questions théologiques, qui font regretter à tout le monde la perte de son temps. Il parle bien français. Le Dr Priestley est un petit homme fort maigre, il a l'air commun, mais les yeux sont vifs et il a dans la figure quelque chose qui caractérise le génie.

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD

Le zèle avec lequel François de La Rochefoucauld s'était lancé à la conquête de l'Angleterre ne l'avait point trahi. Notre auteur de vingt ans a su, en effet, rapporter de ce pays un tableau riche et divers, dont les passages qui précèdent ont pu donner une idée.

S'il a profité de l'aide matérielle et de la collaboration d'Arthur Young, l'homme qui connaissait le mieux la Grande-Bretagne économique et surtout agricole, La Rochefoucauld projette ses regards sur un horizon beaucoup plus vaste que ne le fait son maître et ami. Il s'intéresse à d'autres sujets que les carottes et les turneps, nous découvre des aspects intéressants, variés, de l'activité anglaise et, comme étranger, note des détails caractéristiques de la vie du pays que l'habitude eût empêché un Anglais de remarquer. Si notre jeune voyageur se montre moins « profond » que le célèbre agronome, nous n'avons pas trop à le regretter, car la plupart des considérations purement théoriques de Young ne valent pas, pour nous qui cherchons à nous faire une idée générale du pays d'alors, une bonne et fidèle description.

François de La Rochefoucauld a eu beaucoup de mérite à nous la donner au cours de sa rapide tournée, et nous pouvons conclure que son œuvre forme, — on ne saurait mieux le louer, — le digne complément de celle d'Arthur Young.

JEAN MARCHAND

LES BATAILLES DU FRONT ORIENTAL (1914)[1]

LA SITUATION GÉNÉRALE AU DÉBUT DE 1915

LA BATAILLE DE LODZ

Le matin du 8 novembre, le général von Falkenhayn, à son nouveau quartier général de Mézières, consulta le Chef des Chemins de fer de campagne au sujet du transport de forces importantes du front occidental au front oriental. Le colonel Grœner lui fit connaître qu'il était possible de transporter par les quatre lignes doubles traversant l'Allemagne quatre corps d'armée simultanément. Chaque corps nécessiterait quarante trains par jour; il arriverait à destination en quatre jours et demi. On devrait prélever deux corps sur l'aile droite, un sur le centre, un sur la gauche du front de combat. En cas de nécessité, le Chef pourrait comprendre un cinquième corps dans le même mouvement; mais sans doute, il ne serait guère possible de retirer à la fois tant d'unités de la ligne de combat. Toute l'opération de transport pouvait se répéter par cycles, aussi souvent qu'il serait désirable.

Il était, certes, de la plus grave urgence d'amener des ren-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

forts sur le théâtre oriental de la guerre. Le repli de l'armée allemande repoussée de Varsovie ne pouvait qu'être le prélude d'une attaque russe organisée sur la plus vaste échelle. Les Autrichiens étaient plongés dans un abîme de découragement et de désorganisation; Conrad se répandait en reproches incessants au sujet du manque de secours, voire même du manque de parole. H. L. avait accompli des miracles avec ses forces restreintes; il frapperait encore plus d'un coup habile et furieux; mais les chances adverses semblaient devoir l'accabler. Dès la troisième semaine d'octobre, quand la retraite en Pologne méridionale fut connue du Quartier Général Suprême, celui-ci ne laissa pas ignorer à Falkenhayn sa situation critique : elle lui causa une vive angoisse. Mais lui-même, à ce moment, était profondément engagé dans l'interminable bataille de l'Yser. Il avait rogné les ailes à ses ambitions, qui, désormais, ne visaient plus que la prise d'Ypres. Cette victoire ne serait pas un gain stratégique, ou même tactique; peut-être, en somme, serait-il plus avantageux de laisser cette cible à canons aux mains de l'ennemi. Mais, avant de pouvoir renoncer à la tentative désastreuse contre les ports de la Manche, il fallait aboutir à un événement défini, indiscutable. La prise d'Ypres et la venue de l'hiver fourniraient le prétexte indispensable pour mettre un terme aux opérations à l'Ouest. Donc, on devait se rendre maître d'Ypres; cela fait, les trains de Grœner pourraient emporter au moins quatre corps d'armée pour assurer, à la vérité pour rétablir l'équilibre sur le front oriental.

Mais Ypres restait tenace. Haig, avec le Ier Corps d'armée britannique, bombardé, tourmenté longtemps, continuait sur chaque point une ferme résistance. En vain, les quatre nouveaux corps allemands et leurs jeunes volontaires s'étaient brisés sur ce qui semblait être une inexpugnable défense. Le chef allemand ne pouvait savoir combien elle était mince, la ligne obstinée de ces fusils, ni combien la réserve de munitions était réduite. Le 30 octobre, à Gheluvelt, Falkenhayn faillit remporter le prix de consolation. Cette après-midi-là, quand le front britannique se trouva momentanément rompu, Sir Douglas Haig, qui n'avait pas de renforts à envoyer, jugea nécessaire de monter à cheval et de

parcourir lentement, avec une demi-douzaine d'officiers et le drapeau, la route de Menin au milieu des obus. Le même jour, ou dans des circonstances analogues, les survivants d'une compagnie allemande, pénétrant par une brèche défendue seulement par des morts, se trouvèrent à une certaine distance dans les lignes britanniques. Ils entendirent la bataille se poursuivre derrière eux et se crurent au beau milieu de l'armée ennemie. Isolé, leur officier chercha quelque personnage important à qui se rendre. Il finit par remettre ses armes à un sergent et à quelques cuisiniers qu'on avait précipitamment équipés. Alors, tandis que les prisonniers étaient dirigés vers l'arrière, il demanda : « Mais où donc est votre armée? Où sont vos réserves? » Ceux qui l'avaient pris étaient en trop petit nombre pour se permettre de lui dire la vérité! Tout ce que sut Falkenhayn, c'est que le jeune corps d'armée avait été repoussé avec des pertes sanglantes.

Il fallait maintenant avoir recours aux meilleures troupes. Un corps d'armée frais, comprenant une division de la Garde prussienne, fut désigné pour faire, le 10 (en réalité, ce fut le 11), l'assaut décisif, assaut qui se rattachait à l'offensive finale à laquelle participeraient 22 divisions. On en aurait alors fini avec Ypres; ce serait désormais la « marche à l'Est ». Donc, ce huitième jour de novembre, Falkenhayn, ayant entendu le rapport de son Directeur des Chemins de fer, dépêcha de Mézières au Quartier Général austro-hongrois, à Cracovie, un agent de confiance chargé d'un message important pour Conrad.

Nous avons déjà entendu parler de cet agent. C'est ce colonel Hentsch dont le voyage sur la ligne allemande, le 9 septembre, avait abouti au repli général qui signala le terme immortel de la bataille de la Marne. Voici donc la preuve que Hentsch n'avait pas en cette occasion outrepassé les bornes de son autorité : c'est que nous le retrouvons au centre vital des affaires, chargé des responsabilités des plus délicates missions. Cette fois, cependant, il reçoit des ordres écrits :

Rendez vous immédiatement au Quartier Général austro-hongrois et faites de vive voix au général Conrad von Hötzendorf la communication suivante : « Je regrette profondément que le cours tout entier de notre offensive à l'Ouest ne m'ait permis d'envoyer à l'Est

comme renforts que trois divisions et quarante mille hommes de troupe. Tout affaiblissement nouveau de notre front Ouest aurait sur notre situation la répercussion la plus fâcheuse, sans amener de décision à l'Est. Néanmoins, j'espère, d'ici une quinzaine, rendre cinq ou six corps d'armée disponibles pour le front Est. Ils devront naturellement être utilisés dans la direction la plus effective, c'est-à-dire... le long de la Vistule, en coopération avec de forts détachements des Huitième et Neuvième Armées allemandes. La première condition du succès de l'opération est que l'armée austro-hongroise, unie aux forces allemandes qui combattent à ses côtés, retienne les armées russes sur la rive gauche de la Vistule... et y attire d'autres forces. »

Le colonel Hentsch arriva au Quartier Général de Conrad dans l'après-midi du 10 novembre. On prit note de ce qu'il dit :

Le général von Falkenhayn sait parfaitement combien il importe d'obtenir une décision en Russie. Mais la totalité de l'armée allemande s'étend des Vosges à la mer, à cent ou deux cents mètres de l'ennemi. Les Allemands ont besoin d'Ostende pour en faire un port de guerre pour les sous-marins. Le Commandement Suprême tient donc à ce que les Alliés soient refoulés sur Dunkerque. Les Belges ont provoqué des inondations qui ont forcé le IIIe Corps de Réserve à se retirer. Nous voulons prendre Ypres. Si nous y parvenons, les Anglais et les Français seront obligés de se replier. Si l'attaque n'a pas le succès désiré, le général von Falkenhayn libérera certaines forces pour les envoyer à l'Est. En ce cas, l'Allemagne laisserait l'initiative à la France. Il faut donc grouper les forces allemandes en profondeur; il faut que les armées aient des réserves derrière elles, afin de prévenir une rupture du front. Pour organiser cette formation en profondeur, du temps est nécessaire. Le général von Falkenhayn espère pouvoir envoyer cinq ou six corps dans une quinzaine au plus tard. Il pense, en outre, que la Huitième Armée, qui déjà a cédé deux corps, pourrait en céder d'autres, même s'il faut pour cela laisser la Prusse Orientale à découvert. Il espère que les opérations, partant de la direction de Thorn avec douze corps d'armée frais, pourront amener une décision.

Conrad demanda quand le corps allemand pourrait arriver dans l'Est. Hentsch répondit : « Vers le 22 novembre. Nous pouvons faire débarquer simultanément quatre corps. »

Conrad dit alors que la date de l'avance de la Neuvième Armée allemande était déjà fixée au 11 novembre. Il s'agissait de savoir si cette offensive devrait être exécutée, ou s'il faudrait attendre l'arrivée des renforts allemands. Hentsch répliqua que son chef ne savait encore rien de l'offensive pro-

jetée par le « Haut Commandement à l'Est » (H. L.); mais le Quartier Général Suprême avait songé à engager cinq ou six corps supplémentaires dans le voisinage de Thorn, afin de rejeter les Russes vers le Sud-Est par une pression agissant du Nord. « Ce devait être, déclara-t-il, la même opération que la Neuvième Armée se proposait actuellement d'exécuter seule, avec treize ou quatorze divisions. En ces circonstances, tout ce qu'il pouvait faire était d'informer le général Ludendorff que cinq ou six corps arriveraient dans une quinzaine de jours avec des renforts et de s'en remettre entièrement à lui de décider s'il fallait ou non les attendre. »

Cette conversation démontre, ou bien que Falkenhayn n'avait pas informé Hentsch de la manœuvre « déjà décidée et sur le point de commencer », ou que H. L. avait gardé ses secrets pour lui seul. Elle démontre également qu'en envoyant Hentsch en mission, on s'était trompé de chemin, une fois encore. En septembre, il aurait dû visiter Kluck avant Bülow. En novembre, il aurait dû voir Hindenburg avant Conrad.

Le 9 novembre, H. L. supplia le Commandement Suprême de lui fournir des renforts pour mener à bien sa nouvelle offensive. Hentsch reçut l'ordre de revenir par le Quartier Général de Hindenburg et de discuter avec lui la situation. Le même soir, Falkenhayn répondait : « J'espère pouvoir d'ici quinze jours rendre disponibles pour le front Est quatre autres corps d'active. En attendant, ajoutait-il assez sottement, tout succès partiel possible serait d'une grande valeur. » H. L. devait à présent décider si ses troupes entreraient en action le lendemain, sans avoir reçu d'aide, ou si elles attendraient quinze jours pour commencer une opération bien plus décisive avec les renforts promis. Les deux alternatives s'équilibraient exactement. Le télégramme de Falkenhayn laissait clairement à H. L. la responsabilité de la décision. Il dut être tenté d'attendre le corps supplémentaire annoncé. Au moment où ce corps débarquerait, les Russes auraient complètement comblé la brèche du saillant polonais et auraient sans doute pénétré à une certaine distance en Silésie. Toute inertie de la Neuvième Armée ne ferait qu'encourager le Grand-Duc à croire que les Allemands se trouvaient définitivement vaincus à l'Est. L'armée russe serait toute disposée à avancer jusqu'en

territoire ennemi et, dans cet état d'esprit, pourrait fort bien oublier, ou considérer comme négligeable, le danger que lui ferait courir une contre-attaque allemande partant du bastion septentrional. Ce raisonnement pesait de tout son poids en faveur d'un délai, qui se prolongerait jusqu'au moment où l'ennemi serait plus profondément engagé et où la force des armées allemandes serait doublée. Mais, à supposer qu'on attendît quinze jours, si les quatre corps n'arrivaient pas ou n'arrivaient que par morceaux, l'incursion russe serait devenue à cet instant un fait des plus graves. Les envahisseurs se seraient établis sur des positions qui protégeraient leur flanc droit. Ils auraient peut-être coupé une partie des voies ferrées entre Posen et Cracovie. Le péril serait accru, tandis que les moyens de s'en défendre n'auraient peut-être fait aucun progrès véritable. Quoi qu'il en fût, H. L. avait fixé à l'aube le début de sa nouvelle offensive. Il décida d'exécuter sans aide son plan originel. Les événements devaient prouver la sagesse de cette résolution.

L'assaut final de la campagne de 1914 sur le front occidental eut lieu le 11 novembre. Les Allemands attaquèrent sur toute la ligne, de Béthune à la mer. La force principale de l'attaque se concentra sur les trois faces du saillant d'Ypres. La Garde prussienne mena l'assaut des deux côtés de la chaussée de Menin. Vingt-deux divisions convergèrent sur le saillant d'Ypres, de Bixschoote à Frelinghien, soutenues par le feu roulant d'artillerie le plus formidable qu'on eût jamais entendu. Côte à côte, douze divisions alliées, sept britanniques, cinq françaises, confondues en plusieurs points, subirent le choc. Quand la nuit tomba, les pertes étaient dures, mais la ligne était virtuellement intacte. La bataille opéra un changement dans les visées de Falkenhayn. Il fut forcé de reconnaître que sa campagne sur le front occidental était désormais vouée à finir et à finir par un échec. Cependant, cette constatation ne le poussa plus à envoyer à l'Est toutes les troupes dont il pouvait disposer; au contraire, il semble avoir redouté sa propre faiblesse sur le front occidental. Ses rapports au Kaiser, à ce moment, prouvent qu'il regardait l'armée allemande comme ayant subi, tout au moins, une défaite morale de premier ordre.

Le général von Plessen était chargé de résumer chaque jour pour le Kaiser les rapports de Falkenhayn. Il a noté ses propres impressions dans son journal :

Le 14 novembre, Sa Majesté est fort déprimée. Elle estime que l'attaque sur Ypres a radicalement échoué et la campagne avec elle. En tous cas, le rapport du général von F., disant qu'il ne reste plus que six jours de munitions — ce qui signifie qu'aujourd'hui il n'en reste plus que quatre — est absolument accablant. Si nous abandonnons la place sans avoir obtenu de décision en notre faveur, c'est une défaite morale de premier ordre, situation déplorable qu'aggraveront encore les lourdes pertes que nous venons de faire.

16 novembre. Le Chancelier d'Empire m'a fait appeler. Il est préoccupé des pertes énormes subies à Ypres. Il désire que j'emploie mon influence à enrayer de nouvelles tentatives pour enlever la position par la force... Je suis du même avis. F., cependant, ne veut pas abandonner l'attaque sur Ypres avant d'avoir tiré le dernier obus. Alors, on enverra quatre ou cinq corps à l'Est.

Mais H. L., aux prises avec l'adversaire, réclamait des dates précises pour l'arrivée du corps promis. Ses télégrammes des 14 et 18 novembre obligèrent Falkenhayn à prendre une décision nette. Le 18, il écrivit à Hindenburg une lettre féconde en conséquences et par laquelle il révélait le changement survenu dans ses vues. Après avoir répété la liste des renforts déjà envoyés par lui, il y déclarait qu'il serait plus facile de se décider à faire passer des forces du front occidental au front oriental « s'il existait un espoir bien fondé que l'arrivée de troupes fraîches dût amener, pour autant qu'on pouvait le prévoir, une décision finale sur le front Est ». A l'heure actuelle, cet espoir ne semblait avoir aucune base. Dans les circonstances les plus favorables, on pourrait peut-être refouler l'ennemi derrière la Narew et la Vistule et l'obliger à évacuer la Galicie. Ce résultat, quoique « d'une grande importance politique » ne serait pas décisif. Il n'aurait pas la moindre valeur si, pendant ce temps, sur le front Ouest l'ennemi réussissait à faire reculer les forces allemandes, ou même à les contraindre d'abandonner la ligne de la côte. « *Car notre plus dangereux ennemi n'est pas à l'Est : c'est l'Angleterre, avec laquelle la conspiration contre l'Allemagne triomphe ou tombe*[1]. Nous ne pouvons la frapper que si nous

1. C'est moi qui souligne. — W. S. C.

maintenons notre contact avec la mer. De même, l'Allemagne ne pourra tenir la France en échec que si elle conserve ses positions présentes à l'Ouest. On a vu l'influence néfaste d'une résurrection, même la plus fragile, des espérances françaises, après le repli allemand en septembre, repli généralement attribué à l'affaiblissement de l'armée occidentale au profit du front Est. » Le Chef d'État-Major concluait en affirmant que « le Commandement Suprême avait, en dépit des objections ci-dessus énoncées, décidé d'amener des forces du front Ouest... *mais celles-ci ne pouvaient être envoyées simultanément et devaient arriver les unes après les autres* ». Telle fut la réaction sur le front oriental de la victorieuse défense d'Ypres. Ces réflexions parvinrent à H. L. au cœur d'une bataille désespérée.

Les quatre infatigables corps allemands avaient commencé le 10 novembre leur offensive dirigée contre le nord de la Pologne. Mackensen, dont la conduite dans les combats en Pologne méridionale avait racheté les lauriers qu'il avait pu perdre à Gumbinnen, commandait maintenant toute la Neuvième Armée. Il s'avança, avec sa gauche appuyée sur la Vistule comme sur une balustrade. Le choc sur le front se produisit obliquement et les Russes, tandis que les unités de leurs Seconde et Cinquième Armées avançaient comme un fleuve vers la Silésie, se trouvèrent brusquement heurtés sur leur droite par un violent assaut lancé de la direction de Thorn. En trois jours, Mackensen fit plus de 12 000 prisonniers et repoussa en débandade la droite russe, dont les divisions, les brigades même furent assaillies séparément par l'avance allemande venue de ce point inattendu. Le 15 et le 16, les Ve et VIe Corps sibériens et le IIe Corps de la Première Armée étaient tous en action et subissaient de lourdes pertes, laissant, déclarent les Allemands, 25 000 prisonniers aux mains de l'ennemi. Toutes ces troupes vaincues reculèrent sur Lodz ou dans sa direction. Autour de cette Cotonopolis de l'Europe Centrale, une bataille d'une complication extraordinaire devenait désormais imminente. Le Grand-Duc disposait de troupes si supérieures en nombre que les Allemands se trouvaient déroutés par la présence de ces masses énormes.

Nous laisserons maintenant les mouvements des armées et redescendrons de la sphère de la stratégie pour contempler une vision plus détaillée de cette remarquable bataille.

***

H. L., par la rapidité inattendue de son avance, amena ses forces principales au contact de la Seconde Armée russe dans la journée du 15 novembre. Le Ier Corps de Réserve et la Division de Cavalerie crevèrent le front de cette armée, comme un nageur fend l'eau. Les quatre autres corps, — à savoir, les XIe, XVIIe, XXe, et XXVe (Réserve) — décrivant une courbe à droite, furent, au soir du 16 novembre, orientés presque face au Sud, vers Lodz. C'était la véritable percée, qu'on devait si longtemps chercher à opérer sur le front occidental. La ligne de l'ennemi est rompue; les flancs, de chaque côté de la trouée, sont à découvert, tandis que la masse principale de l'adversaire se prépare à décoller et à rouler sur lui-même tout l'ensemble du front. Les 17 et 18 novembre, du matin au soir, les Allemands avancèrent et combattirent dans les deux directions; deux batailles se développèrent de l'un et l'autre côté de la trouée. Il est inutile de nous attacher longuement à la moins importante, celle du Nord; c'est au Sud que se déchaînait la crise. Le 18 novembre au soir, les Allemands avaient encerclé Lodz, avec environ cent cinquante mille Russes qui la défendaient, de trois côtés. Pleins d'espoir, ils se préparaient à refermer le filet dans lequel se débattaient au moins quatre corps d'armée russes. La totalité de ces troupes était, dans la nuit du 18 novembre, resserrée dans un espace long de vingt-six kilomètres environ sur treize de large. Leur destruction paraissait imminente. Il sembla au général Knox que Sedan et Tannenberg allaient recommencer.

Mais pendant ce temps, parmi le chaos de ces événements imprévisibles et malgré la défaite continuelle de ses troupes, sur tous les points, par des contingents allemands bien inférieurs en nombre, le cerveau du Haut Commandement russe continuait à fonctionner, lucide et résolu. Le Grand-Duc, dans la nuit du 17, alors que le moment critique n'était pas encore atteint, ordonna à toute la Cinquième Armée, qui

occupait le sud de la ligne russe, de faire volte-face et, par une contre-marche, de venir au secours de la Seconde Armée, en refoulant la gauche des Allemands qui l'encerclaient. Donc, la Cinquième Armée avança, pendant les journées du 19 et du 20 novembre, constamment vers le Nord-Est; elle franchit le seul côté resté libre de l'espace oblong dans lequel était emprisonnée la Seconde Armée. Le 21, elle engagea un violent combat avec le XXVe Corps de Réserve allemand, qui formait la pointe extrême de la manœuvre d'encerclement. Les Allemands avaient le dos tourné vers la Russie, les Russes vers l'Allemagne. Ce jour-là, si un spectateur avait obtenu un sauf-conduit pour voyager du Nord au Sud à travers le centre des armées, il aurait, dans un voyage de quarante kilomètres, traversé onze lignes de combat distinctes, dos à dos ou face à face. Les autorités militaires ont pittoresquement comparé la situation à une glace napolitaine. Le 19 novembre, la Stavka reçut de la Seconde Armée la nouvelle que « son aile droite était complètement enveloppée et l'ennemi en possession de plusieurs localités au sud-ouest de Lodz; que la Seconde Armée était sur la défensive dans toutes les directions et que la totalité de ses réserves avait été utilisée ». Puis, toute communication cessa. Le silence qui enveloppait la Stavka laissa ses membres en proie à des pressentiments terribles.

Au moment même où le Grand-Duc avait ordonné la contre-marche de la Cinquième Armée, le général Ruzski, qui commandait le front Nord-Ouest, avait détaché quatre divisions de la gauche de sa Première Armée pour les faire avancer vers le Sud, sur le dos des Allemands qui encerclaient la Seconde Armée. Cette force — connue sous le nom d'armée Lovitch — se mit en mouvement lentement et sans cohésion. Son chef fut remplacé le soir même du départ et changé de nouveau le jour suivant. Néanmoins, dans l'après-midi du 21 novembre, sa division de tête (la VIe sibérienne) commença à faire pression sur l'arrière du XXVe Corps allemand, alors que de grandes masses de la Cinquième Armée russe l'attaquaient du côté opposé. La position du XXVe Corps allemand et de la 3e division de la Garde parut alors aussi fatalement compromise que celle de la Seconde Armée russe

autour de Lodz l'avait été pendant la nuit du 18 novembre. Le général Scheffer, qui commandait, s'aperçut qu'au lieu d'envelopper et d'encercler les masses russes dans Lodz, lui-même se trouvait environné et entouré d'ennemis. L'audacieux mouvement tournant des troupes allemandes n'était pas seulement attaqué de front par des forces supérieures : il était coupé du reste de la Neuvième Armée et attaqué à l'arrière par quatre divisions russes qui lui barraient toutes les possibilités de retraite. Ainsi, les rôles étaient complètement renversés. Les Allemands avaient misé sur l'enjeu le plus considérable que la guerre eût jamais connu. Ils avaient perdu; quand la nuit du 21 novembre tomba, il semblait que le lugubre gage dût leur être réclamé.

Ce fut dans ces conditions que Scheffer et ses trois divisions allemandes se battirent sur tous les fronts, faisant face dans chaque direction pendant la journée entière du 22 novembre. Nous ignorons quels rapports — s'il put en envoyer aucun — il fit parvenir à ses supérieurs; mais, en tous cas, le Commandant d'Armée, Mackensen, et sans doute Hindenburg et Ludendorff, se rendirent compte que toute chance d'encercler les Russes à Lodz était anéantie. Il n'y aurait pas de seconde édition de Tannenberg. A sept heures du soir, Scheffer reçut l'ordre de se retirer par le meilleur itinéraire possible. Un regard jeté sur la carte nous apprendra que les soixante mille Allemands de Scheffer se trouvaient bien plus complètement entourés que ne l'avait été à Tannenberg l'armée de Samsonov. En outre, ils étaient environnés par un adversaire d'une supériorité numérique énorme. En tant que la stratégie peut assurer le succès, ou que les cartes peuvent traduire exactement une situation, leur destruction paraissait certaine; le centre ferroviaire de Varsovie avait déjà, c'est un fait, reçu l'ordre de préparer des trains pouvant transporter vingt mille prisonniers.

Mais alors se vérifia une de ces simples vérités qui sont des axiomes de la guerre : un couteau bien aiguisé coupe le bois, et le bois, fût-il en monceaux, ne saurait pas résister au couteau bien aiguisé. A l'aube, le 23 novembre, les troupes compactes et bien organisées de Scheffer marchaient droit au Nord contre l'armée de Lovitch. A cette date, celui-ci

engagea la Sixième Division sibérienne. Elle se battit bien tout le jour. Son commandant, se voyant en présence de masses allemandes, accablantes par le nombre, qui avançaient sur lui en trois colonnes, réclama de l'aide de tous côtés. La confusion, le manque de communications étaient tels qu'il ne sut pas que ces colonnes allemandes reculaient elles-mêmes devant la poussée d'une force supérieure, la Cinquième Armée russe, qui les suivait de près.

Le commandant du Ier Corps, dit Knox, fut imploré de se mettre en mouvement; mais lui et ses hommes avaient été si rudement bousculés que la terreur les avait réduits à une attitude passive. Les réserves de force morale, nécessaires pour renouveler l'effort, leur faisaient défaut — ou, sans doute, c'est au chef seul et à son état-major qu'elles manquèrent. Il hésita (à poursuivre); enfin, il se décida à consulter le Commandant d'Armée (Phehve). Ce dernier ne fit rien du tout.

La Sixième Division sibérienne appela de son côté le reste de l'armée Lovitch à venir à son aide; mais la crainte des armées allemandes était à ce moment si forte dans les esprits des chefs russes commandant les divisions et les corps qu'ils ne prirent aucune mesure. Il s'ensuivit que, le 24 novembre, la Sixième Division sibérienne fut anéantie par Scheffer.

Cette division, prise en enfilade dans toutes les directions et abandonnée, se replia dans la matinée du 24, et, trouvant les Allemands déjà en possession de Bréziny, se dispersa de tous côtés.

Quinze cents Sibériens seulement parvinrent à s'échapper. Scheffer dès lors se dirigea vers le Nord-Ouest et alla reprendre son poste entre le Ier Corps de Réserve et le XXe Corps de la Neuvième Armée allemande. Ses soldats avaient combattu et marché sans trêve, du matin au soir, pendant neuf jours au moins; ils étaient arrivés à presque encercler une armée russe. Complètement entourés eux-mêmes par des hordes d'ennemis, ils s'étaient taillé un passage à travers ces masses, ne perdant qu'un nombre infime de canons et de prisonniers; au milieu de ces périls, pendant toutes ces manœuvres, ils avaient transporté avec eux presque tous leurs propres blessés et dix mille prisonniers russes. Il faut ajouter que la température durant cette période fut d'une rigueur excep-

tionnelle. Elle tomba la nuit à 10 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Selon Daniloff, « il gelait de plus en plus dur, à cause du vent glacial, sans aucune perspective de la venue de la neige avec l'élévation de température qui l'accompagne ».

Ainsi finit la bataille de Lodz, dans laquelle deux cent cinquante mille Allemands se virent aux prises avec cinq à six cent mille Russes; dans laquelle les Allemands furent sur le point d'encercler et de faire prisonniers cent cinquante mille Russes; et dans laquelle les Russes saisirent, entourèrent, mais ne réussirent pas à tenir soixante mille Allemands. Nous ne disposons actuellement d'aucun tableau exact des pertes subies, mais nous n'exagérons certainement pas en disant que les Allemands eurent trente-cinq mille hommes tués ou blessés et les Russes au moins deux fois autant, plus vingt-cinq mille prisonniers. Les deux adversaires parvinrent à s'arracher à cet effroyable corps à corps. Pantelants, épuisés, les Russes tinrent Lodz jusqu'au 6 décembre, époque à laquelle ils reformèrent leur ligne au sud de Varsovie. Les Allemands demeurèrent en contact étroit avec eux le long du front et, en temps voulu, occupèrent Lodz sans autres combats.

Toutes les espérances d'une avance russe en Silésie étaient définitivement anéanties.

***

Les ministères de tous les Alliés avaient considéré comme un fait acquis un prompt et facile écrasement de la Serbie, dans la Grande Guerre, par la puissance autrichienne. Pourtant, dans la dernière semaine d'août, pas un homme des Armées Impériales ne restait sur le territoire serbe. Les Autrichiens, ayant fait irruption, avaient été rejetés dehors. Ils avaient gaspillé sur la Drina et la Save les soldats dont le besoin se faisait désespérément sentir en Galicie. Il y eut un temps d'arrêt. Au début de septembre, la Première Armée de Putnik, faisant une incursion au delà de la Save, se maintint pendant une semaine, d'une façon précaire, sur le sol hongrois. Potiorek réussit à l'en chasser; mais ses nouveaux efforts, en septembre, vinrent se briser contre la ténacité des Serbes

dans la défense. Qu'il traversât la Drina avec sa Sixième Armée pour menacer la gauche de Putnik, qu'il cherchât à s'introduire derrière sa droite, ou l'attaquât au centre, il se voyait également arrêté sur place, souvent parmi des champs bas et marécageux, toujours avec de fâcheuses pertes. Les deux armées — les Serbes n'avaient cessé de se battre depuis 1912 — étaient épuisées. Putnik, pressé par la Russie de frapper un nouveau coup pour la cause commune, fit une expédition en Bosnie méridionale contre les communications de la Sixième Armée autrichienne, avec Sarajevo pour objectif. Il fallut à Potiorek presque tout le mois d'octobre pour expulser les envahisseurs; mais il fut incapable de les chasser de Semlin, et, chose bien plus grave, les troupes autrichiennes ne purent jouer un rôle efficace dans la guerre de tranchées que les Serbes avaient développée tout le long du front.

En novembre, la Bosnie fut délivrée de l'invasion serbe et les deux adversaires se préparèrent à un effort final. Les Serbes étaient surtout encouragés par des rumeurs annonçant que les Russes, les Grecs même accouraient à leur aide, que les marins britanniques, avec des pièces de marine, étaient arrivés déjà. Putnik, cependant, avait une artillerie inférieure, des munitions insuffisantes, une armée désorganisée, plusieurs fois décimée, et il était résolu à quitter l'angle dangereux compris entre les grandes rivières et à se retirer sur Valjevo et la Kolubara. L'initiative passa aux Autrichiens. La suprême chance de Potiorek se présentait à lui. Grâce à son influence persistante sur l'entourage de l'Empereur, il arracha, il extorqua aux armées de Conrad, durement pressées par l'ennemi, et à leurs stocks communs de munitions, les moyens d'une nouvelle offensive. Son avance se conforma au plan bien connu de la double pince. Le 15 novembre, Valjevo, Quartier Général de Putnik à la bataille du Jadar, tombait aux mains de la Sixième Armée autrichienne. Les Serbes reculèrent sous cet assaut; le 22, la ligne de Potiorek était établie sur les deux rives de la Kolubara. Au prix d'un dur combat et de lourdes pertes, il avait fait prisonniers huit mille Serbes et enlevé quarante canons. Donc, on tenait là, en tout cas, un succès, ou ce qu'on pouvait représenter comme tel. Mais Potiorek, prudent quand sa personne se

trouvait en jeu, était énergique en pensée. Il aurait fort bien pu, selon les traditions de l'histoire d'Autriche, marquer un arrêt. Mais les Serbes lui apparurent comme un ennemi vaincu qu'il fallait poursuivre. Belgrade n'était pas loin et, avec elle, la ligne ferrée tant convoitée, qui ouvrait aux Puissances Centrales la route de la Turquie. Il voyait aussi à sa portée le chemin de fer d'Obrenovatz à Valjevo, avec toutes les facilités qu'il offrait pour le ravitaillement de ses armées. Malgré la neige épaisse qui couvrait les montagnes, la pluie qui tombait sur les plaines, des routes effroyables, le manque de nourriture, une armée déprimée, presque en haillons, partagée dans ses sentiments de fidélité patriotique, il continua son avance. La bataille de la Kolubara s'ensuivit.

Putnik ne fut pas un chef indigne de ses indomptables soldats. Acculé à la décision suprême de sa carrière, il abandonna Belgrade. Il ramena sa gauche en arrière, jusqu'à ce qu'elle fît face au Nord-Ouest. Cette gauche, le point critique, le pivot qui devait tenir bon à tout prix, céda sous la pression de la Sixième Armée autrichienne. Mais, à cet instant où tout semblait perdu, les Autrichiens eux-mêmes, tombant d'épuisement, cessèrent leur poursuite. Dès lors, la chance tourna. Les troupes autrichiennes purent, il est vrai, entrer à Belgrade et Potiorek, bon courtisan, put annoncer à l'Empereur la prise de la ville, en guise d'hommage à son quatre-vingt-quatrième anniversaire. Mais la nation serbe, qui était désormais l'armée, se ramassait pour un effort suprême. Le vieux roi Pierre, combattant le fusil à la main dans les tranchées, parmi ses soldats, avait lancé un appel à ses farouches compatriotes. Les Autrichiens étaient à bout de souffle; la contre-offensive serbe se déclencha. Le 3 septembre, toutes les armées serbes attaquèrent : la Première se jeta avec fureur sur les Autrichiens, dans la région des montagnes; la Troisième avança au centre; la Seconde, au nord, rencontra le dernier effort expirant de Potiorek pour envelopper l'aile droite affaiblie du front serbe. Irrésistible, la poussée de la Seconde Armée serbe vers le nord monta, menaçant dès le début d'isoler les troupes d'enveloppement de Potiorek. Le 9 décembre, au bout de presque une semaine de combats rigoureux, quoique confus, la division autrichienne la plus

avancée était rappelée. Le téléphone du Quartier Général disait : « Tout a été inutile. Ne faites plus d'efforts; il faut se replier; des ordres suivent. »

Il était temps. Les armées de Potiorek étaient coupées en deux. Sa Cinquième Armée s'entassait autour de Belgrade; sa Sixième, avec les Serbes à ses trousses, fuyait à toute allure vers Shabatz. Au 15 décembre, la troisième attaque autrichienne contre la Serbie avait été rejetée en déroute au delà de la rivière et refoulée dans les territoires d'où elle était partie. Pour châtier les Serbes détestés, l'Autriche avait précipité presque tout l'univers dans la guerre; et ces éleveurs de porcs venaient d'inscrire dans les annales autrichiennes la plus ignominieuse, la plus irritante des défaites. Cette catastrophe entraînait à sa suite un avantage : elle causa la chute de Potiorek. Absorbé par la guerre, le monde ne comprit qu'à moitié le prodige de la résistance serbe; mais les mieux renseignés furent aussi les plus surpris.

L'EST OU L'OUEST?

La fin de l'année et le milieu de l'hiver marquèrent le terme de ce qu'on a appelé « le deuxième *round* » de la lutte. A l'Ouest après la bataille d'Ypres, à l'Est après celle de Lodz, les fronts s'immobilisèrent, en contact étroit derrière des retranchements qui s'étendaient sans cesse. Souverains, hommes d'État, commandants d'armées observaient des deux côtés le sinistre spectacle, pesaient les résultats de toutes les batailles, élaboraient des plans pour l'avenir. Un sentiment de soulagement immense inspirait les chefs des Alliés. La terrible ruée de l'Allemagne sur la France avait échoué. Désormais, le temps allait permettre à toute la force armée de l'Empire Britannique de faire sentir son poids. La victoire navale des îles Falkland avait éliminé de la guerre les grands croiseurs allemands. Sur les océans comme sur les mers limitées, la domination britannique était absolue. D'énormes forces navales supplémentaires, libérées des combats de grandes unités, redevenaient disponibles entre les mains de l'Amirauté. Le blocus des Empires ennemis était complet et sa pression allait croissant.

Les sentiments dans lesquels les chefs allemands mesuraient le passé et se tournaient vers l'avenir étaient bien différents. Ils ne gardaient pas d'illusions sur les résultats enregistrés à cette époque. Bien que leurs armées, presque partout, se trouvassent en territoire conquis et bien qu'ils eussent à leur disposition des ressources énormes et sans cesse accrues, ils cherchaient avec ardeur les moyens d'échapper aux difficultés mortelles dans lesquelles ils venaient de se jeter. Ils saisissaient parfaitement les raisons de la satisfaction régnant du côté britannique et français; un glas sonnait dans leur cœur. Le Chancelier, le ministère allemand des Affaires Étrangères n'apportaient plus à la solution des problèmes posés par leurs généraux qu'un concours décevant. Tout espoir de décider l'Italie ou la Roumanie à se joindre à l'Allemagne s'était depuis longtemps évanoui. Le jour de Noël, le comte Czernin, ambassadeur d'Autriche à Bucarest, avait déclaré à Conrad que l'Italie et la Roumanie « entreraient dans la guerre aux côtés de l'Entente, à moins que les Empires Centraux ne réussissent au printemps à remporter une victoire de vaste envergure ». L'Italie, d'une façon de plus en plus nette et sur un ton qui devenait peu à peu menaçant, réclamait avec insistance des cessions onéreuses de territoire autrichien. La Roumanie paraissait marcher de pair avec l'Italie; une déclaration d'hostilités pouvait fort bien se produire simultanément du côté de ces deux puissances.

Il devenait évident que l'attitude des États Balkaniques serait d'une importance décisive. La Turquie — l'unique partisan nouveau — avait été vaincue dans le Caucase et était déjà en proie à des troubles intérieurs. Aucune communication militaire n'existait entre elle et les Empires Centraux. La Serbie n'avait pas été battue : au contraire, elle triomphait. La Bulgarie n'avait pas été gagnée. La Grèce montrait des dispositions adverses. La Roumanie refusait d'autoriser le transport de munitions en Turquie. Déjà, le 14 décembre, le général von der Goltz avait écrit de Constantinople à Falkenhayn que les petits États Balkaniques décideraient de toute la guerre. Leur influence, leurs forces qui n'étaient nullement négligeables pouvaient faire pencher

le fléau de la balance dans l'un ou l'autre sens. Pour le ministère des Affaires Étrangères allemand, il était évident que la totalité des États Balkaniques pouvait, ainsi que l'Italie, entrer en guerre contre les Empires Teutonique et Turc. Cet événement entraînerait l'effondrement rapide de l'Autriche-Hongrie, la destruction de la Turquie, l'isolement fatal et définitif de l'Allemagne. Un tel ensemble de circonstances motivait une action énergique contre la Russie, la nécessité impérieuse de soutenir l'Autriche et d'ouvrir des voies d'accès directes vers la Turquie C'était à l'Est que les Allemands devaient diriger leurs efforts. Conrad, le 27 décembre, télégraphia à Falkenhayn :

Un succès complet sur le théâtre oriental de la guerre serait encore, comme il l'aurait été précédemment, d'une importance décisive pour la situation générale et d'une urgence extrême... Une décision, une exécution rapides sont absolument nécessaires, s'il faut prévenir l'intervention des neutres, qu'on doit certainement attendre, au plus tard, pour le début de mars.

H. L. renforça ces demandes de ses propres arguments; et c'est ici qu'il faut noter une divergence d'intérêts et d'opinions, scission véritable et en partie seulement inconsciente, qui se produisit dans le Commandement Suprême allemand. Les généraux allemands combattant à l'Ouest n'avaient remporté aucune victoire, depuis que les Français avait fait front sur la Marne et s'étaient mis à se servir de leurs fusils et de leur artillerie. Or, la guerre, qui est toujours injuste, considère l'absence de succès comme chose grave. L'obstination des Français dans la défense avait désagréablement surpris les chefs allemands, qui les avaient crus incapables d'un entêtement aussi dénué de tout caractère sensationnel. Ils furent plus déconcertés encore d'avoir à prendre au sérieux l'armée britannique. Ils se rendaient compte à présent qu'on se trouvait, à l'Ouest, devant des troupes et des organisations militaires de tout premier ordre. D'autre part, les généraux allemands affectés au front oriental avaient gagné des victoires magnifiques. Là-bas, on ne rencontrait pas de lignes de tranchées, pas de tireurs habiles; les mitrailleuses étaient en petit nombre, l'artillerie relativement faible. On avait l'occasion de manœuvrer et d'employer cette

tactique large, cette stratégie de champ de bataille qui se manifestent par l'usage adroit d'un excellent système de chemins de fer. A l'Est, de grandes victoires avaient été remportées; des centaines de milliers de prisonniers et l'anéantissement d'armées ennemies tout entières étaient le résultat de manœuvres admirablement conçues, sans doute, et conformes aux principes classiques de la guerre. La gloire de Tannenberg illuminait toute l'Allemagne. Le Commandement Suprême, d'abord reconnaissant de voir l'échec de la Marne ainsi masqué aux regards, s'apercevait à présent, non sans quelque inquiétude, qu'aux yeux de la nation ses membres faisaient moins glorieuse figure que les guerriers triomphants du front oriental. Hindenburg et Ludendorff, malgré le décorum de leur attitude, rencontraient dans les conférences des hommes qui, occupant un rang supérieur au leur, subissaient l'éclipse d'une défaite. Mais le Commandement Suprême, avec sa pléiade de généraux et d'officiers d'État-Major, avait beau être déconfit, il tenait en mains presque tout le mécanisme de l'armée allemande et les cinq sixièmes de sa force. Le patriotisme, les nécessités du service public, la discipline militaire, la courtoisie individuelle dissimulaient les plaies et en apaisaient l'irritation. Pourtant, sous la surface, les faits demeuraient toujours; et l'Est disait sous son silence : « Pourquoi donc ne pas nous laisser continuer à vous gagner la guerre? », alors que l'Ouest répondait par ses regards furieux : « Gagner la guerre, vous? Mais vous n'avez fait qu'aller à la cueillette des Russes! »

Même à cette heure, le Commandement Suprême allemand n'avait pas deviné ce fait primordial d'une supériorité immense et inhérente de la défensive. Sur le front occidental en ce moment-là, c'est-à-dire entre des armées de qualité égale et sur un terrain clos de tous côtés, une offensive ne pouvait progresser. Dès que la guerre en fut réduite aux lignes de tranchées et de barbelés, l'avantage de la défensive devint écrasant. Les troupes qui attaquaient n'avaient pas encore une artillerie d'un poids à pulvériser les tranchées. Bien moins encore en avaient-elles un volume suffisant pour border le front tout entier, de façon à pouvoir lancer une attaque de vastes proportions sur un quelconque, sur trois

au besoin, de quatre secteurs différents. L'offensive ne pouvait donc prendre le caractère d'une surprise. On n'avait pas de tanks pour aplatir les barbelés. On n'employait pas encore les gaz asphyxiants. Les barrages mobiles eux-mêmes étaient inconnus. Bref, l'offensive ne possédait aucun des procédés ou des appareils capables d'assurer une avance contre une ligne ininterrompue de tranchées, défendues avec bravoure et protégées par l'artillerie ordinaire d'une armée en campagne, que soutenaient de nombreux canons de forteresse. Voilà ce que Falkenhayn ne comprit pas, ni Joffre, ni French, ni Foch, ni apparemment aucun des militaires de haut grade sur l'un et l'autre front. Mais ce fait, pendant plusieurs années, domina la situation sur le théâtre occidental des hostilités. Étant donné l'égalité des armées, toute avance devenait impossible.

Falkenhayn, d'un bout à l'autre de la campagne, adopta le point de vue conventionnel de l'art militaire et s'y tint avec persévérance. Il ne croyait pas que des manœuvres quelconques sur le front oriental dussent terminer la guerre. Déjà, il en était arrivé à conclure que, tant que la France, la Russie et la Grande-Bretagne resteraient unies, on ne pourrait arriver à les battre assez complètement pour obtenir une victoire « convenable »; l'Allemagne courrait, en outre, le danger d'un épuisement total. A cet instant, tout ce qu'il voulait de la Russie ou de la France était une indemnité. Il ne se battait plus pour la victoire, il cherchait seulement un moyen honorable d'en finir. Si l'Allemagne, pour trouver la paix, devait continuer la guerre, sa meilleure chance de réussite était d'activer la lutte à l'Ouest. Il s'occupait déjà du projet d'une nouvelle offensive dirigée surtout contre le front britannique. Quatre nouveaux corps d'armée seraient bientôt prêts en Allemagne. En janvier, en février au plus tard, toutes les forces disponibles seraient précipitées sur les secteurs nord des lignes anglo-françaises.

H. L. s'opposa carrément à ses desseins. Il était persuadé que la guerre pouvait et devait être gagnée par des efforts énergiques à l'Est et que, si ces efforts n'étaient pas faits, elle serait rapidement et à jamais perdue par l'apparition dans la sphère des armées d'une coalition balkanique et d'une

paix séparée du côté de l'Autriche. Ces vues, Conrad et le Quartier Général autrichien ne cessaient de les présenter avec une énergie désespérée. Et toutes les forces de la haute politique et de la diplomatie se rangeaient maintenant, dans la discussion, du côté du plan oriental. Le Chancelier, le ministère allemand des Affaires Étrangères, épouvantés à juste titre par la perspective de la coalition hostile, augmentée de l'Italie et d'un bloc balkanique, se joignirent aux vainqueurs de Tannenberg — ces jumeaux géants du front oriental. « La campagne à l'Ouest a échoué. Le plan Schlieffen a fait long feu. Brisons la Russie. Soutenons l'Autriche. Écrasons la Serbie. Rallions les Balkans et donnons la main à la Turquie. » C'est ainsi que surgit un âpre conflit de forces entre des personnages et des politiques de la plus haute importance.

Le 1er janvier, Falkenhayn et Conrad se rencontrèrent à Berlin. Ludendorff, représentant Hindenburg, était aussi présent. La journée fut remplie par des discussions acharnées. Le conflit des volontés et des opinions entraîna l'avortement de la conférence. Ludendorff, des années après, écrit à ce sujet qu'il n'avait reçu alors aucune réponse nette et que Falkenhayn, en effet, avait adopté vis-à-vis des réclamations de Conrad une tactique dilatoire. : « Tout fut décevant et dénué de sens. Ce fut un conflit d'opinions déterminées d'avance. » Le 2 janvier, Falkenhayn confirma sa décision. Il télégraphia à Conrad, qui était reparti pour Teschen, que le Kaiser convenait de l'impossibilité de transporter à ce moment des troupes du front occidental au front oriental. Il serait assez tôt dans trois semaines pour fixer la destination des nouvelles forces qu'on était en train de lever en Allemagne. Le jour suivant, il informa Hindenburg que désigner pour l'Est les formations nouvelles « équivaudrait à renoncer à l'Ouest à une activité quelconque pendant la totalité de la période pour laquelle des prévisions étaient possibles. Ce renoncement entraînerait sur ce front de graves conséquences qu'il ne fallait pas perdre de vue ». Là-dessus, Hindenburg conféra avec le Chancelier; et ce dernier, profondément impressionné, proposa au Kaiser de retirer à Falkenhayn le Commandement Suprême.

Le 4 janvier, Conrad reçut de son attaché militaire à Rome

un rapport annonçant que l'Italie faisait tous ses préparatifs pour entrer en guerre contre les Empires Centraux, que l'armée italienne serait sur pied à la fin de janvier et complètement prête aux derniers jours de mars. De Vienne, Berchtold confirma avec vigueur cette nouvelle formidable et réclama une prompte victoire dans les Carpathes, comme le seul moyen de conjurer le péril. Conrad, là-dessus, ordonna de préparer une offensive en Galicie et télégraphia au Commandement Suprême, ainsi qu'à H. L., pour demander l'aide de quatre ou cinq divisions allemandes. Falkenhayn refusa. Il ne voulait pas envoyer de troupes de l'Ouest à l'Est; il ne consentait même pas à ce qu'Hindenburg détachât de sa propre armée des forces allemandes pour appuyer une offensive dans les Carpathes. Si l'on envoyait des troupes de la Neuvième Armée, elles devaient se rendre en Serbie plutôt que dans les Carpathes. « L'attitude de la Roumanie, l'adhésion possible de la Bulgarie et l'importance extraordinaire de la question des communications à établir avec la Turquie dépendent toutes exclusivement de la situation en Serbie. » Il ajoutait cette remarque significative : « De l'avis de la diplomatie allemande, on ne pourra obtenir que l'Italie reste tranquille qu'en satisfaisant au plus tôt ses désirs et non pas en chassant les Russes des Carpathes. » Conrad riposta qu'il ne fallait pas songer à donner satisfaction à l'Italie. Ne serait-il pas préférable que l'Allemagne donnât satisfaction à la France (vraisemblablement en Alsace-Lorraine) et rompît ainsi l'Entente »? H. L. frappa alors un coup décisif. Il informa Berlin qu'il se trouvait pleinement d'accord avec Conrad et qu'il avait déjà, sans consulter Falkenhayn, promis d'envoyer plusieurs divisions à son aide. Cet acte d'indépendance était un défi de premier ordre à l'autorité de Falkenhayn.

Les deux partis désormais cherchèrent désespérément à se rallier le Kaiser. Jusque-là il avait soutenu son nouveau Chef d'État-Major, qui restait aussi ministre de la Guerre; mais la pression devenait irrésistible. Le renvoi de Hindenburg et de Ludendorff était impossible. Toute l'Allemagne se fût dressée derrière eux. Le 8 janvier, le Kaiser se décida en faveur des projets de Conrad pour les Carpathes et ordonna

la formation d'une armée allemande du front méridional, la « Sudarmée », sous Linsingen. Obligé de se soumettre, Falkenhayn demeurait pourtant assez fort pour exiger une condition importante. Il n'entrait pas dans ses intentions de se laisser surprendre et défier encore par la combinaison Hindenburg-Ludendorff. Il était résolu à briser la redoutable association, qui avait déjà changé en Allemagne le centre de gravité de la direction de la guerre. Il obtint donc l'assentiment du Kaiser à la nomination de Ludendorff comme Chef d'État-Major de Linsingen. Cet acte haineux se masquait d'une allusion flatteuse à la confiance particulière accordée à Ludendorff par le Kaiser; mais son motif sautait aux yeux. Hindenburg, profondément irrité, adressa directement au Kaiser, le 9 janvier, un rapport disant que le succès qu'il attendait maintenant dans les Carpathes ne serait nullement le remède approprié aux difficultés de l'Autriche :

Il faut le combiner avec un coup décisif en Prusse Orientale. Quatre nouveaux corps d'armée seront prêts au début de février. Il faut de toute nécessité les employer à l'Est. Avec eux, il ne sera pas difficile d'infliger promptement à l'ennemi, en Prusse Orientale, une défaite décisive et écrasante, de libérer enfin complètement cette province martyrisée et d'avancer de là sur Bialystok avec la totalité de nos forces... Je considère cette opération, avec l'utilisation à l'Est des troupes qu'on vient de lever, comme décisive pour l'issue de toute la guerre, tandis que leur emploi à l'Ouest n'aboutira qu'à renforcer notre défense, ou — comme à Ypres — à une poussée sur le front, qui coûtera cher et ne promet pas grand résultat. Notre armée occidentale devrait pouvoir tenir des positions bien construites, établies en lignes successives, et se suffire, sans être renforcée par le nouveau corps, tant que le succès définitif n'aura pas été obtenu à l'Est.

Il terminait par un vibrant appel en faveur du retour de Ludendorff.

Il a plu à Votre Majesté Impériale et Royale d'ordonner que le général Ludendorff fût, en qualité de Chef d'État-Major général, transféré de mon armée à l'Armée du Sud... Aux jours de Tannenberg et des Lacs de Masurie, des opérations contre Ivangorod et Varsovie, dans l'avance sur la ligne Wreschen-Thorn, une étroite union s'est établie entre mon Chef d'État-Major et moi : il est devenu pour moi un auxiliaire, un ami véritable, que nul ne saurait remplacer et auquel j'accorde ma plus entière confiance. Votre Majesté sait, par l'histoire des guerres, de quelle importance sont de si heureux rapports, pour

le cours des affaires et le bien des soldats. Il faut ajouter encore que sa nouvelle sphère d'action, si considérablement restreinte, ne rend pas justice à la vaste intelligence et aux grandes capacités du Général... Pour toutes ces raisons, je me permets de demander avec le plus grand respect que mon compagnon d'armes me soit gracieusement rendu, aussitôt que les opérations sur le front Sud seront en train. Aucune ambition personnelle ne me pousse à mettre cette requête aux pieds de Votre Majesté Impériale et Royale. De telles pensées sont bien loin de moi! Votre Majesté m'a comblé de faveurs au delà de mes mérites et, quand la guerre sera finie, je reprendrai ma place dans l'ombre, d'un cœur reconnaissant et joyeux. Je crois bien plutôt remplir un devoir en exprimant ce vœu en toute soumission.

Cependant Falkenhayn avait décidé de tenter un règlement personnel. Le 11 janvier, il arriva à Breslau et y rencontra Conrad, Linsingen et Ludendorff. Le 12, il était à Posen, en face de Hindenburg soutenu par Ludendorff et Hoffmann. Ces discussions ne firent qu'aggraver les désaccords existants et une crise intense, à la fois personnelle et technique, éclata à Berlin. Tout dépendait du Kaiser. Hindenburg maintenant se joignait ouvertement au Chancelier pour réclamer le renvoi de Falkenhayn, l'attribution des quatre corps au front Est, et la réunion de Ludendorff et de Hindenburg. Le Kaiser, Suprême Seigneur de la Guerre de par la Constitution allemande, eut à choisir. En cette circonstance, il ne trahit pas la Nation : il décida contre Falkenhayn. Les quatre corps furent envoyés à l'Est. Ludendorff, après avoir réorganisé la « Sudarmée », devait être rendu à Hindenburg; et Falkenhayn fut obligé à se démettre du ministère de la Guerre. Malgré ces coups cruels, il se montra encore disposé à demeurer, « d'un cœur lourd », Chef de l'État-Major des Armées. Atteint ainsi aux bases de sa puissance, il n'en conserva pas moins, pendant près de deux ans, la plus haute des charges militaires. Il caressa quelque temps l'idée qu'il pourrait lui-même être appelé à diriger les opérations sur le front oriental. De nouveau déçu à cet égard, il se contenta de les commenter en termes virulents. Il doutait radicalement « qu'il fût possible de conduire à un résultat combiné deux entreprises décisives, séparées par un espace de plus de 600 kilomètres, à peine défendu et pour lequel on ne disposait que de forces limitées ». Il ne prévoyait que « des succès

locaux assez considérables » dans les Carpathes et en Prusse Orientale. Les événements en cela devaient lui donner raison. Son autorité toutefois avait reçu un coup qui la laissait mutilée : dorénavant, il existait dans l'armée allemande deux centres de pouvoir rivaux.

***

La rigueur de la guerre avait déjà usé la frêle personnalité de Berchtold. L'échec de Potiorek en Serbie lui avait enlevé jusqu'à cette satisfaction locale qu'il avait achetée si cher. La perspective de voir l'Italie se joindre aux ennemis de l'Autriche et ajouter un front nouveau à la tâche de ses armées déjà croulantes infligeait à son courage un effort qui le dépassait. Lui si téméraire, si résolu au moment critique, il fut le premier à faiblir dans la lutte. Au contraire, Tisza, qui avait plaidé la cause de la prudence et de la paix, lorsqu'on disposait encore du temps, montrait à présent la rude vigueur de son caractère. Les événements ne l'avaient pas abattu; il s'efforçait d'infuser à ceux qui menaient l'Empire un esprit de ressource et d'énergie. Il décida que Berchtold devait céder la place à un homme de plus de décision. Le changement s'effectua avec une aisance, une politesse, une absence d'irritation ou d'agitation profondément typiques du cercle diplomatique de Vienne. Le 11 janvier, Tisza et Tchirschky déjeunent avec Berchtold. L'ambassadeur d'Allemagne insiste comme de coutume, et cette fois sans aménité, pour que l'Autriche achète à tout prix l'Italie par des concessions territoriales. Tisza fait clairement entendre que la chose est impossible. Après une longue discussion à trois, Tisza se trouve seul avec Berchtold pendant quelques minutes, avant que l'Empereur le reçoive. « Je lui dis, raconte-t-il, que je serais contraint de faire savoir à Sa Majesté qu'actuellement, le poste de ministre des Affaires Étrangères me paraissait devoir être rempli par un homme de plus de décision et qui suivît sa propre politique avec plus de logique et d'énergie ». Berchtold répondit en souriant, selon son habitude, comme un bon petit garçon : « Si vraiment vous le lui dites, j'en serai bien reconnaissant, car c'est ce que je répète tou-

jours; mais il ne veut pas me croire. Vous, il vous croira. » Tisza, sans se laisser désarmer par cette attitude amène, se rendit aussitôt au palais et proposa à l'Empereur le renvoi immédiat de Berchtold. François-Joseph n'hésita pas. Il avait souvent, observa-t-il, eu la même pensée. Lorsque Tisza eut expliqué que lui-même ne pouvait abandonner son poste hongrois de ministre et de président, on prit des mesures pour qu'un homme des bureaux, un protégé de Tisza, le baron Burian, fût chargé de la politique étrangère de l'Empire. Le 13 janvier, Berchtold quitta la Ballplatz et se retira tranquillement dans ses propriétés, où il réside encore à l'heure actuelle. « Laissez-moi en paix, demandait-il naïvement à un ami, en 1916; il y a longtemps que je suis dégoûté de la guerre. »

***

Nous avons assisté à la naissance pénible des plans allemands pour 1915. On sait les fortunes diverses qu'ils ont obtenues sur le champ de bataille. Nul ne peut douter aujourd'hui que la décision arrachée au Kaiser, et dont il faut lui faire honneur, ne fût la bonne. L'année qui s'ouvrait si sombre pour l'Allemagne devait lui être la plus propice de la guerre. En Artois et en Champagne, les Français, à Neuve-Chapelle et à Loos, les Britanniques, étaient destinés à s'user contre les fils barbelés et les mitrailleuses de la défense allemande. Par la perte de toutes ses forteresses, la Russie allait être chassée de la Pologne et de la Galicie. Les Puissances Centrales obtenaient l'alliance de la Bulgarie; la Serbie était envahie et totalement occupée; la Grèce était affolée et paralysée; et tandis que la Roumanie se voyait réduite par la crainte à une neutralité prolongée, on laissait l'Italie se briser sur l'Isonzo; enfin, la route de Constantinople s'ouvrait à l'Allemagne et la Turquie, sauvée de la destruction, continuait à combattre avec une vigueur renouvelée. Pour observer l'autre face de ces étonnantes transformations et de ces résultats considérables, il faut maintenant nous transporter à Londres.

L'attention de la France se concentrait uniquement sur l'invasion. Toutes ses énergies, toutes ses pensées étaient

absorbées par la lutte vitale, momentanément ralentie, mais qui devait bientôt se renouveler. Joffre, le vainqueur de la Marne, et le Grand Quartier Général, « le G. Q. G. », dominaient la scène. La nation avait à peine conscience des autres théâtres de la guerre. La Russie, l'Autriche, les Balkans, elle y prenait garde seulement comme le duelliste au fort d'un assaut remarque ses témoins ou les spectateurs. Renforcer l'armée française, tenir sur le front français, libérer d'un joug odieux les treize départements conquis, tel était en France le plan de guerre. Mais à Londres, où la pression se faisait moins durement sentir, une vision plus générale était possible. Depuis quelques semaines, un petit groupe d'hommes, parmi les dirigeants de la guerre ou ceux qui les entouraient, observait avec une attention intense ce même front oriental, qui était à Berlin le sujet de discussions animées.

Le lecteur, qui voit tous les événements exposés clairement à ses yeux, aura peine à croire à l'ignorance où nous étions, dans le Cabinet ou à l'Amirauté et au *War Office*, des faits et de la valeur des événements déjà écoulés. Nous avions été occupés tout entiers à nous assurer la maîtrise des mers, à faire passer en France l'armée britannique, à la maintenir en vie sous les terribles coups de massue qu'elle subissait, à rassembler les forces de l'Empire, enfin à mobiliser pour la lutte la totalité de la richesse, de l'influence, des forces viriles, sur tous les points du globe où Sa Majesté Britannique pouvait faire valoir ses droits. Les Français ne nous communiquaient guère que leurs vœux; les Russes nous en disaient moins encore. Nous avions, en général, eu l'impression que la Russie avait vaincu l'Autriche dans une grande bataille appelée Lemberg et que l'Allemagne avait défendu la Prusse Orientale avec succès. Nous avions le sentiment que le « rouleau compresseur » russe, sur lequel les Puissances Occidentales avaient compté pour aplanir le chemin de la victoire, n'avançait pas seulement, mais reculait, comme à la vérité les rouleaux compresseurs en ont l'habitude. Ce fut d'après des indications de source américaine que je fus personnellement capable de mesurer pour la première fois l'importance de Tannenberg. Et ce fut par des négociations avec M. Charles Schwab pour la construction

de sous-marins que me fut révélée l'échelle de certaines des préparations d'artillerie allemandes pendant la guerre. Comme les Français, nous étions en présence d'événements incommensurables, occupés d'heure en heure par des détails d'importance vitale. Les rapports du Service des Renseignements fournissaient des informations en masse. Chaque jour gisaient sur ma table vingt ou trente feuillets enregistrant les mouvements incessants des troupes qui parcouraient l'Europe et les rumeurs de toute sorte, vraies ou fausses. A l'Amirauté, nous demandions sans cesse au *War Office* des indications générales. Mais l'État-Major Général britannique tout entier était à la guerre et, depuis son début, n'avait plus d'autre préoccupation que de tenir en vie, corps et âme, l'Armée Expéditionnaire. Il n'existait aucun organisme approprié pour trier, clarifier et mettre au point la multitude des rapports. Lord Kitchener, calme, olympien, secret, imparfaitement renseigné, s'efforçait à cette époque de remplir à lui seul les fonctions de Secrétaire d'État à la Guerre, de Commandant en Chef et d'intelligence collective de l'État-Major Général.

Cependant, on ne sait comment, les choses n'avaient pas mal tourné. Les mers étaient libres; l'île, à l'abri du danger; l'armée était parvenue à son poste de combat; on tenait sur le front; l'Empire entrait en action. Donc nous n'examinions pas, à ce moment-là, d'une façon bien nette les impressions reçues de jour en jour, pas plus que nous ne mettions en question nos méthodes primitives de direction de la guerre. Et vraiment, jusqu'à la fin de 1914, j'ai le sentiment que nous avions le droit d'être fiers d'avoir conduit la guerre comme nous l'avions fait. Tous nos vaisseaux, tous nos hommes se trouvaient alors utilisés autant qu'il était possible et de la bonne façon. Une organisation plus compliquée n'aurait pas, à cette époque, donné de meilleurs résultats. Mais à présent, un changement était intervenu. Les complications de la guerre, l'échelle sur laquelle elle se faisait grandissaient sans cesse; de plus, nous avions désormais à employer un excédent d'hommes et de navires, qui allait croissant toujours. Telle était la question qui exigeait d'être scientifiquement étudiée.

Dès que nous nous sentîmes en possession de la suprématie

et de la sécurité sur la mer, nous portâmes presque instinctivement nos regards sur la Turquie, la Russie et les Balkans. Pendant tout le mois de décembre, le capitaine Hankey, M. Lloyd George et moi-même, travaillant indépendamment d'abord, fûmes de plus en plus intéressés par la situation dans le Sud-Ouest de l'Europe. Après la déclaration de la guerre, la diplomatie n'avait compté que fort peu pour les neutres. Ils ne se préoccupaient plus des paroles ou des promesses. Ce qu'ils se demandaient, c'était : « Que va-t-il arriver et qui sera vainqueur? » Ils n'étaient pas préparés à accepter sur l'un ou l'autre point les affirmations britanniques. Nous découvrions avec étonnement que plusieurs de ces neutres semblaient douter de la victoire certaine de la Grande-Bretagne. On déplorait leurs préventions. Mais ils s'y obstinaient. Le *Foreign Office* parlait fort bien : seulement, il semblait discourir dans le vide.

Cependant, dans la première semaine de décembre, nous avions atteint tous les trois, chacun de notre côté, les conclusions suivantes : le front Ouest s'immobilisait dans une impasse; l'adversaire qui attaquerait serait le plus malmené des deux; il faudrait faire une grande diversion ou un mouvement tournant, diplomatique, naval et militaire, par le moyen des puissances méditerranéennes ou sur elles. Nous étions bien loin de nous douter de l'étroite correspondance de nos pensées avec les préoccupations de Berlin ou les conclusions de H. L. Derrière la ligne des hostilités, tout était mystère. Derrière les fronts alliés, une action concertée, aussi bien que le mécanisme de cette action, étaient encore dans leur enfance. Le 29 décembre, j'écrivis ce qui suit au Premier Ministre :

Je crois qu'il est parfaitement possible que ni l'un ni l'autre des deux adversaires n'ait à l'avenir la force de percer les lignes ennemies sur le front occidental. La Belgique, en particulier, que l'Allemagne a un intérêt vital à tenir comme gage de paix, a dû, sans nul doute, être transformée simplement en une série de lignes fortifiées. Il me semble probable que les Allemands retiennent à l'arrière plusieurs importantes réserves mobiles de leurs meilleures troupes. Sans vouloir tenter ici de donner une opinion définitive, j'ai l'impression que la position des deux armées ne subira probablement pas de changement décisif de quelque nature que ce soit.

Le 1er janvier, le Chancelier de l'Échiquier, M. Lloyd George, fit circuler parmi les membres du Comité de Guerre un document attirant l'attention sur l'optimisme peu fondé qui régnait à l'égard de la guerre, sur la faillite grandissante de la Russie, en tant que facteur de première importance, et sur la nécessité d'agir dans la péninsule balkanique pour rallier la Grèce et la Bulgarie à la cause des Alliés. Le même jour, le colonel Hankey communiqua une étude magistrale dans laquelle le Proche Orient était indiqué comme théâtre décisif d'une action alliée immédiate. On m'avait montré ces documents, quelques jours plus tôt, et le 31 décembre, j'avais écrit au Premier Ministre, M. Asquith, pour lui en parler, disant : « Nous sommes d'accord en substance et nos conclusions ne sont pas incompatibles... Je voulais qu'on attaquât à Gallipoli dès la déclaration de guerre de la Turquie... En attendant, les difficultés se sont accrues... » Le 3 janvier, après des discussions quotidiennes continuelles, à l'Amirauté et avec le Premier Ministre, Lord Fisher m'écrivit la lettre suivante, qui a déjà été publiée dans le second volume de *La Crise Mondiale* :

3 janvier 1915.

Mon cher Winston,

Hankey m'informe que le Conseil de Guerre se réunit jeudi prochain; je suppose que cela va ressembler à une partie de quilles. Chacun aura son plan et chaque quille en tombant renversera sa voisine. JE CONSIDÈRE QUE L'ATTAQUE CONTRE LA TURQUIE EST LA MEILLEURE SOLUTION! — mais A CONDITION D'ÊTRE IMMÉDIATE! Pourtant, il n'en sera rien. Notre Conseil Aulique s'ajournera jusqu'à de jeudi en quinze! (*N. B.* — Quand nous sommes-nous réunis pour la dernière fois et qu'en est-il advenu???)

Nous déciderons un bombardement futile des Dardanelles; il usera les irremplaçables canons de l'*Indefatigable*, qu'il faudra probablement remplacer. Quel bien est résulté du dernier bombardement? A-t-il fait abandonner le Caucase à un seul Turc? C'est comme ça que la guerre continue! Il faudrait UN SEUL homme!

Voici le plan pour la Turquie :

I. Nommer Sir W. Robertson, le Quartier-Maître Général actuel, au commandement de l'Armée Expéditionnaire.

II. Remplacer par des territoriaux, etc., pris en Angleterre (comme vous l'avez suggéré vous-même), tous les Indiens et soixante-quinze mille hommes bien entraînés de l'armée de Sir John French; embarquer ce Corps d'Expédition contre les Turcs (ostensiblement pour

assurer la protection de l'Égypte) A MARSEILLE AVEC TOUTE LA RAPIDITÉ POSSIBLE! Le débarquer à Bésika directement, en faisant d'abord des feintes, avant qu'on amène les troupes actuellement en Égypte contre Haïfa et Alexandrette; il faut que l'occupation de cette dernière soit RÉELLE, à cause de sa valeur inestimable due aux nappes de pétrole du Jardin d'Eden, avec lequel elle se trouve en communication directe par chemin de fer; et nous évinçons ainsi les Allemands, établis à présent à Alexandrette avec une immense concession obtenue des Turcs — dernier acte de cet ennemi suprême de l'Angleterre, Marschall von Bieberstein!

III. Les Grecs devront marcher sur Gallipoli au moment même où nous débarquerons à Bésika, les Bulgares sur Constantinople et les Russes, les Serbes, les Roumains sur l'Autriche (vous avez dit tout ça vous-même)!

IV. En même temps, Sturdee force les Dardanelles avec les unités du type *Majestic* et du type *Canopus*! Dieu le bénisse[1]!

Mais comme l'a dit le grand Napoléon : « De la CÉLÉRITÉ » — sans quoi : « L'ÉCHEC! »

Jamais, dans l'histoire du monde, une Junte n'a gagné de guerre! C'est UN SEUL homme qu'il faut!

A vous,

F.

Il n'est pas douteux que cette lettre, en dépit de ses extravagances, n'exprime la vérité brutale. Il n'est pas douteux que, si nous avions connu, comme nous la connaissons maintenant, la nature des discussions qui se poursuivaient à Berlin, ces indications auraient été — c'était faisable — converties en action. Nous avions entre nous deviné le secret du succès. Si nous avions pu obtenir une décision d'autorité sur l'issue fondamentale, s'il avait existé le mécanisme d'état-major nécessaire pour la traduire en plans d'opérations, il est certain que nous serions intervenus en Méditerranée Orientale longtemps avant que les Allemands eussent pu y faire sentir le poids de leurs forces.

Sir Edward Grey fait valoir dans son livre cet argument que les Allemands, occupant des lignes intérieures, pouvaient ainsi frustrer toute manœuvre de division. Mais, en ce qui concerne la Turquie, telle n'était pas la situation véritable à cette époque de la guerre. Au contraire, cette erreur de fait donne la clef de toutes les perturbations allemandes. L'Allemagne fut incapable pendant plusieurs mois de venir au secours de

1. C'est le contraire qu'il voulait dire. — W. S. C.

la Turquie. Il n'aurait fallu à une puissance amphibie que quelques semaines pour abattre celle-ci.

La direction de la guerre ne se trouva pas chez nous à ce niveau. Nous avons vu quelles luttes dut soutenir H. L. — appuyé cependant par Conrad, par toute l'influence autrichienne et par le Chancelier d'Allemagne — pour obtenir le transfert de l'effort de la guerre sur le front oriental, et par quels compromis il y parvint. Malgré toute la puissance de l'Amirauté, nous ne pouvions employer que des arguments. Nous n'avions pas les lauriers d'un Tannenberg naval à brandir. Il n'existait pas à Londres, comme à Berlin, d'autorité suprême qui pût dire *oui* ou *non*, *à droite* ou *à gauche*, à *l'Ouest* ou *à l'Est*. L'opinion d'un homme s'opposait à celle d'un autre et c'était tout. A partir de ce moment, toutefois, les politiciens du Conseil de Guerre regardèrent surtout du côté de l'Orient, tandis que Sir John French et le Quartier Général britannique luttaient désespérément, aveuglément pour que tous les hommes, les canons, les obus jusqu'au dernier fussent attribués au front de France. Lord Kitchener, variant sans cesse, servait de champ de bataille à ces conflits. Parfois l'un des partis le gagnait à sa cause, parfois c'était l'autre. On ne saurait douter que, si celui des « Orientaux » avait eu affaire seulement à l'armée britannique et à l'état-major de son Quartier Général, il nous eût été possible de leur donner des ordres. Mais derrière Sir John French et Sir Henry Wilson se dressait l'autorité puissante du général Joffre, le vainqueur de la Marne.

Joffre, comme Falkenhayn, voyait uniquement le front occidental, croyait comme Falkenhayn à la supériorité de l'attaque. A celle-ci seule, d'après son jugement comme d'après celui de son adversaire, appartenait en 1915 la décision de la guerre. Chacun des deux était certain qu'il n'avait qu'à rassembler quelques corps d'armée, quelques canons de plus pour briser la ligne ennemie et marcher triomphalement, selon le cas, sur Paris ou sur le Rhin. Ils avaient évidemment, nous le savons aujourd'hui, perdu tout contact avec les faits, les valeurs véritables. Ni l'un ni l'autre, pas plus que les experts qui les conseillaient, n'avait jamais compris suffisamment cette vérité brutale — si claire pour les simples soldats —

que les balles tuent des hommes. Ayant à combattre une obsession pareille, nous ne pouvions progresser. Chaque fois que Lord Kitchener se laissait persuader en faveur de l'Orient — vers lequel, en réalité, le poussait son instinct — et que des mesures étaient prises en ce sens, Joffre (tandis que le Gouvernement français opérait indirectement par l'intermédiaire du *Foreign Office*) le prenait à parti, si bien qu'il était ballotté, de-ci, de-là, comme une bouée dans un fleuve où la marée monte. Bien des gens, sans doute, auraient agi de même. Il faut aussi se rappeler que l'Empire britannique, à cette époque, n'était qu'un facteur subsidiaire de la guerre continentale. La France nous avait cédé la direction décisive des affaires navales; certains déclaraient qu'après avoir exprimé nos points de vue, notre devoir était de nous conformer en matière militaire aux indications des chefs de la grande et héroïque armée aux côtés de laquelle nos troupes — qui n'atteignaient encore que le dixième de ses effectifs — étaient en train de combattre. Ainsi que le déclarait Lord Kitchener à la suite d'une émouvante discussion : « Nous sommes incapables de faire la guerre comme nous le devrions; il ne nous est possible que de la faire comme nous le pouvons. »

WINSTON CHURCHILL

(Traduction de madame MARTHE DUPROIX.)

POÈMES

GRANDE LUNETTE[1]

Nous regardons de près la lune blanche et sèche,
Ses trous de mort, son tour que le soleil ébrèche
Et l'hexagone, et le cratère et le mur droit
Miroir empli de noms célèbres et de froid!
Nous voulons voir aussi les tremblantes planètes
Et leurs pures couleurs danser dans les lunettes.
Sous la coupole que crève un long appareil
Pourrons-nous contempler Saturne et le Soleil?
Quel désir qu'à travers le ciel, devant nous glisse
La spirale aux cheveux vagues de Bérénice...
Nous sommes les chercheurs des comètes du Roi!
Le ciel clair obéit à la plus simple loi.
Loin de nous, vainement le temps brasse et compose
Toutes les choses qui sont autour d'une chose...

LE MALADE

Dans la haute maison que ronge au sol le nitre,
Brille entre les rideaux le tableau de la vitre :
Les cimes et les toits, le paysage gris
Et gris que touche enfin la rumeur de Paris.

1. Ces poèmes font partie d'un recueil *Le Même et l'Autre* à paraître prochainement aux Éditions du Sagittaire.

Or, de sa chambre il voit flexibles et recrues
Les branches du platane ombrant le haut des rues
Il voit cela du lit où son corps lui fait mal
Mais il connaît ce ciel, trouve le jour normal.
Le visage tourné vers la froide fenêtre,
Et s'accoudant au drap blanc d'électricité,
Il est assez semblable à celui qu'il croit être
Dans la fièvre, le soir et la grise cité,
— Car, volontairement, il voit fuir l'existence
Comme un malade à l'œil vitreux qui souffre et pense...

CONNAISSANCE DU DÉCOR

Il aime regarder la nuit les palais noirs,
Les jardins, la rivière aux bateaux sans espoirs.
Il heurte les passants légers. Une vitrine
Bleue à l'angle du quai prestement s'illumine
Et donne aux arbres clairs d'exotiques reflets.
Tandis qu'il réfléchit devant l'obscur palais
Épiant aux trottoirs un pas qui glisse ou frappe
Une tristesse vague, enfantine, s'échappe
Des plans divers du paysage accoutumé,
De la place aux jets d'eaux, du long fleuve enfumé
Et son esprit s'emplit de cette froide absence
Qu'accorde à l'âme un lieu dont elle a connaissance.

L'ATLAS DE LA NUIT

Images du ciel noir, spirales lumineuses,
Soleils sources, appel du Dieu des nébuleuses!
Par le carreau brisé, la nuit vient jusqu'à nous...
Je regarde l'atlas ouvert sur mes genoux.
Se haussant aux miroirs, se penchant sur les signes,
Lui joint les points du ciel et du temps par des lignes,
Ou, las de calculer l'univers deviné,
Jetant le plan que son esprit s'est dessiné,
Il se lève et va voir aux fenêtres la rue
Semblable et les bateaux, la vapeur disparue,

Dans les arbres fendus, les mêmes croisements...
Et les papiers roulés, les pesants instruments
Reposent sur le meuble et sur la table basse.
Une blême lueur pâlit mes genoux, passe.
Le livre se referme et j'entends fuir les trains,
Les étoiles, tandis qu'aux carreaux indistincts
Cherchant son regard qui rend toute chose étrange,
Il reste, guette, attend que l'aube enfin le change...

IL LAVE SON VISAGE

Un express disparaît sous les grands arcs de fer...
Lui lave son visage en regardant la mer,
Guette l'écume aux eaux mêlée en blanches tresses
Et retrouve soudain ces étranges détresses
Du ciel, de l'eau, des trains, du miroir inconnu
Où la chambre apparaît autour d'un torse nu.
Il revêt son peignoir et comme une réplique,
Cherche aux bruits sourds un geste, un pas qui les explique.
Monotone, une voix derrière les cloisons,
Le laisse perplexe : est-ce un jeu, des oraisons?
Il ferme la fenêtre et presse quelque éponge
Marine entre ses mains, tel un objet de songe,
Où reste et d'où parfois s'enfuit toute la mer
Triste, immense, lointaine et de sel brûlant l'air...

CONVERGENCE

De son lit, elle voit au verre de la glace,
La grande alcôve rose où son bras nu s'efface.
Elle s'effraye aux murs des tableaux qu'il y a
Et croit sentir les fleurs qu'hier soir on oublia.
Un livre étale seul sa tristesse et son ordre
Sur le drap dont les plis au parquet se vont tordre.
Dans la maison, calculateur insomnieux,
Quel être, en cet instant, provoque, observe et trace
Au point de convergence exacte de ses yeux
Le contour d'un visage étranger qui grimace,

Pendant qu'elle s'attache à surprendre le bruit
Que les geais ou les chiens rageurs font dans la nuit?

VOYAGE

Près du chameau que trouble un rêve de couleurs,
Les vaches et l'ânon broutent le champ des fleurs
Joyeuses dont au vent désertique les teintes
Frissonnent jusqu'au pied des montagnes éteintes.
Une ombre de nuage avance et glisse au bord
Du plateau sur le flanc gonflé d'un cheval mort.
Les filles des tribus, ornant ces huttes noires
Où les Peuples du Monde attendent leurs Histoires
Vers l'étranger qui songe et choisit ces chemins
Lèvent leurs yeux chargés des vieux secrets humains.
Il s'arrête. Cuivrant l'un et l'autre visages
Derrière le camp noir monte un soleil sans âges.
Un soleil dans l'esprit lucide s'élevant
Retouche le pays que traverse le vent,
Dore un temple futur, de grands palais pleins d'ombre
A la place des chiens qu'un jeune enfant dénombre,
Puis, largement, rayonne aux yeux qui, ce matin,
Voudraient en d'autres yeux lire un autre destin,
Et par delà les siècles forts, la Grèce et Rome
Joint ce regard qu'échange ici l'Homme avec l'Homme.
Un nuage obscurcit enfin l'étalon mort,
Pensif, le voyageur s'éloigne vers le nord,
Et près des chamelons qu'effleure un souffle aride
Les filles voient fleurir l'immense plaine vide
Pendant que lui s'exerce à conserver intacts
Une fièvre, une énigme, un paysage exacts.

IL S'ÉVEILLE

Derrière les rideaux et la doublure écrue
Les camions lourds fuient dans le fond de la rue
Cependant qu'à l'étage, il s'éveille au milieu
Du divan large où la poupée en satin bleu

Renversée au coussin, de ses yeux de verre ivres,
Regardait fixement la lumière et les livres.
Il écoute, la chair tremblante de sommeil,
Voit les plis et les creux aux rideaux de soleil,
Les glaces, les grands murs, la fille en porcelaine,
Tous les objets auxquels s'oppose encore à peine
Dans l'esprit plein de rêve et d'étranges efforts
Le pur miroir secret des noms et des rapports.
Il est seul. Les rideaux tirés sur les fenêtres
Lui cachent à jamais les nuages, les êtres,
Les palais sur la place... Un doigt au bleu satin
Il hésite à briser quelque songe incertain.
Mille images en lui curieusement jointes
Voilent le mur où brille un bouquet de fleurs peintes.

Il faut déjà recommencer d'aimer la mort
Puisqu'il s'éveille enfin, dans le fond du décor...

LECTURE

Dans le miroir, il voit l'arbre au papier du mur
Portant ses rouges fleurs jusqu'au grand plafond pur.

Les mots chanteurs d'un livre ouvrant la bouche sombre,
Il voit l'enfant lointaine au fond de ce miroir.

La glace a divisé deux parts exactes d'ombre,
De formes, de couleurs, et de rêve, ce soir.

Suspendue au ruban, l'inflorescence roide
Des cristaux éteints trempe en cette chambre froide.
Il écoute la fille étrangère qui lit,
Lui fait signe au miroir avant qu'elle se taise,
Et sache que les mots, parfois, à son esprit
Donnent le brusque et triste éclat d'une synthèse.

LE PONT

De l'arche suspendue où l'ignore la foule
Il voit fuir, vaste, l'eau que le vent fend et roule

Et penché sur le bord de fer entrelacé
Il respire ici seul le Dimanche glacé.
Autour de lui, la pluie et les lanternes fument;
L'air fade de la fête et du fleuve, que hument
Ses narines, l'émeut... Par quel cheminement
La triste odeur atteint, force l'entendement?

Une femme s'arrête, observe la nuit rouge
Entre les tours — puis le regarde, attend qu'il bouge.
Les voitures, sur lui, jettent leur brusque éclat,
Il se courbe vers l'eau que hausse un long mur plat.
Et ne se lasse point de percevoir la vague,
L'odeur, ce jour précis dans un univers vague.
Il songe, il veut enfin qu'un soir de vaste ennui
Ralentisse sa vie et prolonge pour lui
L'écoulement des gens et des cycles sans nombre
Qui descendent aux quais sur l'arc de métal sombre...

ASSIS AU BANC DE BOIS

Assis au banc de bois, dans le jardin marin
Où se prolonge en rêve un passage de train,
Il aime auprès de lui que pour une enfant lasse
Cette nourrice au bonnet noir chante à voix basse.
Et quand la frêle fille enfin cède au sommeil
Ils regardent tous deux dans le ciel le soleil,
Vers lequel pesamment la terre qui les porte
Monte avec la mer verte où tourne quelque morte.
Puis, ce refrain l'obsède : il lui semble parfois
Que subissant la vie, il va, de voix en voix...

La berceuse s'achève. Au banc désert, sans geste,
Il n'est plus dans le soir qu'un promeneur qui reste.
Son esprit cependant s'exerce en l'abandon
A recevoir de soi le plus singulier don.
Il accepte l'ennui, le froid, l'ombre, l'absence
Et d'un état nouveau tente l'expérience,
Au fond du jardin vague élevé sur la mer,
Entre la route, l'herbe et les ronces de fer.

DISCOURS

Une tapisserie aux écussons du Roi
Bleuit la salle immense où je t'écoute, moi,
Parmi la foule assise et qui s'emplit du songe
Que ta parole incessamment noue et prolonge.
Mais toi, penché, surpris au seul son de ta voix
D'être cette rigueur, cette absence à la fois,
Tandis que tu nous rends semblables à toi-même
Et que notre raison s'ingénie à l'extrême,
Déjà, devant ces gens pensifs tu sens au cœur
Quelque rupture étrange, un trouble, une douleur
Qui de nouveau te font toucher soudain la vie
Et t'annoncent qu'en toi l'esprit se modifie,
Se compose et devient un autre entre ces murs
Où fuit le songe exact des raisonnements purs...

J'ENTENDS LA MER QUI MONTE

J'entends la mer qui monte et je dors à demi
Dans la chambre d'hôtel où résonnent le mi
D'un lied au piano, la vaisselle aux cuisines
Et frappant le talus le sifflet des machines.
Les pêcheurs sont au large, ils jettent l'hameçon
Et moi qu'endort l'odeur d'iode et de poisson
Je fais ce rêve amer d'une petite fille
Qui jamais ne se lève et jamais ne s'habille.
Ou parfois je m'éveille et veux partir aussi
Comme d'autres lucide et sur ces vagues-ci.
Puis une torpeur vient, vaguement me dédouble :
La maison se remplit de cris, de coups, de trouble.
Autour des murs poudreux où descend le talus
De trèfle froid, le ciel peut-être ne luit plus
Et brisant le sommeil, je pleure de malaise
Quand mon œil s'ouvre enfin sur la claire falaise,
Et qu'assise en mon lit j'écoute et je comprends
Les propos échangés sous les verts contrevents.

IL RÊVE DE PENSER DANS LA CHAMBRE LA-BAS

Entre l'arbre, il regarde un toit, l'ardoise mauve
Que perce une fenêtre étroite à volets plats.
Il rêve de penser dans la chambre là-bas,
Tandis qu'ici se brouille une chaise en l'alcôve
Où son corps est plié, la bouche aux doigts mimant
Des mots d'un livre, à peine encor le mouvement...

Il regarde un morceau de maison de la rue,
Telle croisée au fond d'une feuillaison drue.
Il aimerait ouvrir cette chambre, le soir,
Toucher les murs, la glace, à la table s'asseoir,
Contempler les jardins, l'autre toit, et peut-être
Le ciel verdâtre en se penchant par la fenêtre,

Nouer avec les Cieux d'absurdes liaisons,
Méditer et pleurer dans toutes les maisons
Qu'une voiture ébranle ou qu'une fille longe
Et commencer ailleurs, dans une pièce, un songe
En ayant d'autres murs pour référentiel
Ou les astres lointains et noirs d'un autre ciel...

SEMBLABLE A SOI

Il rêve à ces forêts lumineuses, tranquilles
Qu'au-dessus de lui voient les oiseaux immobiles,
Il rêve à la vallée, à la colline, aux eaux
A ce pays entier que voient les clairs oiseaux.

Sous les chênes pressés, écrasant l'ombre, il pense
Que chacun rêve ainsi d'un paysage immense
Plein de vent, de bleu, d'or, où se serait inscrit,
Jusqu'à ce jour, le changement de son esprit...

Il songe et brusquement s'étonne qu'identique
Ce désir l'ait surpris dans le parc nostalgique
Jadis, lorsqu'il errait entre ces jardins verts
Le front lisse et les yeux stupidement ouverts...

CHAMBRE LOUÉE

Devant la table en bois de la chambre qu'on loue,
Vers sa glace penchée elle avive sa joue,
Écrase un rose gras, puis songe à qui ferait
Entre ces murs quelque travail grave et secret
Tirant de la douleur qu'il a d'être soi-même,
L'image, le calcul, la strophe ou le système.
Voici les pots de fleurs qu'alignés au rebord
De la fenêtre il verrait luire au ciel du Nord;
Le vent qu'il entendrait en ce jour de septembre
Bourdonne et se divise à l'angle de la chambre,
Où, peinte, elle aperçoit au miroir réfléchis
Le lit clair en désordre et les tapis blanchis.
Près du cercle d'argent, approchant son visage
Elle touche un morceau de la chambre du sage,
Le papier décollé, l'armoire et le matin
Pâle, morbide... Elle s'absorbe en ce destin,
Puis rougissant rêveusement de fard sa joue,
Songe à reprendre enfin le rôle qu'elle joue.

OPÉRA

A M. Edmond Teste.

Immobile au dernier étage creusé d'or,
Mêlant musique et gens dans une nuit rougeâtre
Il écoute mourir au fond du vieux décor
D'obscurs Tristans assis aux gradins du théâtre.

D'en haut, pour échapper au mythe de la mort
Il se penche et veut voir sous les filles de plâtre
La scène, un artifice... Il n'entend que plus fort
Le chant néfaste et pur de la flûte du pâtre...

A son esprit enfin les cuivres, le velours
Le grand opéra triste évoquent d'autres jours.
Il se souvient qu'il fut ici songeur étrange.

Il s'apaise et déjà compose un ballet clair
Où mille nymphes voient des murs croître dans l'air
Et montrent, d'un bras nu, la loge rouge à frange...

GILBERT MAUGE

A LA POURSUITE DU VENT[1]

XIV

Effondrée dans un fauteuil, madame Tadros, en robe de chambre, essuyant ses yeux tour à tour et se mouchant avec un petit mouchoir, la voix brisée, eut beaucoup de peine à s'expliquer. Dès qu'elle commençait une phrase, de nouvelles larmes lui venaient aux yeux et l'obligeaient à s'interrompre. Pourtant Basil finit par comprendre, et il en fut atterré, que Michelle avait disparu de Londres, la veille, en compagnie d'un jeune homme. Sa stupeur fut si forte qu'il lui posa en premier lieu une question inutile et lui demanda pourquoi elle ne l'avait pas prévenu tout de suite.

— Je ne l'ai découvert que ce matin. Hier, Michelle s'est retirée dans sa chambre avant dîner en prétextant un fort mal de tête et en me priant de ne pas la déranger. Ce matin, un peu inquiète, j'ai frappé à sa porte, je suis entrée et j'ai trouvé cette lettre... Ma fille, comment ma fille a-t-elle pu agir ainsi!

Elle désigna un papier chiffonné qui traînait sur la table. Basil jeta dessus des yeux agrandis, et comme madame Tadros, d'une voix dolente, l'engageait à le lire, il le saisit d'un geste violent.

« Ma chère maman, je vais te faire de la peine, mais il faut me pardonner. La vie que nous menons m'étouffe. J'ai rencontré un homme qui m'aime et qui m'offre de partager son existence : Samuel Adès. Je pars avec lui pour Paris, où je compte te revoir, n'est-ce pas? J'ai besoin d'être heureuse. Je t'embrasse. Pardon. »

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

Tandis qu'il lisait, Basil, qui, avec sa lenteur habituelle, ne comprenait pas encore bien l'événement, ne put s'empêcher de se rappeler une lettre analogue, dans un roman récent. Quel était donc le titre du livre? Et l'idée que c'était encore une lettre de roman qu'il parcourait l'empêchait de prendre la situation vraiment au sérieux. Tout cela n'était pas vrai.

Madame Tadros arrêta de larmoyer pour l'observer. Elle s'étonna de son impassibilité. Et il lui fut très dur, quand Basil eut reposé la lettre et lui eut demandé qui était Samuel Adès, de répondre que c'était un des secrétaires de l'hôtel.

Là, il tressaillit. Un nom écrit, ce n'est presque rien. Mais derrière ce nom, il imaginait maintenant une silhouette. Les lèvres sèches, il questionna :

— Quoi? Un des secrétaires de l'hôtel?

— Mais vous le connaissez, il est venu nous rejoindre un soir au Savoy. Oh, c'est un jeune homme très bien, que nous avons connu autrefois à Alexandrie, et que, par pur hasard, nous avons retrouvé ici où des revers de fortune l'ont obligé à un emploi d'occasion. Comment a-t-il osé, le misérable!

En relevant la condition d'Adès, madame Tadros mentait moins pour Basil que pour elle-même, pour adoucir sa blessure d'amour-propre. Si sa fille s'était enfuie avec un lord, elle eût moins souffert. Mais un employé d'hôtel, quelle humiliation pour une femme qui avait toujours rêvé de considération!

— Je vous ai prié de venir, — babutia-t-elle en s'inquiétant maintenant de son silence, — pour vous demander un conseil, un appui. Comprenez à quel point je suis bouleversée, indignée. Je ne sais que faire, je ne connais personne à Londres...

Sa gorge serrée laissa passer un brusque sanglot : la pensée de sa solitude l'avait soudain apitoyée sur elle-même. Elle se prit en pitié. Et puis aussi elle se révoltait à la fin contre l'incompréhension de son interlocuteur. Pour lui ouvrir l'esprit, il fallait, croyait-elle, souligner les effets. Et puis peut-être aussi s'attendrirait-il sur elle, devant le spectable de sa détresse.

Il la regarda, bouffie par les larmes, dans sa robe de chambre trop jeune pour elle, et il se pencha pour murmurer des mots de politesse. Elle lui saisit les mains, se leva en dissi-

mulant son effort, et, jouant l'égarement, se rapprocha de lui :

— Vous avez eu raison, — dit-il, — de m'appeler. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous être utile.

— Je vous remercie, — fit-elle d'un ton pénétré, mais sans lâcher ses mains, car c'était là au moins un petit bénéfice, — je vous remercie de ne pas juger ma pauvre fille, de ne pas la condamner. Soyez indulgent, — ajouta-t-elle en levant vers les siens des yeux lavés par les larmes.

— Je n'ai pas à la juger, — répliqua-t-il avec impatience et en secouant ses mains pour lui faire enfin lâcher prise.

Juger Michelle, c'eût été envisager dans le détail ce qu'elle venait de faire, et de toutes ses forces il s'y refusait. Il en voulut à cette femme éplorée de le ramener à l'essentiel, et, l'obligeant à s'asseoir pour se débarrasser enfin de son étreinte, il lui demanda d'un ton dur :

— Que désirez-vous que je fasse d'abord?

Madame Tadros se moucha pour se donner le temps de réfléchir. En réalité, Michelle avait laissé deux lettres — celle qui traînait sur la table et une autre qui portait ces mots : « Préviens Basil Fairfield que je suis partie et envoie-le me chercher. Adès n'est pour moi qu'un ami. Toi, reste à Londres jusqu'à nouvel ordre. » Cette seconde lettre, qu'elle avait soigneusement détruite, avait inspiré à madame Tadros une profonde admiration.

— Que voulez-vous que je fasse? — répéta Basil.

Madame Tadros hésita encore à répondre, car elle redoutait un refus, des faux-fuyants. Mais il se tenait devant elle avec une expression si convaincue, si dévouée, qu'elle se décida :

— Iriez-vous les rejoindre à Paris, dire à Michelle le chagrin affreux qu'elle me cause, et la supplier de me revenir?

Basil, qui n'espérait que cela, répondit tout de suite :

— Je vais partir.

— Ah! que vous êtes bon, que vous êtes généreux et noble, — s'écria-t-elle. — Sans doute je vais quitter Londres. Mais je suis brisée, hors d'état de me mettre en route sur l'heure. Tous les instants sont précieux. Plus tôt vous arriverez, mieux cela vaudra.

Basil demanda :

— Mais à Paris, où les trouver?

— Avenue Mozart, peut-être. Si Michelle s'est rendue à Paris, c'est qu'elle y a un domicile. Là, sans doute, vous trouverez à vous renseigner.

Basil, dont l'intelligence travaillait toujours avec plaisir sur un problème de fait, lui posa deux ou trois questions précises, puis sortit en s'excusant. Quand il revint, il expliqua qu'il avait été interroger le directeur de l'hôtel, après avoir décliné ses noms et titres. Il avait prétexté qu'il lui fallait, pour une raison d'affaires, connaître l'adresse qu'avait donnée en partant M. Adès. Adès avait demandé qu'on lui fît suivre ses lettres à l'*Hôtel de l'Aveyron*, 144, boulevard Rochechouart.

— Boulevard Rochechouart! — murmura madame Tadros, déçue par la modestie du quartier.

— Je prends le train tout à l'heure, — avait continué Basil, — je vous tiendrai au courant par dépêche.

Madame Tadros craignit tout à coup que Michelle perdît la partie. Certes Fairfield fronçait les sourcils — ce qui lui allait d'ailleurs très bien — mais il ne paraissait pas bouleversé. Il était capable de faire honorablement la commission dont on le chargeait, puis de rentrer chez lui. Elle en eut froid dans le dos : certes, elle regrettait que sa fille se fût compromise, mais se compromettre pour rien, voilà qui serait terrible.

— Puis-je vous demander, — dit-elle, — de ne rien dire de tout cela à votre femme? Si nous pouvons sauver Michelle, mieux vaut que personne ne le sache.

Raconter à Pat pourquoi il allait à Paris, c'était bien la dernière pensée qui lui serait venue. Ses affaires lui fournissaient le plus simple des prétextes. Rassurée de ce côté, madame Tadros voulut le débusquer de sa réserve :

— Monsieur Fairfield, — dit-elle soudain en reprenant un air tragique, — n'allez pas vous imaginer ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être. Michelle est partie avec ce jeune homme en amie, en fiancée. Voilà tout. Elle n'est pas sa maîtresse.

L'odieuse femme, qui l'obligeait à se dire que peut-être... Il fléchit et ferma les yeux.

— Vous ne répondez pas, — sanglota madame Tadros, — croyez-vous donc...

Elle le regarda entre ses doigts, dont elle s'était couvert les yeux. Et elle eut peur, en même temps qu'elle se

sentit rassurée, tant son visage aux mâchoires jointes avait revêtu de résolution sauvage. Ah, malgré son apparence, il était pris! Basil bredouilla quelques mots et sortit très vite, en disant à peine adieu. Les chances de Michelle, pensa-t-elle, augmentent. Et puis elle soupira : « Quelle matinée! » En passant devant la glace, elle se regarda, soupira encore, et se mit de la poudre et du rouge, revit la stature de Basil et tout à coup pensa à Adès : « Il ne tiendra pas deux minutes devant lui. » Il n'y avait plus qu'à attendre : elle avait joué son rôle, elle ne pouvait rien au déroulement de l'action. Ces comparaisons la firent penser au théâtre. « Pour tuer le temps, si j'allais au cinéma cet après-midi. »

***

A chaque arrêt de son taxi devant le bras levé d'un agent, Basil se mordait les lèvres jusqu'à les faire saigner. Le train de Douvres était à 11 heures. Il regardait sa montre, et, l'instant d'après, il la regardait encore. Il lui fallait absolument passer au bureau, pour donner des instructions et justifier son absence. Tandis qu'il parlait à Miss Webb, en termes embarrassés, il regarda de nouveau à plusieurs reprises sa montre, et chaque fois il ressentait une brûlure d'inquiétude au ventre. Ensuite il téléphona chez lui pour qu'on préparât ses valises. Là-dessus un administrateur se fit fâcheusement introduire : il venait le questionner sur l'augmentation du dividende. Basil lui répondit de travers, et, à la stupeur de son interlocuteur, prétexta un malaise subit pour s'en aller. Encore et encore il dut subir les arrêts de la circulation. Arriverait-il à temps au train? Mais il fallait qu'il arrivât. A Sussex Square, il embrassa Pat sans y penser, en affectant de se plaindre d'un si brusque départ; puis il repartit à toute vitesse pour Victoria Station, où il put juste, en courant, s'engouffrer dans un wagon. Et comme il tombait assis sur la banquette, et tandis que le train s'ébranlait, il songea brusquement, mais trop tard, qu'en prenant l'avion il serait arrivé bien plus vite à Paris.

Douvres. Une mer grisâtre, assez durement agitée. Basil resta sur le pont, malgré le vent et la houle, hargneux, satisfait de s'offrir à la mauvaise humeur des éléments et déjà de

lutter en leur opposant la sienne. « Partis hier soir, pensait-il, ils ont déjà passé une nuit ensemble. Mais comme le dit la mère Tadros, il se peut très bien qu'ils ne se considèrent que comme fiancés. Est-ce possible? D'ailleurs « la nuit » ne signifie rien; on fait très bien cela de jour... » Pourtant il trouvait l'hypothèse de la nuit plus vraisemblable et plus dangereuse : il avait de la peine à ne pas envisager les choses sous un angle traditionnel. Et puis il s'attacha à ce qu'avait dit madame Tadros pour se rassurer. Par extraordinaire, les images horribles qui lui avaient fait si mal alors qu'il n'avait pas lieu de rien craindre, ne se représentaient pas à son esprit, maintenant que tout était à redouter.

Calais. Il leva les yeux sur les hôtels modestes, rangés le long du quai. S'ils s'étaient arrêtés ici, dissimulés dans un garni? Mais non, c'est à Paris qu'ils sont. Basil n'imaginait pas qu'on pût cacher ses amours ailleurs que dans un très bon hôtel. Et puis la mère Tadros connaissait sa fille, elle avait certainement bien interprété sa conduite. Lui aussi, il prétendait connaître Michelle : eh bien, cette fugue était un coup de tête sans gravité, précisément une idée absurde de jeune fille. Quant au nommé Adès, puisqu'il était, un garçon bien élevé, il n'abuserait pas de la situation. Non, il était sûr d'arriver à temps, de tout sauver. Et alors il élargissait la poitrine. « Je vous sauverai, Michelle. »

Ce qui est idiot, c'est la lenteur des trains quand ils abordent Paris. « Voilà maintenant qu'il s'arrête. Bon, il repart. » Et idiote aussi la foule qui se presse dans les gares, qui vous dévisage et vous barre le chemin, alors qu'on n'a qu'une envie : se précipiter. Il jeta ses valises dans un taxi. A quelle adresse aller d'abord? Avenue Mozart, bien sûr. Il y trouverait Michelle. Michelle seule.

Mais la concierge, d'abord soupçonneuse, puis mise en confiance par l'argent qu'il lui glissa dans la main, lui répondit que l'appartement était fermé, et que personne n'était venu.

Alors? L'*Hôtel de l'Aveyron*? Pour la première fois, Basil eut peur, la peur affreuse d'un homme devant une crevasse qui s'ouvre à ses pieds. Si le couple s'était réfugié, là-bas, au domicile de l'homme, c'est que... Il donna l'adresse du boulevard Rochechouart, et pendant le trajet il eut le sentiment

que la circulation était devenue beaucoup trop facile, qu'on n'arrêtait pas assez les voitures.

L'hôtel était minable, et il pensa qu'il allait trouver Adès seul et que l'explication se passerait entre les deux hommes. Mais la caissière lui affirma que ce nom était inconnu à l'hôtel.

— Vous est-il arrivé hier ou aujourd'hui un couple...

Et il décrivit Michelle avec détail, scrutant le visage de la maigre caissière en lui allongeant un billet de banque. Elle continua à nier, prétendit refuser le billet, puis l'accepta.

— Nous n'avons, — dit-elle, — que huit pensionnaires, et ils sont là depuis six mois, un an. Hier, il n'est arrivé qu'un représentant de commerce, M. Guillot, de Lyon. Ainsi vous voyez...

Basil hésita à s'en aller, puis se décida. La tête basse, il gagna son hôtel de la rue de Rivoli. Que faire? Il envoya une dépêche à madame Tadros pour lui dire l'insuccès de ses démarches. Puis il passa boulevard des Italiens, aux bureaux de sa compagnie. Il posa deux ou trois questions au directeur, laissa entendre qu'il était à Paris en mission diplomatique, et rentra las et découragé. A dîner, il décida de se rendre le lendemain à la Préfecture de police. Ou bien s'adresserait-il à une agence privée? Il se coucha et dormit mal. La seconde nuit depuis le départ de Michelle! Et de nouveau, il frémit à ce mot de « nuit », qui lui parut lourd d'un mystère lascif. L'angoisse, l'incertitude le déchiraient.

Le lendemain matin, ne pouvant calmer son anxiété qu'en se donnant du mouvement, il repassa avenue Mozart, puis boulevard Rochechouart, mais sans plus de résultat que la veille. Aussi éprouva-t-il une manière de soulagement à trouver en rentrant un télégramme de madame Tadros. « Ils sont hôtel de la Mer à Dieppe. » Enfin! On lui désignait le but : il n'avait plus qu'à l'atteindre, le plus vite possible.

Il demanda au bureau qu'on lui procurât immédiatement une forte torpédo — pas de chauffeur, il voulait être seul — et il bouscula ses préparatifs de départ. Mais au moment de s'ébranler, il s'aperçut qu'il n'avait pas de cartes : il fallut en faire chercher, car il ne savait vraiment pas comment se diriger sur Dieppe, et ce fut l'occasion d'un long retard. Il attendit dans le hall, en public, et il dut appliquer

toutes ses forces à ne pas laisser voir son impatience. Mais elle grondait en lui, elle le ravageait.

Pour sortir de Paris, il dut concentrer son attention. Se trompant dans l'itinéraire, il s'arrêta pour interroger des agents. Deux fois, obéissant à ses réflexes anglais, il prit sa gauche au lieu de sa droite et faillit provoquer des accidents. Une contravention l'eût d'autant plus retardé qu'il n'avait pas ses papiers sur lui. Par prudence donc, il modéra son allure. Mais quand il fut sorti de Paris et eut traversé les zones populeuses de la banlieue, il rendit la main, il se précipita.

Toutefois, maintenant qu'il était sur la bonne route, certain d'atteindre Michelle en quelques heures, maintenant qu'il n'y avait plus d'hypothèses, de recherches à faire, l'évidence de la réalité s'imposa. Dieppe! Pourquoi Dieppe? C'est qu'ils n'avaient pas passé par Douvres, mais par Newhaven et qu'ils s'étaient arrêtés sitôt débarqués. Depuis quarante-huit heures ils étaient amants. Alors, obligé d'admettre cette affreuse réalité, ne pouvant plus se leurrer ni se distraire, Basil, appuyant sur l'accélérateur, poussa dans le vent de la course un terrible cri de haine et de dégoût.

Aussi vite que les peupliers le long de la route, qui, soudains et violents comme des gifles, disparaissaient l'un après l'autre derrière lui, des images instantanées se succédaient dans son esprit. Elles lui faisaient si mal, dans leur ironie ricanante, qu'il força encore son allure pour leur échapper. Tendu, contracté, les mains serrées sur sa direction, il volait vers Dieppe.

Et ce qui le poussait aussi en avant, c'était, mêlé à son horreur, le désir d'apparaître entre eux à l'improviste, de découvrir, comme on rejette les draps d'un lit, l'intimité amoureuse du couple. L'audace de cette évasion à deux, l'impudeur du tête-à-tête, la chaleur des corps embrassés, il les constaterait sous couleur de les châtier. Sa jalousie trouverait enfin des aliments réels; il ne se bornerait plus à craindre, à tergiverser, il souffrirait d'une évidence qui enflammait à l'avance sa sensualité. Sa rage croissante avait besoin de voir.

L'homme, il le tuerait. Ensuite... Il vit la figure mobile et les yeux noirs aux longs cils de Michelle, il se rappela telle

gentille parole qu'elle lui avait dite, dans son bureau, et son amour fondit sa résolution. Il s'était trop humblement, trop désespérément résigné à n'être rien pour elle, rien qu'un serviteur passionné, pour prétendre lever maintenant sur elle une main sacrilège. D'ailleurs, de quel droit? Elle ne lui avait rien promis. Elle savait qu'il l'aimait, mais elle ne l'aimait pas. Elle avait même éprouvé à son endroit une antipathie violente, qui renaîtrait tout de suite s'il apparaissait en justicier, en représentant de la morale et de la famille Tadros. Alors? Pourquoi intervenir dans ce qui était son bonheur à elle? Il eut le sentiment, pénible pour sa nature, qu'il allait commettre une indiscrétion inadmissible, une grossière faute de tact, après laquelle Michelle serait perdue pour lui. Son devoir — et peut-être devinait-il que son intérêt y trouverait son compte — était de se taire, de faire celui qui ne sait rien, qui n'a rien vu.

A mesure que ces pensées se déroulaient dans l'esprit de Basil, l'auto ralentissait. Il finit par l'arrêter au bord de la route. Il descendit, il regarda autour de lui. Il était en pleine campagne. Dans un pré bordé de saules paissaient des vaches noires et blanches. De l'autre côté s'étendait un champ labouré. Personne. Plus loin, sur la hauteur, la lisière d'un bois, et, dans le ciel, des alouettes qui se laissaient tomber en criant, puis remontaient, redevenaient invisibles. Basil tira sa pipe, la bourra, l'alluma.

Retourner, alors? Mais que dirait-il à madame Tadros? Il n'agissait pas pour lui, mais pour elle. C'était sur sa demande formelle qu'il avait accepté la mission difficile de rappeler la jeune fille à la raison. Donc il pourrait tranquillement se présenter à Michelle et, sans juger le fond, sans laisser voir, bien entendu, ses sentiments personnels, lui parler le langage de la raison, de la prudence aussi. Une telle démarche paraîtrait-elle donc si indiscrète? Et il ne tuerait pas le nommé Adès, il le prendrait à part, il ferait appel à son sentiment de l'honneur, des responsabilités : peut-être même traiterait-il le cas comme une affaire. Tout cela avec précaution et sang-froid. Et aussi avec amitié.

Basil soupira d'humiliation et d'amère tristesse. Il n'était pas destiné à jouer les premiers rôles dans l'existence de Michelle, mais les utilités. Eh bien, il se rendrait utile. Son

devoir, décidément, était de remplir la mission qu'on lui avait confiée. Peut-être Michelle serait-elle touchée par son dévouement, par la haute idée qu'il avait d'elle, peut-être l'accueillerait-elle comme le sauveur loyal qui venait l'arracher à sa faute, à sa perte... Dans son optimisme renaissant, Basil alla plus loin : peut-être n'était-elle pas encore sa maîtresse. Qui sait s'il ne pourrait pas la ramener, intacte, à sa mère?

Il courut à l'auto, l'enjamba et repartit. Sans hésiter et pour rattraper le temps perdu, il se lança à une vitesse insensée. Que lui importaient les protestations qui maudirent sa traversée des villages! Les motifs raisonnables et vertueux qu'il venait de se fournir légitimaient sa poursuite éperdue. A mesure que passaient les bornes kilométriques, il s'exaltait davantage à l'idée de son rôle redevenu chevaleresque et presque héroïque.

Quand il atteignit la région côtière, une légère brume, qui venait de la mer, couvrit le paysage, ses pommiers et ses prés. Elle s'épaissit encore, au point qu'il se trouva à l'improviste entre les premières maisons de Dieppe et qu'il dut demander son chemin. On le fit retourner en arrière, car l'*Hôtel de la Mer* était bâti sur la falaise. Il monta la côte à grand bruit furieux et s'arrêta devant une construction dans le goût normand, avec un toit aigu, des balcons de bois, et entourée de pelouses bien entretenues. Il n'y avait personne dans les allées, pas d'autos devant le perron.

— Je désire voir M. Adès. Est-il déjà arrivé?

Il essayait ce nom au hasard, car l'autre aurait probalement donné un pseudonyme. Mais le concierge répondit :

— Oui, monsieur, depuis deux jours. Numéro 35. Dois-je le prévenir?

— Non, je vais monter.

Le hall, avec ses rideaux de chintz bariolés et luisants, ses larges fauteuils à l'anglaise, était désert et Basil eut l'impression qu'en ce moment de la saison, l'hôtel devait être à peu près vide. Il suivit un groom qui le conduisit au 35 et, arrivé devant la porte, il le renvoya. Puis, ayant attendu un instant, il frappa d'un geste bref.

— Entrez, — dit une voix paisible.

Alors il entra.

XV

Dans la chambre — « tiens, une chambre à un lit » — Adès se trouvait seul, assis dans un fauteuil, à lire un journal. Il se dressa en voyant qui entrait, et sa fuyante figure se décomposa.

Basil avait refermé la porte et s'était appuyé contre elle. Il considéra son adversaire avec un mélange de mépris et d'exaspération. D'une voix sourde il demanda :

— Où est mademoiselle Tadros?

Adès fut dupe de l'attitude lasse d'un homme violemment ému et qui venait de faire un long trajet à toute allure. Il se leva et d'un ton persifleur :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Où est mademoiselle Tadros? — répéta Basil avec une sorte de douceur rauque.

— Comme je ne m'explique pas votre question, monsieur, je n'y puis répondre.

Fort inquiet de voir apparaître un homme auquel il ne s'attendait pas — il ne pensait avoir à subir que les reproches de madame Tadros, de Chouchou — Adès cherchait à bluffer et à gagner du temps.

Basil s'avança :

— Je suis renseigné. Vous avez quitté Londres ensemble avant-hier. Madame Tadros m'a chargé de lui ramener sa fille. Où est-elle? Je veux lui parler.

Mais comme il s'approchait de son interlocuteur, il songea tout à coup qu'il avait possédé Michelle, et, sans réfléchir, d'un geste terrible, il leva les deux poings.

— Laissez-moi, — hurla le jeune homme. — Ou j'appelle!

— Non, non, — gronda Basil, — ceci se passera sans témoins.

Par un effort héroïque, il se contraignit, et recommença à l'interroger :

— Pourquoi l'avez-vous enlevée?

Et, plus bas :

— Misérable...

L'autre, terrifié, se hâta de répondre :

— C'est elle qui l'a voulu. Moi j'aurais préféré aller de mon côté à Paris. C'est elle aussi qui a tenu à s'arrêter ici.

Torturé de rage et de honte, Basil demanda :

— Est-ce que...

Mais la honte l'emporta, et il eut peur aussi d'en trop entendre, de ne pouvoir supporter certains aveux. Alors il détourna la tête et murmura, les dents serrées :

— Cela ne peut plus durer, comprenez-le. Encore une fois je veux voir mademoiselle Tadros.

— Mais pourquoi cela ne durerait-il pas? — rétorqua Adès d'une voix aiguë, et reprenant soudain courage. — Elle m'aime et nous comptons nous marier. Personne ne nous empêchera. Pas même vous.

Basil lui asséna un tel regard de fauve en fureur qu'il recula jusqu'au mur et cria :

— Elle est au 44.

Basil sortit. « Leurs chambres ne sont pas communicantes, loin de là. » En un instant il fut devant le 44 et frappa. La voix qui répondit lui blessa le cœur comme une lame aiguë. Il entra. Michelle, en kimono, était étendue sur son lit et tourna la tête d'un air distrait, comme une personne qui se reposait et qu'on dérange. Puis elle le reconnut et, au profond d'elle-même, pensa : « Enfin! »

Depuis deux jours Michelle n'était pas sans inquiétude sur le succès de son plan de vengeance. Elle comptait, certes, que sa mère entrerait dans son jeu. Mais Basil accepterait-il d'aller la chercher? Ne serait-il pas capable de se refuser à la poursuivre, de s'enfermer dans sa douleur comme une bête blessée dans sa tanière. Or, si elle prétendait le torturer de jalousie, elle voulait constater l'effet de la torture, elle voulait voir Basil devant le fait accompli. De quel éclat de rire, volontairement cynique, elle accueillerait ses remontrances!

Elle avait indiqué que leur but était Paris, parce qu'il semblait assez drôle de faire courir Basil là-bas inutilement. Ensuite elle avait craint qu'il ne se décourageât dans des recherches sans résultat. Alors elle avait télégraphié son adresse exacte à sa mère, comptant bien que celle-ci la ferait parvenir

à qui de droit. Adès commençait à lui paraître fastidieux avec ses effusions de gratitude, son humilité mêlée de prétention, et aussi son manque de manières. Et d'heure en heure elle se sentait plus impatiente de voir surgir la mine déconfite de Basil, et de constater le désarroi de cette « belle nature ».

Elle n'ignorait pas d'ailleurs ce qu'elle perdait à cette aventure. Se faire enlever par le premier venu, quelle vulgarité! Elle renonçait ainsi, et pour toujours, à son attitude de dédain farouche, elle se dégradait au rang des amis de sa mère, de ce monde lâche et facile qu'elle détestait. Mais le point d'appui qui lui permettait de le détester avait disparu : c'était Pat, ou plutôt le souvenir pur, rayonnant, qu'elle avait conservé de Pat.

Or elle savait que jamais Pat ne l'avait comprise et aimée, et que Pat ne valait pas la peine qu'on l'aimât. L'écroulement avait été si total, sa haine pour celui qui en avait été la cause involontaire, si violente, qu'elle acceptait d'acheter sa vengeance au prix de sa réputation, au prix même de sa personne. Après cela, elle cesserait d'être ce qu'elle avait été. Elle sombrerait, mais elle entraînerait Basil Fairfield dans le naufrage : en attisant sa passion sans rien lui accorder, en le rendant témoin de son aventure avec un autre, elle faisait du mari de Pat un homme déçu, un homme désespéré. Aussi déçu, aussi désespéré qu'elle-même.

Quand elle le vit entrer, quand elle constata ses traits tirés, son expression anxieuse, ses yeux brillèrent, et elle dit d'un ton railleur :

— Monsieur Fairfield! Comme c'est gentil de venir me rendre visite. Enlevez votre manteau et asseyez-vous.

Basil contempla sans répondre la créature qui était couchée devant lui. « Enfin! » pensa-t-il, lui aussi. Il l'avait rejointe et il allait agir, il la séparerait de l'autre. Il avait à peine perçu le sens de ce qu'elle venait de dire, tant il était pressé d'engager le combat. Pourtant il lui obéit : il enleva son manteau, il jeta son feutre.

— Eh bien? — fit-elle.

— Je viens, — commença-t-il tout de suite, — de la part

de votre mère. Je viens vous chercher pour vous ramener à elle.

Elle se redressa, éclata d'un rire qui la satisfit moins qu'elle ne l'espérait, et s'écria :

— Comme vous êtes ridicule!

Il avala avec difficulté sa salive. Mais il était résolu à remplir sa mission et il reprit, l'appelant pour la première fois, et sans s'en apercevoir, par son prénom :

— Michelle, vous avez commis une erreur. Je ne dis pas une faute, je dis une erreur, qui peut peser sur toute votre existence. Ne vous obstinez pas. Revenez à votre mère.

Elle le regardait en s'obligeant à prendre un air moqueur, alors il reprit :

— Vous n'avez pas réfléchi aux conséquences, je le sais, vous n'avez pas calculé...

— Si.

Il s'arrêta, cherchant ses mots pour mieux l'implorer. Sur son front en sueur, une veine faisait saillie. Ses mains s'étreignaient l'une l'autre.

Comme elle l'avait attendue, cette minute! Elle exultait sauvagement de le tenir là, supplicié, réduit à sa merci. Elle ne put se tenir de joindre l'insulte à la souffrance.

— Finirez-vous par comprendre, — dit-elle, — à quel point je vous hais?

Il cria :

— Michelle!

Égaré, plein de fureur, conscient de l'inutilité de ses paroles, il chercha un moyen, un procédé, quelque chose enfin pour sortir de cette impasse, pour cesser de souffrir, pour plaire à celle qu'il aimait et la convaincre. Et il se décida à balbutier les mots héroïques du renoncement :

— Puisque vous tenez à cet homme, vous l'épouserez, mais plus tard. En attendant...

— Mais je ne l'épouserai pas! — s'écria-t-elle. — Je n'ai pas dit que j'épouserai mon amant.

Basil, ulcéré par la cruauté de cette femme qui se dégradait exprès devant lui, répéta le mot abominable :

— Votre amant.

La porte s'entrouvrit, et Adès, effaré, glissa dans la pièce.

Il avait longtemps hésité, et puis il s'était dit qu'à ne pas paraître, il risquait de perdre Michelle, et, avec elle, bien des promesses d'avenir.

— Voilà M. Fairfield, — lui cria-t-elle d'un air sarcastique, — qui désire que nous régularisions notre liaison! Est-ce drôle!

— Ne parlez pas comme cela, — s'empressa de dire Adès en agitant les mains. — Je ne suis pas...

— Vous voyez, — interrompit Michelle, — comme il sait vivre. Ce n'est pas de lui que vous apprendrez le moindre détail. Ne comptez que sur mes propres aveux.

— Ne parlez pas si fort, ma chérie, — fit Adès, — on pourrait vous entendre.

Les éclats de voix de Michelle, ses rires nerveux, presque convulsifs, lui faisaient craindre un scandale. Basil, blessé au plus vif par ce terme de « chérie », se tourna vers lui :

— Vous parlez, vous, d'un ton qui ne me convient pas.

— Quoi? — fit Adès, les yeux arrondis, les paupières battantes.

— Votre présence dans cette pièce me déplaît. Sortez.

Il marcha sur lui : cette fois, il l'aurait. L'autre, pâle et tremblant, recula à mesure qu'il avançait.

— Et non seulement vous allez sortir, mais vous allez prendre vos bagages et disparaître pour toujours de cet hôtel.

Soudain, il le prit par les revers de son veston, et, pour commencer à dépenser sa fureur sur quelqu'un, il se mit à le secouer, de plus en plus fort, au point que la tête tapa à plusieurs reprises contre la porte. Et il répétait, en scandant les secousses qu'il lui imprimait :

— Vous entendez... Dis-pa-rai-ssez...

La porte s'ouvrit, et Adès, en effet, disparut. Basil ferma à clef et revint vers Michelle. Celle-ci, qui avait cessé de rire et de railler, le regarda s'approcher avec une angoisse grandissante, répéta :

— C'est indigne, c'est indigne...

Mais la fureur de Basil n'était pas épuisée. Michelle aussi, il la saisit, il l'arracha à demi de sa couche, et, la tenant ainsi contrainte et rapprochée, il la baisa avec violence sur la bouche. « Quoi, quoi? » balbutia-t-elle. Puis, sans rien dire, en mâle

qui se venge, lui aussi, il la renversa sur le lit qui gémit sous leur double poids, et, brusquement, il la posséda.

Côte à côte, taciturnes, ils reposaient : elle, étendue sur le dos, les yeux au plafond, lui, sur le ventre, la face cachée dans les oreillers. Ils ne se regardaient pas, mais ils se tenaient par la main, d'une étreinte serrée, définitive, et que nul n'aurait pu rompre.

Le crépuscule était venu. Au large, perdu dans la brume, un navire appelait à longs intervalles, comme s'il en était encore, lui, à chercher sa compagne. Et ces gémissements égarés de la sirène, cette plainte d'un désir solitaire leur faisaient éprouver, pour autant qu'ils l'entendaient, le bonheur de s'être trouvés et assouvis.

Plus tard, il la reprit dans ses bras, mais sans la voir, car ils se trouvaient maintenant dans l'obscurité. A tâtons, ils s'étaient dévêtus. Ils ne prononcèrent que quelques mots furtifs, dépourvus de sens, soupirs plus que mots.

Plus tard encore, une lueur imprévue pénétra jusqu'à eux. C'est que le vent s'était levé et avait dissipé la brume. Libre dans un ciel pur, la lune venait à eux sur les flots, remplissait la chambre d'une aube irréelle et les révélait l'un à l'autre. Ils se regardèrent pour la première fois et ils s'admirèrent. L'homme dit gravement à la femme baignée dans cette phosphorescence argentée :

— Toi...

Et, tandis que par la fenêtre ouverte montait la rumeur paresseuse et pâmée de la mer roulant sur les galets, la femme dit à l'homme :

— Toi...

***

Basil s'était installé dans la chambre voisine, mais il ne quittait pas Michelle. Une nuit, un jour, une autre nuit avaient passé depuis qu'ils s'étaient rejoints et il n'était pas encore éveillé de l'hallucination extasiée où l'avait jeté la première étreinte. Il ne songeait pas à la mission dont il avait été chargé. Il ne songeait pas davantage aux siens, et pas encore aux conséquences de l'acte qu'il avait commis. Une frénésie

sensuelle l'enivrait, exact retournement de sa fureur et de sa jalousie, et qu'avait stimulée sa découverte immédiate que Michelle lui avait menti en se prétendant la maîtresse d'Adès.

Comme il arrive aux êtres qui se contraignent avec trop d'application et de sévérité, il avait renforcé son désir en l'asservissant, en prétendant même le méconnaître. Dès que des circonstances auxquelles il ne s'attendait pas et contre lesquelles il n'avait pu prendre aucune précaution l'avaient permis, la digue avait sauté. Et maintenant, outre un plaisir d'une intensité qu'il n'avait jamais connue, il ressentait la joie de ne plus se dominer, mais au contraire de soumettre autrui. Vigoureux de nature, il avait toujours aimé éprouver sa puissance : l'âpre satisfaction qu'il avait goûtée dans le refus, il la trouvait plus éclatante, au moins tout d'abord, dans l'épanouissement.

Si longtemps il avait peiné, lutté, enduré. Sous les sarcasmes de la jeune fille, il avait reçu des coups sans les rendre et accepté de ne jamais obtenir ce qui lui paraissait le plus précieux au monde. Sa réserve, son impassibilité sportive avaient dissimulé l'humiliation d'un homme jusque-là comblé. Et au moment où il renonçait à une poursuite sans espoir, soudain il avait refermé les bras sur l'insaisissable créature.

Quelle plénitude d'orgueil que de rencontrer chez l'ennemie de naguère une compagne désormais complaisante! Sa confiance, ses forces en étaient décuplées. Car il n'avait pas fait que la prendre : elle se donnait à lui avec passion, heureuse de lui prodiguer son adoration et ses caresses. Comment cette métamorphose totale s'était-elle produite, il ne se chargeait pas de l'expliquer, il ne tenait pas du tout à le comprendre. Mais un tel prodige contribua à l'euphorie des premières heures, il confirma Basil dans l'idée simpliste que tout lui était dû puisque tout lui était donné, et que tout lui serait donné toujours.

Michelle non plus ne s'expliquait rien. Car s'il y avait une chose dont elle était sûre comme de sa propre identité, c'était de n'éprouver pour Basil Fairfield qu'une haine volontaire et réfléchie. La manière brutale, odieuse, dont il s'était emparé d'elle aurait dû mettre le comble à son aversion. Pourtant, de cet instant, d'abord atroce, puis délicieux, datait

pour elle une transfiguration. Peut-être fallait-il un choc aussi terrible pour retourner de fond en comble sa personnalité? Surprise, horrifiée d'abord, elle constatait maintenant qu'il l'avait révélée à elle-même.

Ce qu'elle détestait physiquement chez les hommes, le poids, la force musculaire, la rudesse de la peau et de la voix, elle en raffolait chez Basil. Si farouche jusque-là, elle se plaisait à lui obéir en tout. Elle se serrait contre sa large poitrine et se laissait envelopper par ses bras musclés, blottie, consentante, ayant enfin trouvé un abri et un maître, s'en remettant à lui et n'imaginant rien au delà de la minute présente et heureuse. Tous ses partis pris anciens, elle les trahissait, elle reniait avec un sourire ses révoltes, ses hostilités de petite fille solitaire, maintenant qu'elle n'avait plus qu'à étendre la main pour toucher celui que, sans savoir, elle avait toujours cherché.

Elle le contemplait avec ravissement, ayant oublié toute méfiance, toute ironie, et elle lui disait, comme une sotte :

— Que tu es beau!

Un pareil renversement de tous ses goûts même instinctifs ne la gênait en rien. Un homme eût hésité à l'accepter si délibérément, il eût essayé de ménager au moins des transitions. Michelle consentait avec joie à cette volte-face. Indifférente à son illogisme, elle s'abandonnait avec un parfait naturel. Mieux encore, cette trahison d'elle-même lui plaisait comme un hommage rendu à Basil. Ainsi qu'il est fréquent dans son sexe, elle se portait au secours du victorieux, et sa propre défaite enthousiasmait cette vaincue.

XVI

Et puis, avec la même soudaineté, l'accès de passion sensuelle qui avait enflammé Basil déclina. A la manière des natures brutales, il était ardent, pressé, mais dépourvu de persévérance. Deux jours d'oubli de tout, et puis la marée du désir se mit à décroître. A son inexprimable étonnement, il commença de retrouver son sang-froid.

— A quoi penses-tu? — lui demanda Michelle.

Elle était couchée dans son lit, à demi nue, et il était assis

à côté d'elle, déjà habillé, les yeux tournés vers la mer qui brillait au soleil. Il ne répondit pas, mais prit son étui dans sa poche, et alluma une cigarette : c'était la première fois qu'il obéissait de nouveau à ce geste habituel.

Michelle répéta sa question. Il dit d'un air paresseux, les yeux au loin sur l'eau :

— Je me demande quel jour nous sommes.

— Voilà qui m'est égal, — fit-elle en riant.

Il se tourna vers la charmante fille qui s'étirait, il lui sourit avec complaisance, puis, étendant le bras, il remonta le drap :

— Tu vas prendre froid.

Elle voulut saisir sa main au passage, mais il lui échappa, se leva et reprit :

— Tout de même, j'aimerais savoir quel jour nous sommes.

Puis, se retournant :

— Eh bien, j'ai une idée : pour le savoir, je vais aller à Dieppe acheter des journaux.

Elle s'étonna avec vivacité. L'univers, c'était cette chambre, et elle voulait qu'il s'en contentât comme elle-même s'en contentait. Sortir risquait de briser l'enchantement.

— Ne va pas à Dieppe, — implora-t-elle. — Fais-toi chercher un journal par le chasseur.

Il répliqua qu'il avait envie de marcher, de prendre l'air, et qu'elle-même, pendant ce temps, se reposerait. Il se pencha pour l'embrasser en prenant congé, alors elle entoura son cou de ses bras et le retint courbé sur elle. Il protesta en riant, mais comme elle ne détachait pas les bras de sa nuque, il se secoua, d'abord avec douceur, puis avec une impatience déjà presque révoltée. Elle retomba sur les oreillers et regarda à son tour la mer sans rien dire.

Quand il revint, il montra beaucoup de bonne humeur. Il avait respiré l'air vif du matin, il avait allongé de grandes enjambées sur le chemin qui descend de la falaise. A Dieppe, il s'était distrait à retrouver des gens, de l'animation. Le monde avait continué, sans qu'il s'en doutât. Il était entré chez un papetier pour acheter des journaux et il avait failli prendre aussi des cartes postales : mais à quoi bon, à qui oserait-il en écrire?

Alors il poussa jusqu'au port, et la verdeur joyeuse des marchandes de poisson, le claquement des drapeaux à la pointe des mâts l'amusèrent. A quai était rangé un paquebot : deux soutiers qui en descendirent parlaient anglais. « Il ne faudra pas que je vienne me promener ici à l'arrivée des bateaux de Newhaven : je risquerais de rencontrer des gens de connaissance. » L'idée qu'il devait se cacher lui fut désagréable.

Puis il revint sur ses pas, et, en route, passant devant un fleuriste, il songea à rapporter des fleurs à Michelle. Il n'avait pas encore pensé à elle depuis qu'il l'avait quittée. Et il acheta de belles tulipes, parce qu'elle n'avait pas été contente qu'il partît, et qu'il faudrait la rasséréner. Oui, et se consacrer à elle toute la journée. Seulement, à mesure qu'il montait la côte, il ralentissait, en se disant qu'on ne lui laisserait pas le temps de lire ses journaux. Alors il avisa un petit bois clairsemé qui bordait le chemin, il y pénétra, chercha un coin tranquille où s'asseoir et déplia le *Daily Mail*. Guerre en Chine, divorce d'une actrice fameuse, baisse du cuivre à New-York. Qu'est-ce que cela lui faisait? A propos de la Chine, il songea qu'il attendait un rapport important de leur agent de Hong-Kong et il se demanda s'il était parvenu à Londres pendant son absence.

Quant à Michelle, loin d'être mécontente, elle était seulement mélancolique. Et lorsqu'elle vit apparaître Basil, elle se jeta sur lui d'un élan si éperdu qu'il chancela. Ému, il la serra longuement contre lui, comme pour l'imprimer dans sa chair. Si longuement qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle pleurait. Il en fut épouvanté.

— Qu'as-tu, mais qu'as-tu donc, chérie?

Elle ne pouvait pas trouver ses paroles, elle avait l'air d'une personne essoufflée, et quand elle finit par reprendre haleine, elle murmura :

— J'ai pensé que si tu ne revenais pas...

— Mais tu es folle!

— C'est que je ne pourrais plus vivre...

Ne pas revenir! Il n'y avait certes pas songé. Mais l'idée lui resta dans l'esprit qu'il aurait pu ne pas revenir. Il lui essuya les yeux avec une tendresse un peu gauche, car il ne

savait pas consoler, et il l'embrassa. Alors elle sourit, se jeta de nouveau à son cou en s'écriant :

— Tu as raison, il faut prendre l'air. Viens, sortons.

Le premier coup d'œil de Basil, à l'arrivée, avait été juste : l'hôtel était à peu près vide. Le personnel, indifférent et stylé, se trouvait fort satisfait des pourboires considérables que Basil avait distribués d'emblée. Aussi quand il descendit dans le hall, derrière Michelle, il fut accueilli par des inclinaisons déférentes, celles, d'ailleurs, auxquelles il était habitué.

Comme ils arrivaient sur la terrasse, la jeune femme s'appuya sur son bras.

— C'est drôle, — fit-elle, — je me sens comme une convalescente à sa première sortie.

Elle ajouta :

— C'est que je reviens de loin.

Il la soutint en plaisantant comme si elle était vraiment malade, et l'installa sur une chaise-longue, à l'abri d'un bouquet de tamaris, empilant sous sa tête des coussins qu'il alla chercher.

— Je puis bien avouer, — dit-elle quand elle se trouva tout à fait confortable, — que le cœur me battait un peu à l'idée de voir des gens, en bas. Non que je les craigne, mais leur présence eût risqué de jeter une ombre. Maintenant je suis rassurée : nous voici seuls, et c'est tout ce qu'il me faut. Mais tu es mal, assis par terre.

Il certifia qu'il était très bien et se cala contre elle de façon à appuyer sa tête sur ses genoux. Elle lui caressa le visage avec douceur.

— J'adore cette figure, — dit-elle, — je pourrais la caresser toute la journée.

— Toute la journée, ce serait beaucoup. Et les repas?

— Non, je voudrais l'éternité. Je me rends si bien compte que celui que j'appelais sans le connaître, c'est toi. Celui aussi que j'invoquais quand j'étais malheureuse ou révoltée. Car j'ai passé mon temps à m'insurger contre ce qui arrivait, contre ce qu'on me disait, et ce que je disais moi-même et qui ne me plaisait pas.

— Une anarchiste, en somme.

— Mais oui, — fit-elle, un peu vexée qu'il plaisantât. — J'ai horreur de ce qui est convenu dans le bien comme dans le mal. Je ne peux pas accepter les mensonges dont tant de gens se contentent. Mais que m'importe, reprit-elle avec douceur, j'ai trouvé ma vérité, qui est toi.

Sa « vérité » remua un peu : il aurait voulu étendre les jambes.

— Non, ne bouge pas, — insista-t-elle. — Nous sommes si bien, au soleil, à ne rien faire. Ah, que c'est bon de paresser! Au fond, c'est mon hérédité orientale qui parle. Je suis presque une femme de sérail, une captive indolente à la merci de son seigneur et maître.

Elle passa ses doigts dans les cheveux de Basil, tordit une mèche, et dit, sans comprendre son imprudence :

— Toi, mon bel Anglais, tu es actif naturellement, décidé, pratique. Tu as besoin de remuer. Et je t'aime comme tu es. Oui, je suis contente que tu ne me ressembles pas.

Basil souleva sa tête et aplatit la mèche qu'elle avait tordue : il détestait être décoiffé.

L'après-midi, sur la proposition de Basil qui craignait de ne plus trouver de sujets de conversation s'ils restaient enfermés, ils allèrent se promener le long de la falaise, par le sentier des douaniers. Une vaste lumière montait des flots tachetés d'écume. Parfois, on entendait, en détonations sourdes, les coups de mer contre la base des falaises. De l'espace arrivait un vent frais, dansant, qui sentait le goémon. Ils se couchèrent dans les boutons-d'or et tout de suite s'embrassèrent : leurs lèvres avaient un goût de sel. Puis Basil leva la tête :

— Oh, regarde...

Sur la mer couraient quelques barques de pêche, piquant du nez dans le flot. Et, plus loin, un paquebot noir et blanc, avec deux cheminées jaunes, s'avançait vers la côte d'un air décidé, poussant devant lui une volute d'écume, déroulant derrière lui la ligne ondulante et neigeuse de son sillage.

— Eh bien?

Toujours assis, mais redressé, Basil demeura muet, fasciné par ce beau bateau aux cheminées fumantes, suivant régu-

lièrement sa route comme s'il obéissait à une vocation.

— C'est le bateau d'Angleterre, — dit-il enfin.

Elle s'appuya sur son coude, inquiète de l'intonation.

— Qu'importe! — fit-elle en affectant l'ironie, — ils ne peuvent pas nous voir.

Il secoua la tête :

— Non, bien sûr...

Et puis, sournoisement, il ajouta :

— L'Angleterre est là-bas, en face, juste en face.

Le prenant aux épaules, pesant de toutes ses forces, elle l'abattit près d'elle en riant. Et sans perdre une seconde, elle baisa sa bouche si adroitement, si malicieusement qu'il ne pensa plus qu'à elle et à lui. Retombés dans les boutons d'or, il serra contre sa large poitrine sa proie délicieuse.

Au bout d'un moment, elle demanda :

— Continuons-nous notre promenade?

— Non, restons ici.

Il la regardait de tout près, penché sur elle, gisante; il lui semblait perdre pied dans ses yeux noirs ouverts sous lui comme des gouffres. Les voir non plus de niveau, mais de haut en bas, en perspective d'abîme, le fascinait. Tout son être, naturel et sincère, s'émouvait : réminiscences venues de son enfance, aspirations confuses, et désir vague, pour éterniser cet instant, de se rattacher au reste de l'univers, de se fondre dans la nature. Il murmura d'une voix naïve, presque tremblante : « Tu as des yeux nocturnes... J'y plonge comme dans un ciel d'été, tu sais, sombre et criblé d'étoiles. » Elle demeurait immobile, heureuse et fière de l'émotion qu'elle soulevait chez l'homme aimé.

Porté par le vent, le hurlement affaibli d'une sirène vint jusqu'à eux. Basil relâcha son étreinte.

— Tu comprends, — dit-il, — le « bel Anglais » dont tu parlais ce matin...

Il n'avait pas oublié l'épithète. Personne, dans son pays, par horreur des « remarques personnelles », ne lui avait jamais décerné de compliments sur son physique : il découvrait que ce sont les plus doux à entendre. Seule une étrangère l'avait assuré qu'il était très bien de sa personne, et il lui en savait gré.

— Ton « bel Anglais », — reprit-il avec complaisance, — il

est comme tous ses compatriotes, séduit par les choses de la mer. Un bateau m'intéresse : c'est pourquoi je regardais tout à l'heure celui qui arrive de Newhaven.

Après un coup d'œil jeté à sa montre-bracelet, il ajouta :

— Il est à l'heure.

— Comment le sais-tu?

Il expliqua que le matin, sur le port, il s'était informé des arrivées et des départs.

— Pourquoi as-tu demandé cela?

Il se mit sur les genoux, le visage tourné vers l'horizon.

— Pour rien, — fit-il, — pour le plaisir de poser une question dans ma langue maternelle. Regarde plutôt la mer, elle est si belle.

Bleu pâle, laiteuse près de la côte, puis, plus loin, verdoyante, on la voyait parcourue de courants qui variaient à l'infini sa surface, jusqu'au bord lointain de l'étendue, estompé dans la brume. A droite, à gauche s'en allaient les murailles blondes des falaises. Des mouettes surgissaient d'en bas, tournaient mollement au-dessus du vide et disparaissaient. Basil respira profondément l'espace frais et ouvert devant lui.

— Elle est trop pâle, — fit Michelle avec une moue. — La Méditerranée est plus belle, d'un bleu épais, presque noir.

— Oui, mais sans brouillard, sans rêverie, si dure, si implacable...

— Te faut-il vraiment rêver, homme pratique!

Il aurait voulu expliquer que précisément parce qu'il était pratique, il avait besoin parfois de se perdre dans le vague, dans le chimérique, dans le superstitieux, dans le puéril; et parce qu'il était brutal, il recherchait dans la nature et chez les êtres le fragile, le délicat, le pur. Et parce qu'il était maladroit dans la tendresse, il souhaitait qu'on le comprît sans qu'il eût besoin de se raconter. Mais les mots lui manquaient pour rendre ces contradictions qu'il ne sentait que confusément. Et peut-être aussi, ces mouvements obscurs lui apparaissaient-ils en cet instant trop intimes pour être confiés même à sa maîtresse.

— Eh bien, moi, — fit-elle, — je suis du Sud. J'aime les lignes nettes, les ombres bien marquées. Et les sentiments précis, précis jusqu'au cynisme.

Il n'aimait pas qu'elle prît ce ton provocant, et se hasarda à prononcer une réflexion d'ordre général :

— Mais non, il faut respecter l'inconnu, il faut laisser de la place entre les êtres.

Il s'allongea dans les boutons-d'or, maintenant bien froissés. Pourquoi dire cela, alors qu'au contraire, recherchant un être particulier, Michelle, il n'avait été satisfait qu'en prenant de lui la notion la plus précise? Est-ce que ce qu'il préférait n'était pas, alors, en contradiction avec ce qu'il faisait? Mais ses paroles involontaires, dont il ne comprenait pas encore la portée, lui préparaient la possibilité d'un repli, d'un recul.

XVII

Ils prenaient leurs repas dans un petit salon que Basil avait fait aménager à côté de la chambre de Michelle. C'était là aussi qu'il préférait se tenir, « pour pouvoir fumer » disait-il, mais aussi pour échapper à l'encombrement. Chez lui il avait toujours fait chambre à part, et s'il respectait l'intimité des autres, c'était pour demeurer maître de la sienne. Il détestait la promiscuité, même d'une femme à laquelle il tenait, l'indiscrétion des vêtements qui traînent, le sans-gêne d'un cabinet de toilette qui n'était pas le sien.

Michelle, au contraire, aurait voulu ne le quitter jamais et l'eût aimé à chaque instant de la vie quotidienne. Quand il était sorti, elle avait été tripoter son linge, passer la main sur ses vêtements, jouer avec de l'argent qu'il avait oublié sur la cheminée. Elle se plaisait à l'inspecter des pieds à la tête, à arranger sa cravate. Elle aimait s'asseoir sur ses genoux, ou lui entrer deux doigts dans le cou, pour sentir sa chaleur. Certaines de ses familiarités, hardies, mais qu'elle trouvait naturelles, choquaient un peu Basil tout en le flattant.

A la fin du déjeuner, quand il fut certain que le garçon ne les dérangerait plus, il repoussa sa chaise et dit :

— Michelle, j'ai réfléchi, je voudrais te parler.

Michelle, un peu effrayée, plaisanta :

— Réfléchir, c'est dangereux pour toi.

— Oui, — reprit-il, — je voudrais te parler du nommé Adès.

— Ah!

— J'avoue que je n'ai guère pensé à lui depuis qu'il a si piteusement disparu. Mais enfin il me semble que j'ai droit à certaines explications. Que faisait-il ici?

A la vérité Basil maintenant même ne se préoccupait guère de son rôle; il eût parfaitement été capable de se persuader qu'Adès n'avait jamais existé. Mais il cherchait un prétexte pour mettre Michelle dans son tort, et celui-là était assez bon.

— Adès est un garçon un peu absurde, pas méchant, qui s'était mis dans la tête qu'il m'aimait. J'avais décidé de rentrer à Paris avant maman. Il a demandé à m'accompagner. Voilà tout.

— Mais pourquoi vous être arrêtés à Dieppe, en tête-à-tête?

— L'endroit me plaisait, — répondit Michelle d'un air buté. — Nous étions chacun dans notre chambre, il n'y avait pas grand mal à cela.

Basil s'impatienta de sa mauvaise foi.

— Et la lettre laissée à ta mère? Et la comédie qu'Adès et toi vous avez jouée à mon arrivée ici?

— Si tu commences à ne plus croire ce que je te dis, — fit Michelle, — je n'ai plus qu'à me taire.

— Je crois d'abord mes yeux et mes oreilles. Vous avez essayé de me persuader que tu étais la maîtresse d'Adès. Pourquoi?

— L'étais-je?

— Non, certes.

— Alors?

Elle se leva, vint entourer le cou de Basil de ses bras et lui dit avec gentillesse :

— Idiot, ne comprends-tu pas que j'ai monté cet épisode de cinéma pour te démontrer que tu m'aimais? J'ai eu tort, peut-être, j'ai agi bêtement ou trop adroitement, je ne sais, mais je ne regrette rien. Adès n'a jamais été qu'un comparse involontaire.

— C'est égal, — fit Basil d'un ton bougon, — tu m'as bien mis dedans.

Un éclair passa dans les yeux de Michelle, et elle lui demanda avec âpreté :

— Vas-tu te plaindre du résultat?

Ce fut à lui d'avoir peur. Elle insista :

— Non, n'est-ce pas. Alors? Remercie-moi plutôt.

Basil, baissant la tête, se reporta à ses réflexions matinales. Au réveil, après avoir profondément dormi, il s'était cru tout d'abord à Sussex Square. Quand il avait constaté qu'il se trouvait à Dieppe et pas à Londres, il avait bondi de son lit, se rappelant en même temps que Michelle était sa maîtresse. L'événement lui avait paru aussi saisissant que s'il le découvrait du dehors, en spectateur. Il n'arrivait pas à rentrer dans la situation, comme s'il en avait perdu la clef et l'issue. Il tournait autour en cherchant à l'expliquer et bientôt à se justifier. Parce que son désir de Michelle avait diminué, des scrupules apparurent.

Hélas, qu'ils étaient donc tardifs! Comment s'était-il mis — ou laissé mettre — dans une pareille situation? Comment en sortir? Qu'allait-il faire? Pas question, bien entendu, de renoncer à Michelle. Cependant ils ne pouvaient passer le reste de leur existence dans cette chambre d'hôtel. Encore une fois, il fallait aviser. Peut-être avait-il déjà perdu trop de temps.

— Encore du café? — fit Michelle. — Il est excellent, un vrai café turc. D'ailleurs la nourriture est très bonne, ici.

A plusieurs reprises déjà, elle avait fait des remarques sur la cuisine, alors que Basil avait été élevé à ne pas avoir l'air de s'apercevoir de ce qu'il mangeait.

— Oui, — fit-il légèrement agacé, — l'hôtel est bon, mais tout de même — et il s'empressa de replacer la phrase dont il s'était servi dans ses réflexions — nous ne pouvons pas passer le reste de notre existence ici.

Michelle le regarda par en-dessous : décidément, il avait une arrière-pensée. Elle ne dit rien et il fut forcé de continuer, mais sur un ton plus doux que précédemment, parce qu'il sentait son argumentation moins forte :

— As-tu songé que tu avais disparu depuis bientôt une semaine? Il serait temps d'avertir ta mère. Sinon elle va mettre la police à nos trousses.

— Peu m'importe...

— Et moi, chérie, que penses-tu de mon sort, dans ce cas-là?

Elle lui jeta un bref regard et fit :

— Tu as raison, il ne faut pas que tu coures le moindre risque.

Il enregistra ce qu'elle venait de dire et reprit :

— Il ne s'agit pas que de moi, mais de nous deux. Tu comprends donc la nécessité de...

— Maman ne fera rien, je le sais.

Il prit une expression étonnée.

— Pourtant! Elle t'a vue partir avec un jeune homme, elle m'envoie à ta recherche, elle ne nous voit rentrer ni les uns ni les autres, et tu crois que...

A mesure qu'il parlait, l'incorrection scandaleuse de sa propre conduite lui apparaissait avec plus d'évidence. Ce qu'il avait fait était si contraire à sa nature, à son passé! Madame Tadros pouvait justement lui reprocher d'avoir trahi sa confiance, de n'être pas un gentleman. Il se leva, pour échapper au sentiment de honte qui l'accablait.

— Maman ne s'inquiète pas, — continua Michelle, — je lui ai écrit. Oh, je n'ai pas parlé de toi. J'ai dit que tu étais reparti sans avoir pu me persuader, que l'autre était reparti aussi sans avoir rien obtenu, et que je préférais rester ici, seule, quelque temps encore.

— Tu as écrit cela? C'est vrai?

Il se pencha sur elle et l'embrassa de grand cœur. Aux yeux de madame Tadros au moins, cette lettre le rétablissait dans sa situation de gentleman. Maintenant qu'il était rassuré, il remarqua d'une voix lente :

— Comme tu sais bien dissimuler la vérité.

— Faut-il me le reprocher? C'est pour toi aussi bien que pour moi.

Le mensonge lui répugnait, mais si quelqu'un d'autre se chargeait de mentir à son profit, il s'y résignerait évidemment. Il se mit à tourner dans la pièce, d'un pas lourd, puis, avec une feinte indifférence :

— Es-tu sûre que ta mère t'aura crue?

— Mais oui. D'ailleurs l'essentiel est qu'elle ne bouge pas.

« En somme, pensa Basil, voilà une mère assez commode. » Dès le début de leurs relations, elle lui avait paru douteuse, seulement, comme il avait besoin qu'elle ne le fût pas, il avait admis qu'elle était une dame très comme il faut. Maintenant il songeait avec quelle facilité de femme entretenue elle avait accepté qu'il payât ses notes d'hôtel! Mais alors, quand, les larmes aux yeux, elle l'avait prié de courir après sa fille, n'était-elle pas de connivence avec Michelle? Son silence, aujourd'hui, quelle affreuse complaisance! Les pensées de Basil prirent le galop. Était-il tombé dans un guet-apens?

— Écoutez, Michelle, — dit-il en se mettant à parler anglais.

Le visage de son amant lui parut si redoutable, qu'elle s'écria :

— Qu'y a-t-il, mon chéri?

— Laissez-moi, laissez-moi.

Il écarta la main qu'elle tendait vers lui. Il ne voulait pas s'attendrir, mais savoir. Savoir s'il n'avait pas été une effroyable dupe, si cette créature n'était pas la dernière des coquines. Des histoires de chantage lui revinrent à l'esprit.

— Écoutez, — dit-il d'une voix rauque qu'il s'efforçait d'assurer, — vous allez me répondre aussi complètement, aussi franchement que possible. Je l'exige. Votre mère était-elle au courant de votre fuite et est-ce d'accord avec vous qu'elle m'a envoyé à votre recherche?

— Calme-toi, tu es fou.

— Répondez-moi.

Assurément elle avait compté sur la connivence de sa mère, au temps oublié où elle voulait se venger de Basil. Sa ruse était alors légitime. Cependant si elle l'avouait aujourd'hui, elle se perdait à ses yeux. Il la saisit aux poignets :

— Tu me fais mal, — gémit-elle.

Les yeux pleins de fureur et d'inquiétude, il lui froissait cruellement les poignets. Alors son aversion ancienne pour les hommes revint à Michelle et elle opposa sa perfidie féminine à leur violence aveugle :

— Comment peux-tu m'aimer si tu me crois capable de pareille bassesse?

Elle ajouta d'une voix insinuante :

— Pour combiner une telle manœuvre, il aurait fallu que j'eusse des visées sur toi. Tu sais bien au contraire que je te détestais.

— C'est vrai, — fit-il en ouvrant ses mains, et heureux pour la première fois de cette antipathie.

— As-tu déjà oublié, — continua-t-elle, — que je refusais tes avances, que tu m'aimais et que je ne voulais pas t'entendre?

Basil passa la main sur son front, cherchant à ne pas se perdre dans ces complications. Puis il s'écria :

— Mais tu m'as dit, tout à l'heure, que si tu étais partie avec Adès, c'était pour me provoquer à te suivre.

— Toi qui connais les femmes, vas-tu t'étonner de leurs contradictions?

Comme il les connaissait fort mal, il fut flatté de ce compliment. Il hésita, elle en profita pour l'attaquer :

— Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'assez vil à soupçonner de calcul la femme qui a tout sacrifié pour vous? Si j'étais la personne que tu sembles croire, n'aurais-je pas pris certaines précautions, obtenu certaines garanties avant de me donner?

Il oublia qu'elle ne s'était pas donnée, qu'il l'avait prise — mais peut-être préférait-il l'oublier — et sans chercher, pour le moment, à comprendre davantage, il murmura, reprenant l'usage du français :

— C'est vrai.

Se rapprochant de son oreille, elle lui rappela qu'il était le premier à l'avoir eue. Le premier et le seul. Il eut un mouvement d'orgueil et murmura :

— Pardonne-moi, pardonne-moi.

Mais soudain il poussa un long soupir, et son regard se chargea de méfiance, de mauvaise volonté. Obscurément il en venait presque à regretter d'avoir été, en effet, « le premier ». Car si Adès s'était chargé de ce rôle, comme il l'avait cru d'ailleurs, sa responsabilité à lui en serait plus légère. Elle devina l'angoisse qui venait de le saisir et, sans avoir l'air de s'en apercevoir, elle ajouta :

— Je vais d'ailleurs te donner une preuve de ma bonne foi : c'est que je ne me reconnais aucun droit sur toi, et que jamais, tu entends, je ne te demanderai de divorcer pour m'épouser.

— Ne parlons pas de cela, — bredouilla-t-il.

— Mais si. J'ai agi librement, et je ne dois de comptes à personne. Je n'ai pas l'ombre de préjugés. Une affranchie, voilà ce que je suis.

Certes, elle ne regrettait rien. Mais en ce moment elle le méprisait un peu. Et elle diminuait exprès, non par cynisme mais par défi, par fierté, la valeur de ce qu'elle lui avait sacrifié.

Pour sortir du silence où ils étaient tombés, Basil se pencha sur Michelle pour l'embrasser. Mais elle l'écarta sans le regarder :

— Non, pas maintenant.

Il hésita, il s'en voulut de sa gaucherie. D'un ton de supplication, il murmura :

— Ce soir, n'est-ce pas?

Il avait de nouveau envie d'elle, maintenant qu'il était rassuré sur les risques qu'il courait, maintenant aussi qu'il se trouvait à peu près certain qu'elle ne lui avait pas joué la comédie. Rien ne lui aurait été plus odieux, rien ne l'aurait plus refroidi que de se savoir dupe. Il aurait rompu avec un ami qui lui aurait menti, il n'aurait plus désiré une maîtresse qui l'aurait trompé. En amour comme en affaires, il ne traitait que sur la base de la confiance. Puisque Michelle était loyale, il n'hésitait pas à la chérir. Et puis, avec fatuité, il se disait qu'elle méritait d'être récompensée.

— Ce soir? — répéta-t-il en souriant.

Il chercha sa main, qu'elle retira. Elle ne se laisserait pas amadouer par sa bonne humeur et elle résolut de le priver. Mais, le soir venu, elle ne tint pas la promesse qu'elle s'était faite. Par faiblesse, par tendresse, en dépit de ce qu'il disait et de ce qu'il était, parce qu'elle avait besoin de lui, et parce que ses caresses lui semblaient les plus douces des consolations. Dans l'ombre, Michelle le sentait, actif, frémissant, mais elle ne le voyait pas : il n'était pas tout à fait Basil, il était celui qu'elle désirait et auquel, d'entre tous les hommes, Basil ressemblait le plus.

ROBERT DE TRAZ

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Lorsque, le 21 septembre au matin, les journaux apprirent au public anglais que le gold-standard était suspendu, la vie quotidienne ne s'arrêta pas une seconde, les marchands de lait continuèrent à mener par les rues leurs voiturettes astiquées, les artistes du pavé à tracer sur le macadam leurs enluminures patriotiques : la base même de l'Empire avait chancelé, personne ne s'en était ému.

L'indifférence britannique était-elle désormais si profonde que rien ne pourrait la secouer?

Brusquement, le 27 octobre, la nation se réveille : par le scrutin le plus massif de son histoire, elle répudie la politique de ceux qu'elle accuse de l'avoir conduite où elle est, elle signe un chèque en blanc à ceux qui, sans programme, lui promettent simplement de travailler de leur mieux pour le bien du pays; elle veut vivre et elle le dit.

Le récit des journées qui ont précédé cette consultation populaire mérite d'être retracé. Il montre chez les politiciens une extraordinaire confusion : intérêts et principes, doctrines et réalités, ambitions, craintes, désespoirs se mêlent, se chevauchent, s'opposent, les empêchent de choisir sereinement, retardent leur action. Et, dans ce pêle-mêle de professions de foi, dans ce tohu-bohu de panacées, le peuple anglais — qu'on croyait endormi — reconnaît les bons et les mauvais, avec une lucidité qui stupéfie. La leçon vaut d'être retenue.

A vrai dire, la nécessité d'une élection générale avait été affirmée dès les premières heures du cabinet d'union natio-

nale, dans les derniers jours du mois d'août. Le ministère n'avait qu'une majorité d'une soixantaine de voix et la tâche dont il était chargé s'annonçait considérable. D'autre part, du moment que les travaillistes refusaient de collaborer, l'expression même d'union nationale sonnait faux dans une Chambre des Communes où le Labour était bel et bien le parti le plus largement représenté. Les conservateurs savaient que les socialistes avaient, en 1929, profité des imperfections de la loi électorale qui, en désignant les députés au scrutin relatif, avait assuré 122 sièges à des candidats travaillistes qui n'avaient pas eu pour eux la moitié des voix de leur circonscription. Ces 122 sièges au moins devaient tout naturellement passer de l'opposition à la majorité nationale et cette simple translation valait à elle seule une élection[1].

Les conservateurs, partisans d'une dissolution du parlement, eurent bientôt un autre argument. Le gouvernement d'union nationale avait été chargé de relever le crédit britannique. L'opération comprenait deux temps : 1° rétablir l'équilibre du budget; 2° redresser la balance commerciale. Le ministère d'union réussit pleinement la première opération; la seconde fit renaître l'antique, l'éternelle controverse entre protectionnistes et libre-échangistes. On vit donc les journaux conservateurs mener campagne en faveur d'une élection générale et chacun comprit que le scrutin se ferait pratiquement sur l'unique question des droits de douane. En vérité l'occasion était belle de décoller une fois pour toutes ces étiquettes de partis dont personne ne savait plus très bien

1. Au moment des élections de 1929, les partis étaient ainsi divisés aux Communes :

Conservateurs	400
Travaillistes	162
Libéraux	46
Indépendants	7
	615

Après les élections de 1929, la répartition était la suivante :

Travaillistes	287
Conservateurs	260
Libéraux	60
Indépendants	8
	615

ce qu'elles cachaient, ni même si elles cachaient quoi que ce fût et de retourner à la dualité classique du temps de l'*anti-corn law league*. Sur ces entrefaites la livre, fruit trop mûr, se détache. Pendant quelques heures on ne parle plus d'arithmétique électorale. Mais l'Anglais est têtu : l'idée reparaît.

Toutefois, quand elle reparaît, les choses ont changé. Le parti travailliste, dont certains éléments étaient assez disposés, six semaines auparavant, à mettre quelques droits d'entrée sur les importations, de luxe tout au moins, se ressaisit. La liberté retrouvée de la livre lui permettra, dit-il, de se plier aux circonstances. Les industries qui travaillent pour l'étranger, et qui sont — somme toute — les industries essentielles de la Grande-Bretagne, vont trouver, dans l'affaiblissement de la devise, un stimulant bien suffisant pour rétablir cette fameuse balance commerciale[1].

D'un autre côté les milieux économiques et financiers ne voient pas sans inquiétude le pays jeté dans l'incertitude d'une campagne électorale. La Cité a conscience de la surveillance constante qu'exerce l'étranger sur l'Angleterre. Elle craint les crises de confiance, redoute pour la livre les mauvaises humeurs d'outre-mer.

Mais les partisans d'une consultation populaire sont surtout

1. La balance commerciale visible, notons-le, a toujours été adverse en Grande-Bretagne. Mais, si l'on tient compte des exportations invisibles, la balance commerciale a laissé des excédents favorables, qui se répartissent comme suit au cours des dernières années :

1920	£ 252 millions.
1921	68 —
1922	155 —
1923	97 —
1924	39 —
1925	54 —
1926	9 —
1927	114 —
1928	137 —
1929	138 —
1930	39 —

La gravité de la situation actuelle vient en grande partie de ce fait que les crédits anglais gelés à l'extérieur ne permettent plus à la Grande-Bretagne d'effectuer des exportations de capitaux suffisantes pour compenser le déficit traditionnel de la balance commerciale visible.

combattus par les libéraux, qui reprennent à leur compte la prudence inquiète des financiers, mais qui y ajoutent quelques explications de leur crû : « Les conservateurs, disent-ils, veulent étouffer dans son berceau la jeune Union nationale. Ils cherchent à exploiter à leur profit la crise actuelle. » En réalité les libéraux tirent le maximum d'avantages de la formule de collaboration des partis inaugurée à la fin d'août. Ils sont, au parlement, le groupe le plus faiblement représenté et, par l'abstention des travaillistes, sont en fait à égalité avec les conservateurs, partagent avec eux le pouvoir et limitent leur puissance. Ils n'ignorent pas que l'électeur anglais, consulté dans un moment aussi grave, ira vers les solutions bien tranchées, se prononcera pour le socialisme ou pour les die-hards, mais qu'ils sortiront, eux, encore affaiblis de l'épreuve. Et leur calcul n'est pas inexact.

Cette résistance ne diminue en rien l'ardeur des conservateurs, qui sentent le moment venu. Si l'on tarde trop, en effet, on risque de se heurter au mécontentement d'une opinion publique lasse des sacrifices qu'on aura dû lui imposer. Le second cabinet travailliste s'est effondré au milieu du désaveu général : il y a une succession à prendre. Mais il faut se hâter.

Entre les libéraux réfractaires et les conservateurs impatients, M. Mac Donald tente de garder la balance égale. Il a, lui aussi, le sentiment que la brusque volte-face qu'il vient d'effectuer ne sera plus comprise dans un an : on aura oublié. Il a conscience de la faiblesse de sa majorité. Mais en même temps il n'est pas insensible aux attaques que lui lancent les libéraux avec qui la veille, du temps qu'il présidait un ministère socialiste, il ne dédaignait point de collaborer. Ceux-ci lui reprochent de faire le jeu des pires réactionnaires, et l'argument lui va droit au cœur.

Ainsi s'amorce et se poursuit, pendant plus de dix jours, au sein du ministère, une lutte souterraine entre les groupes divisés. Certains conseils de cabinet ne se terminent que tard dans la nuit. Les conservateurs font le siège des libéraux. Ils pointent, heure par heure, ceux qui, dans le camp adverse. sont demeurés sur leurs positions ou, au contraire, ont fait un pas en avant. Ils peuvent déjà compter sur Sir John Simon

qui, à mi-chemin entre le libéralisme et le conservatisme, considère très loyalement que des tarifs de douane sont nécessaires. Il formera bientôt, lui et ses amis, un peloton bien séparé dont les membres se présenteront à leur corps défendant aux électeurs. Une seconde fraction libérale, celle de Sir Herbert Samuel, demeure autrement fidèle à la foi de Manchester. Il fut même un instant question, chez les conservateurs irréductibles, d'obtenir le double débarquement de Sir Herbert et de M. Snowden, dernières citadelles du libre-échangisme sur le champ de bataille ministériel. Pourtant, Sir Herbert met au-dessus de sa fidélité à son parti, son dévouement à la chose publique. S'il fallait absolument, pour maintenir la cohésion nationale, établir quelques droits de douane, il céderait, à condition bien entendu que ces droits soient temporaires, limités, précis. Quant au troisième groupe libéral, celui qui ne veut rien entendre, il n'a pas, au sein du ministère, de représentant.

Telles étaient les tendances diverses que, dans les premiers jours d'octobre, M. Mac Donald devait mettre d'accord, soit en trouvant un programme d'action commune que l'équipe au pouvoir aurait pu appliquer sans même se présenter devant le pays, soit en élaborant un manifeste constructif qui aurait lancé la campagne électorale. Cette formule d'union, qui aurait été l'enfance de l'art pour un des innombrables vieux routiers du Palais-Bourbon, M. Mac Donald ne la trouva pas. Il semble bien que les obstacles soient venus de l'extrême droite où, dans le groupe de M. Neville Chamberlain par exemple, on tenait absolument à porter le combat sur un terrain nettement conservateur.

Or, pendant tout le temps que se poursuivaient ces marches et contre-marches en chambre, un vieillard convalescent qui, lui avait aussi, jadis, dirigé un gouvernement d'union nationale, observait et souriait. Il s'était déclaré adversaire d'élections générales et plus fermement encore adversaire d'une seule once de protectionnisme. Depuis lontgemps sans doute un certain discrédit pesait sur lui. Mais il n'en demeurait pas moins redoutable, par son éloquence, par sa verve, par son sens de la foule et surtout parce qu'il avait su garder, provincial matois, les clefs du coffre-fort où dormaient les fonds élec-

toraux — considérables d'ailleurs — du parti libéral, M. Lloyd George n'était pas mort.

Il vit donc arriver dans sa propriété de Churt tous ceux qui souffraient, à Londres, de certains scrupules politiques. Dès le 30 septembre Sir Herbert Samuel fait le voyage. Le lendemain Lord Reading suit sa trace. Le 5 octobre le premier ministre lui-même fait le déplacement. Il s'agit de convaincre le vieux Gallois de la nécessité d'une collaboration. L'oncle à héritage n'écoute pas ses neveux. Il va jusqu'à inviter M. Henderson qui, lui aussi, prend un billet pour Churt; et, quand le chef travailliste monte dans le train de retour, il sait que l'opposition comprendra une fraction des libéraux. Les jeux sont faits.

Le 6 octobre, M. Mac Donald annonce, devant une Chambre des Communes qui se sépare, que des élections auront lieu le 27. La durée de la campagne a été réduite, pour ramener à son minimum cette période d'incertitude dont s'épouvantent alors certains financiers.

L'appel que lance dès le lendemain le premier ministre au pays montre admirablement combien les discussions des jours précédents au sein du cabinet ont été vaines. « Le pays doit traverser, dit-il, une période de redressement et de rajustement au cours de laquelle des mesures de la plus haute importance, tant dans le domaine national que dans le domaine international, devront être prises en vue d'affirmer notre stabilité et d'éviter le retour des mauvaises heures que nous venons de vivre. » Ces mesures « de la plus haute importance », quelles sont-elles? Le manifeste n'en mentionne que d'une espèce : des accords internationaux qui devront écarter quelques-unes des causes les plus fécondes du malaise économique de l'Angleterre. Car les partis ont tous et toujours également affirmé à l'opinion que les difficultés dont souffrent le pays ont une origine internationale, ce qui n'est pas faux, mais s'accordent à le leurrer de l'espérance d'une solution internationale, ce qui n'est pas entièrement courageux[1]. Ce

1. Les mots « accords internationaux » cachent en effet des réalités absolument différentes suivant qu'ils sont prononcés par l'un ou par l'autre des partis. Pour les travaillistes, il s'agit d'une conférence chargée d'établir une monnaie dirigée n'ayant plus de rapport stable avec l'or. Pour M. Mac Donald, il s'agit de la liquidation des dettes et des réparations.

que le manifeste de M. Mac Donald met justement au premier plan, c'est le redressement de la balance commerciale. Mais par quel moyen? Silence. Le gouvernement ne veut pas se lier à une politique, quelle qu'elle soit. Il veut être libre d'agir comme viendra le vent, d'après les circonstances, et d'examiner toutes les solutions qui lui seront proposées : « tarifs, développement des exportations et contraction des importations, traités de commerce, arrangements économiques réciproques avec les Dominions ». En somme tout est possible, rien, pour le moment, n'est envisagé.

Il est curieux de voir comment ces cadres vides préparés par le Premier ministre dans son appel au pays vont être aussitôt repris et remplis par les chefs de file de chacun des partis, et comment ceux-ci, dans un moule identique, vont couler des pâtes différentes.

C'est d'abord M. Baldwin qui, le 8 octobre, adresse aux membres du parti conservateur et unioniste son évangile électoral. Lui aussi parle d'accords internationaux, ou plutôt de problèmes internationaux qui se poseront pour le gouvernement chargé de remettre la Grande-Bretagne en selle. Parmi ceux-ci « la distribution inégale de l'or, la dépendance financière réciproque des différents pays du monde ». En ce qui concerne le redressement de la balance commerciale, « les tarifs douaniers, dit nettement M. Baldwin, sont les armes les plus rapides et les plus efficaces non seulement pour réduire les importations excessives, mais encore pour obtenir des autres pays qu'ils abaissent leurs propres barrières douanières ».

On ne saurait être plus franc.

Le manifeste de Sir Herbert Samuel[1] ne l'est pas moins : il est plus gêné. Le principal, pour lui, est d'agir, que la méthode porte sur la monnaie, sur l'expansion des exportations ou sur la restriction des importations. Mais, si la discipline nationale exige certains sacrifices, les libéraux n'abandonneront pas le libre-échange. « Nous estimons, disent-ils, qu'aucun sujet de controverse entre les partis décidés à soutenir le gouvernement n'aurait dû être avancé au cours de cette élection.

1. Il était signé de Sir Herbert Samuel, de Lord Reading, de Lord Crewe, de Sir Donald Maclean, de Sir Archibald Sinclair, de Lord Lothian, de M. Ramsay Muir et de lady Acland.

Toutefois, étant donné certaines affirmations qui ont été portées, nous nous croyons obligés de déclarer qu'à nos yeux, quelles que soient les mesures d'exception qui pourront être jugées nécessaires pour résoudre la situation immédiate, la liberté des échanges est la seule base permanente de notre prospérité économique, de la santé de l'Empire et du monde ».

***

Entre les hommes et les idées qui se trouvent réunis autour d'un idéal national commun, que personne n'est arrivé à définir mais que tous reconnaissent avec une sûreté infaillible d'instinct, il existe donc des divergences nombreuses, sans doute profondes. Le peuple anglais ne s'en soucie pas. Il a pu suivre heure par heure les tentatives de coalition électorales qui se sont faites entre libéraux et conservateurs, il a pu voir aussi que souvent la discipline d'entente n'a pas été observée, que dans la circonscription de Sir Herbert Samuel, par exemple, un candidat conservateur s'est fait inscrire et s'est maintenu : son choix est fait. Il est si net que les paris, ouverts, à la Cité à chaque renouvellement de la Chambre des Communes, donnent tous comme favoris les candidats d'union nationale. Un journal conservateur qui n'a cessé de défendre l'utilité des élections, qui s'est montré l'un des plus optimistes, imprime, trois jours avant le scrutin que tout est en ligne maintenant pour le « triomphe ». Il prédit le résultat du vote, il annonce 320 députés conservateurs et 209 socialistes. Il allait y avoir 470 conservateurs et 52 socialistes. Le *Daily Telegraph* avait péché par modestie!

***

« Le pays doit montrer de façon non douteuse qu'il ne veut rien avoir de commun avec un parti dont le programme ne pourrait que transformer la situation déjà grave d'aujourd'hui en chaos et en catastrophe », avait dit l'un des chefs des partis nationaux. Les électeurs comprirent. Ils assu-

rèrent au gouvernement une majorité de 500 voix, la plus considérable qui ait jamais siégé à Westminster[1].

L'écrasement des travaillistes est complet. Au lieu des 286 qu'ils étaient le 8 octobre, à la dissolution du Parlement, les voici réduits à ce qu'ils étaient en 1906, à une cinquantaine. On peut dire d'eux ce qu'on disait, ou à peu près, des libéraux en 1924, qu'il avait fallu un train pour les emmener, qu'une brouette suffirait pour les ramener. 34 membres du dernier gouvernement socialiste sont battus, dont 13 ministres du cabinet proprement dit. Des hommes comme le docteur Addison, ancien ministre de l'Agriculture, comme M. Alexander ancien Premier Lord de l'Amirauté, comme M. Wedgwood Benn, ancien secrétaire d'État pour l'Inde, comme M. Clynes, ancien ministre de l'Intérieur, comme M. T. Shaw, ancien ministre de la Guerre, ne sont pas réélus. Miss M. Bonfield, ancien ministre du Travail perd son siège. M. Henderson lui-même, ancien ministre des Affaires étrangères, président désigné pour la Conférence du désarmement de 1932, chef de l'opposition, reste à la porte des Communes.

La défaite est totale. Il serait dangereux toutefois de juger du recul du travaillisme en Grande-Bretagne d'après la diminution du nombre des sièges occupés au Parlement par des députés travaillistes. En 1929, les 287 victoires que le parti avait remportées correspondaient à 8 389 000 voix. Cette année les 52 députés socialistes élus groupent un électorat de 6 648 000 voix. La diminution des bulletins est sensible, elle n'est cependant en aucune façon comparable à la réduction du nombre des représentants. C'est là un des aspects les plus importants des élections du mois dernier. Et les chiffres sont encore plus éloquents si l'on examine le total des suffrages

1. Depuis 1832 (*Reform bill*) les majorités ont été les suivantes :

1832 Lib.	370	1865 Lib.	78	1900 Unioniste	134
1835 —	112	1868 —	116	1906 Lib.	356
1837 —	18	1878 Cons.	98	1910 (jan.) Lib.	124
1841 Cons.	76	1880 Lib.	115	1910 (déc.). —	126
1847 Lib.	18	1885 —	86	1918 Coalition	263
1852 Cons.	20	1886 Cons.	114	1922 Cons.	79
1857 Lib.	80	1892 Lib.	40	1923 Cons. sur Soc.	68
1859 —	50	1895 Unioniste.	152	1924 Cons.	211
				1929 Soc. sur Cons.	29

obtenus par les partis de gouvernement. En tout, un peu plus de 14 millions contre 6 870 000 aux divers groupes de l'opposition. D'un côté le rapport entre le nombre des députés de la majorité et celui des députés de l'opposition est de 10 à 1. De l'autre le rapport entre les deux masses de voix est de 2 à 1. Pendant toute la durée du second cabinet Mac Donald, les libéraux ont essayé de monnayer l'appui qu'ils apportaient au gouvernement travailliste trop faible pour vivre par lui-même, en lui demandant de défendre un projet de loi modifiant le régime électoral actuel. Les travaillistes, qui ne s'étaient pas mal trouvés d'un système grâce auquel ils avaient eu tant de représentants élus en 1926 firent la sourde oreille. Les libéraux leur rappellent aujourd'hui leur égoïsme.

Sont-ils, eux, beaucoup plus favorisés? Certes ils étaient 46 en 1924, 60 en 1929, ils sont aujourd'hui 70. Mais cette progression ne correspond à rien. Les 70 libéraux du nouveau parlement sont divisés en trois tronçons, dont un dans l'opposition; les deux autres ont chacun son chef, chacun son programme, l'un regarde à gauche, l'autre à droite. Et surtout, ils ont perdu une partie de leurs troupes. Les 60 députés libéraux de 1929 avaient avec eux 5 308 500 voix. Les 66 libéraux d'union nationale n'ont que 1 403 900 voix. Sans doute beaucoup d'électeurs ont-ils, la mort dans l'âme, donné leur bulletin au candidat conservateur, parce qu'aucun candidat libéral ne se présentait contre lui et qu'il fallait bien faire quelque chose contre les socialistes. Mais le pli est pris, et dangereusement pris.

Ce sont d'ailleurs ces voix libérales égarées qui ont, en grande partie, fait le succès des conservateurs. Dans toutes les circonscriptions où, il y a deux ans, les travaillistes avaient été élus par des suffrages de minorités, tout leur espoir résidait cette année dans la possibilité de détacher à leur profit un certain nombre de bulletins libéraux. Or, à mesure que la campagne avançait, c'est-à-dire à mesure que s'affirmait la victoire prochaine des conservateurs, une partie de la presse libérale, qui cependant défendait la veille le principe de l'union nationale, soulignait pour ses électeurs le danger d'un succès trop absolu des die-hards, succès qui empêcherait le libre jeu d'un cabinet d'union et qui ferait des ministres libéraux ou

socialistes modérés les prisonniers des tories. Cette presse recommandait donc à l'électeur libéral de voter plutôt pour le candidat de l'opposition que pour le candidat conservateur, quand les possibilités se réduisaient à cette alternative. En refusant de suivre ce conseil, les électeurs libéraux ont joué un rôle décisif dans le triomphe des unionistes.

***

Triomphe qui n'est pas sans danger. Parmi les travaillistes battus figurent tous ceux qui, vraiment, avaient des qualités de chefs. La disparition d'un homme comme M. Henderson est déplorée — sinon par M. Mac Donald — du moins par la plupart de ses adversaires politiques. Une opposition suffisante est un balancier nécessaire au jeu harmonieux du mécanisme parlementaire, et M. G. Lansbury, même flanqué de Sir Stafford Cripps, ne parviendra pas à donner au dernier carré travailliste un souffle qui lui permette de tenir tête à une majorité inquiète de ses propres forces.

On ne peut qu'admirer l'attitude d'un homme comme M. Baldwin, qui, à peine les résultats connus, et comprenant aussitôt que le danger allait maintenant venir de l'intérieur, a tenu à répéter, avec M. Mac Donald, avec M. Snowden — dont le rôle a été si efficace dans la débâcle de ses anciens amis — que les élections ne s'étaient point faites à l'avantage de tel ou tel parti, mais qu'elles avaient eu pour but de consolider le gouvernement national. Les conservateurs ont à eux seuls la majorité absolue. La tentation sera forte, évidemment, d'écarter tous ceux qui viendraient faire obstacle à leur toute-puissance. Ils devront réfléchir un moment avant de se souvenir que bon nombre d'entre eux furent élus grâce à l'appoint de voix libérales et qu'en fin de compte ils représentent leurs électeurs. Mais cette réflexion ne pourra être que salutaire, puisqu'elle aura pour effet de modérer une ardeur peut-être excessive.

Autant il serait inexact de dire que le travaillisme est anéanti, autant il serait faux de croire que l'Angleterre est désormais devenue conservatrice et protectionniste. Mais ce qui est vrai c'est que les divers partis nationaux sont d'accord sur la nécessité de contrôler le commerce extérieur

du pays et que, si ce contrôle doit prendre, temporairement au moins, la forme de droits de douane, les ministres les plus opposés au protectionnisme n'élèveront point de veto.

Il semble que, pour l'instant, une des formes d'action les mieux faites pour satisfaire à peu près tout le monde, c'est l'organisation économique de l'Empire. La dernière Conférence impériale s'était en effet séparée après avoir discuté de vastes projets, mais sans avoir pris de décision vraiment importante. Une nouvelle Conférence, strictement économique celle-là, devait être convoquée par la suite à Ottawa. Des difficultés de tout ordre ont fait reculer la date de cette réunion. Il est probable que le projet en sera repris. L'idée qu'avait soutenue à Londres M. Bennett, au nom du Canada, était en gros celle d'une amélioration des échanges interimpériaux sous la protection d'une défense douanière commune aux divers membres du Commonwealth contre les importations étrangères. Le projet soulève, on le conçoit, des difficultés infinies par suite de la diversité des intérêts des Dominions. Mais il s'était surtout heurté aux principes du gouvernement travailliste. Il est trop conforme au contraire à ceux de la plus grande partie des ministres actuels pour n'être pas remis au jour.

***

La constitution d'un cabinet d'union nationale appuyé sur une majorité sans précédent est-elle suffisante pour assurer le redressement du pays? Certes non. Les obstacles à franchir sont innombrables encore et le manque d'homogénéité du ministère se traduira plus d'une fois par de fausses manœuvres. L'abandon de l'étalon-or a créé dans l'Empire des états de fait auxquels il faudra s'adapter avant de poursuivre une tâche d'ensemble. Mais une grande leçon se dégage du scrutin du 27 octobre, la volonté affirmée de tout un peuple de faire ce qu'il faut pour se sauver. Or, il a exprimé cette volonté en donnant une victoire totale au parti qui, par tradition, s'est toujours montré le plus amical à notre égard, le mieux disposé à des collaborations pacifiques et fructueuses avec la France. L'avenir prouvera qu'il a vu juste.

JEAN ALLARY

LA RETRAITE AU DÉSERT[1]

Un coup de sifflet rassembla les travailleurs. Un homme cria « A la soupe »! François voulut la goûter. Le détachement attendait, gamelle en main. Il trempa la cuillère dans la marmite aux légumes. C'étaient des haricots, durs comme pierre, nageant dans une sauce farineuse.

— Ça va.

Qu'eût-il pu dire de plus? Il savait bien que l'eau magnésienne des torrents ne pouvait amollir les haricots, les fèvettes, les lentilles, et que le secteur tout entier, du commandant au dernier des légionnaires, ne mangeait ces légumes secs tendres à point, que lorsqu'une chute de neige permettait de rassembler une eau sans natron.

Il déjeuna de bon appétit en face de Langen, content parce qu'il avait un auditeur complaisant qui ne donnait que rarement la réplique.

Bref repas. Après le café, Langen annonça qu'il allait faire sa sieste. Corvey remit les hommes au travail. Pour les encourager, il fut constamment avec eux, leur parlant, et pour leur montrer qu'il savait, lui aussi, travailler, il mania le pic et la pelle.

Au rapport de cinq heures, il dit son contentement. Aminot montrait fièrement ses mains ensanglantées par les ronces : « A Verdun, j'en ai posé des dizaines de rouleaux. »

La nuit monta lentement des vallées où scintillaient des feux. Les sentinelles prirent leur faction silencieuse. François ne gagna sa chambre que lorsqu'il eut vu s'éteindre, sur la plus haute des cimes du Nord, ce reflet rose-mauve, dernier signe du soleil disparu. Et à ce moment seulement, il sentit le poids de la nuit.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

Il était de quart. C'est-à-dire que, de sept heures à minuit, il irait de sa chambre au bastion A, puis au bastion B, attentif à éveiller les sentinelles dans la chambrée, avant la relève, à surveiller les guetteurs sur les plates-formes.

Langen, sur son lit, étalait des cartes et faisait des réussites. Il n'eut pas le courage d'entrer et de supporter ses histoires. Avec la nuit, une soudaine tristesse l'avait gagné, inexplicable et sournoise, contre laquelle il se défendait mal.

Il alla s'appuyer au mur d'enceinte. La clarté de la lune allait bientôt baigner le poste. Un rayon emperlait déjà le toit de tôle ruisselant de rosée.

Dans la chambrée, les hommes avaient fini de manger et de discuter. Ils avaient à tour de rôle jeté les résidus de leur repas dans un seau de fer où Frantz, le bœuf, venait se nourrir quand il en avait envie. Pour l'instant, l'animal ruminait, allongé devant les braises de la cuisine. Quand le froid le piquerait, il saurait bien pousser la porte de la chambrée de ses naseaux humides et gagner, sans heurter les dormeurs, son coin préféré, près du poêle.

La lune régnait sur le secteur endormi.

François grimpa au bastion Sud, qui commande le nœud des pistes et celui des oueds. L'homme salua. C'était Rotweiler, le poète. Il parla en allemand. « Belle nuit, sergent, nuit de poésie et de rêve. Je voudrais être de garde toute la nuit. Je ne pense à rien. Je ne suis plus légionnaire. Je suis prince et aimé. Vous ne rêvez pas, sergent? » François regardait le pauvre visage disgracié, le dos voûté, tout cet être minable qui n'avait dû connaître que refus et rejets et qui, là, solitaire, loin de tout ce qu'il eût aimé, trouvait dans cet exil les raisons de se duper et de se prêter un fallacieux bonheur.

Il le laissa parler, réciter des vers. Il dominait le bled éclairé par une lumière bien diffusée.

Le plus parfait silence. Le bruit du ruisseau en contre-bas. Les abois des chiens derrière les villages de kasbahs. Une détonation vers le poste de Renseignements, claire et sèche, et, en face, la flamme blanche suivie d'une détonation plus sourde. Le silence n'en était que plus profond. François voulait penser à lui, à sa vie future, à tout ce qu'il attendait de

ces années prochaines dont cette retraite était la préparation.

Mais, cette nuit-là, il était incapable de prévoir, d'imaginer. Il goûtait, comme Rotweiler, simplement, la poésie de la nuit, la sérénité et cette pureté inséparable de l'air glacé qu'il respirait avec précaution.

Les heures passèrent dans cette contemplation sans objet. La relève ayant été faite, il fut secouer Langen, dont c'était le tour de prendre le quart.

Le vieux soldat, inconscient, cria : « Présent », enfila sa capote et sortit aussitôt en toussant. François se déshabilla rapidement, s'inséra dans l'étroite gaine de grosse toile qui servait de draps de lit et n'attendit pas d'être réchauffé pour s'endormir, les dents serrées.

***

Le beau feu de paille est éteint. Quatre jours ont suffi pour que l'allant des hommes baissât. François l'a senti fléchir peu à peu. Mollesse des rassemblements, lenteur des porteurs de pierres, conversations des maçons, qui ne cessent que lorsque son pas les alerte. Il a trouvé Aminot acagnardé sous le bastion, là justement où le réseau barbelé n'a pas besoin d'être renforcé. Aminot était assis, les mains sur les genoux, le regard vers la vallée. Il n'a pas entendu venir Corvey. Il s'est levé en le voyant, a salué avec cet automatisme du vieux soldat, dont c'est le seul réflexe lorsqu'il est pris en faute.

— Vous rêvez?

— Non, sergent, je roulais une cigarette.

Corvey a répliqué, sec, de ce ton qui hérisse les hommes, les bute, il le sent :

— Suffit! Au réseau.

L'autre a bougonné :

— Pas moyen de respirer; pire qu'à Biribi.

— Quoi?

— Rien, sergent.

François est parti à la recherche de Langen, qu'il a trouvé allongé sur sa paillasse, les yeux vagues. Il a pensé : « Lui au

moins est tranquille : il a sa dose de vin. Tout lui paraît bien. »

Il l'a interpellé :

— Tu te reposes?

Souriant, le vieux a répondu :

— Comme tu vois; et toi, tu fais la mouche?

— La mouche?

— Eh oui : tu vas, tu viens, tu te donnes du mal.

— Après?

— Rien. Ça marche, les chantiers?

— Il me semble que c'est ton métier de t'en assurer.

— Je l'ai fait.

— Oui, à ton habitude : mettre les hommes au travail; un coup de gueule au hasard, une menace, et la sieste. Pendant ce temps, les caporaux bavardent et les hommes discutent.

— Et toi?

— Moi? Je vais mettre ordre à ça. Si je ne peux pas compter sur toi, tant pis! Je ferai tout moi-même.

Alors Langen se redressa, quitta la couchette, et s'en fut fermer la porte. Puis il revint vers François et, calme, en apparence — mais ses yeux et son nez, et jusqu'à ses mots mêmes, choisis avec effort, le démentaient :

— Écoute, Corvey : pas d'histoires avec moi. On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace. Tu vas me foutre la paix. Tu t'imagines que parce que tu as vingt ans, de l'instruction et de l'orgueil, tu vas tout bouleverser. Moi, ça ne m'épate pas. Je te vois venir. Il y a quatre jours que je t'observe. Oh! je te connaissais avant que tu n'arrives ici. J'avais entendu parler de toi, au secteur. Un poseur, une espèce d'aristo qui méprise les sous-officiers et qui empoisonne les hommes, pourri d'ambition; plus de bouquins que de pinard. Et va que je lis, et va que j'écris. Plus qu'un général. Moi, ça ne m'épate pas. Tu es ici à la Légion : donc, rien de plus que moi, sinon que tu n'as pas mon expérience. Tu te plains du milieu? Tu es Français? Il y a assez de régiments en France et en Afrique pour les Français, sans qu'on vienne à la Légion. D'ailleurs, tu as une tête de chasseur d'Afrique. Bon pour ça, mon vieux. Mais tu es à la Légion. Alors, rien de plus que moi.

Corvey, délibérément, se taisait. Allongé sur son lit, il lisait, en se contraignant au silence. Il sentait monter en lui une de ces colères folles où il perdait jusqu'au contrôle de ses gestes. Il lisait, s'attachant au sens des mots, qui commençaient à danser devant ses yeux. L'autre reprit, agacé par ce silence :

— Monsieur est un intellectuel. Moi, je m'en fous. Ah! tu lis, tu écris, tu travailles : ça ne te mènera pas loin. Moi aussi, autrefois, au début, j'ai écrit, lu, préparé je ne sais quoi pour je ne sais quelle éventualité; ça n'a guère duré. Six mois de bled et le pinard : adieu les bouquins et les grands bobards. Tiens, tu me fais rigoler. Tu feras comme moi. Un rempilé. Au bout de tes cinq ans, tu ne seras pas fichu de gagner ta vie dans le civil; tu rengageras et, après, jusqu'à la gauche : la croix de bois ou la retraite, et gardien d'usine.

Corvey n'y put tenir. Il dit : « Non », sans lever la tête.

— Non? Ah, si on m'avait dit que je rengagerais au bout de mes premiers cinq ans, j'aurais crié au fou! Et pourtant! Cinq ans de ce métier, ça suffit pour abrutir un homme, le vider. Plus bon qu'à se faire casser la figure.

Il s'était approché de François, que la soudaine douceur du ton émut, lui mettant un nœud autour de la gorge.

— Mon pauvre petit, je t'aime bien. Tu me fais pitié, parce que tu as des illusions. Tout ce que tu penses, je l'ai pensé, espéré ce que tu espères. Puis ça a disparu, comme ça — il souffla la fumée de sa cigarette.

» Un jour, quand nous serons plus copains, je te conterai mon histoire. Un coup de pinard? Non? Bon! Je vais rassembler pour le rapport. »

Corvey entendit le coup de sifflet, les pas des légionnaires peu pressés. Il jeta un coup d'œil sur son petit miroir, vérifia sa cravate, puis sortit. Le *garde-à-vous* figea les hommes. Mais il vit des visages nouveaux, des visages clos. Il chercha des yeux, qui virèrent devant son regard. Il commanda le repos, prit son cahier de poste, lut une note venue du secteur, relative au départ d'un djich de 150 fusils, en quête de mauvais coups, recommanda une surveillance plus stricte.

Puis, il attaqua ce qui lui tenait à cœur. « Ça ne va pas. J'ai

surpris des hommes qui ne travaillaient pas. Il ne s'agit pas de me faire plaisir par une activité feinte. Vous travaillez pour vous. Les pluies vont venir. Il faut que vous soyez installés à l'abri. A vous donc d'en mettre un coup. »

Il sentait peu de résonance, un amas d'obscurs griefs. Il tourna court, se tut, prit une arme au hasard. Elle était mal tenue. Il en montra le mécanisme rouillé à Jordanof, le responsable, se tourna vers le caporal et, de sa voix blanche, annonça quatre jours de vin supprimé pour Jordanof.

— Bien, sergent, — répondit le caporal sans le regarder.

Jordanof allait répondre :

— Sergent...

Corvey le fixa. L'homme se tut, soudain pâle.

— Rompez vos rangs.

Le cuisinier servait la soupe. Corvey et Langen rentrèrent dans leur chambre, où Peil préparait la table. Ils mangeaient sans parler, assis sur leurs paillasses, quand un choc ébranla la porte. Corvey s'en fut ouvrir. Il trouva une gamelle renversée, dont le contenu avait maculé le seuil.

Des hommes assis près du foyer feignirent de ne rien voir. Il interpella le caporal Müller qui plaçait les sentinelles :

— Qui a lancé cette gamelle?

— Je ne sais pas, sergent.

— Vous relèverez son matricule, vous vérifierez et vous m'amènerez l'homme.

Cinq minutes après, Müller arrivait avec Jordanof.

— C'est sa gamelle, sergent.

Jordanof était immobile, tête nue. François le regarda jusqu'au moment où l'autre, ayant baissé les yeux, toussa pour prendre une contenance.

— Pourquoi avez-vous jeté votre gamelle?

— Parce que la croûte ne vaut rien. Le mouton est pourri et les haricots sont trop durs. Voilà.

Il ne répondit rien, mais :

— Müller, vous allez expliquer à Jordanof que l'eau magnésienne nous fera manger des légumes durs tant que nous n'aurons pas d'eau de pluie, que les moutons ont la crève et que je n'y peux rien. Ensuite, vous lui ferez monter le tombeau, sous le bastion nord; un couvre-pieds, pas de couverture.

— Mais il est de garde à minuit.

— Tant pis! Répartissez les factions entre ses camarades.

Les deux hommes saluèrent et s'en furent. François était agacé. Il souhaitait que Langen l'approuvât. Il amorça :

— Quel sale type que ce Jordanof! Mais je l'assouplirai.

Langen ne répondit pas, feignant d'être absorbé par sa pipe qui brûlait mal. Corvey reprit :

— Ces Bulgares ont des têtes à eux. Il faut tenir la main. C'est ton avis, hein?

Langen émit avec négligence :

— Oui, mais il y a la manière. Tu n'as pas la bonne.

— Quoi? Ce soir, j'ai tort?

— Oui, à mon avis. Tu as été trop sévère. Le type va grelotter sous son tombeau et ses camarades payer pour lui en prenant une faction plus longue.

— Mais ils sauront sur quel pied danser.

— Enfin, tu es le patron.

— Ça va, — et François se remit à sa lecture. Il était de quart. Il sortit à neuf heures pour faire sa ronde. Nuit brumeuse encore, lourde d'humidité. Il passa devant le bastion. Il entendit Jordanof tousser sans reprendre haleine. Il l'écouta haleter. Il fut sur le point de le renvoyer dans la chambrée. Puis il se traita d'imbécile sensible, grimpa au bastion. La brume s'épaississait. Elle déferlait par vagues dont on sentait la fraîcheur sur les mains et le visage. La sentinelle tressaillit à son approche et il la devina inquiète de tant d'ombre opaque. L'homme dit : « Rien à signaler. »

Des coups de feu éclatèrent vers le Sud, détonations sans relief. Une lueur incertaine vacilla. L'homme renseigna :

— C'est le poste des Aït Bouazz qui a tiré une fusée éclairante.

Abois de chiens, cris, fusillade intermittente, tous ces bruits ne parvenaient qu'assourdis, ouatés. Corvey redescendit dans la cour. Jordanof, en quête du sommeil, sous l'étroite toile de tente qui lui laissait la moitié du corps à l'air, se retournait, ses vêtements ourlés de gouttelettes d'eau.

« Il ne faut pas le faire rentrer », se répéta François. Il acheva sa tournée, tira une fusée au bastion Nord, où l'homme de garde avait cru entendre un bruit suspect. Puis il regagna

sa chambre. Langen dormait. La pièce sentait l'humidité du sol nu, le vin et cette fade odeur des vêtements mal lavés. François regarda sa montre. Dix heures. Il alla dans la chambrée des hommes, pleine de ronflements. Il tâtonna pour trouver les deux hommes de la relève. Quand il les eut touchés, ils s'éveillèrent en sursaut, jetant un « Was? ». C'étaient des Allemands arrachés à quelque rêve. Quand ils eurent gagné le bastion, François resta deux minutes dans la chambrée, ému par ce sommeil collectif, sommeil sans paix. L'un ou l'autre de ces dormeurs rêvait. Plaintes ou rires, ce rire sinistre des songes qui simule la folie. Un chien gémit. La porte s'ouvrit encore. Les relevés allumèrent leur bougie. Ils s'assirent sur leur lit, sans un mot. Après s'être déséquipés, ils attendaient on ne sait quoi, bras ballants, assis sur leur matelas. Puis l'un deux chercha sa gamelle et avec ses doigts mangea le relief de son repas.

François retourna chez lui. Il était sans gaîté. Il s'assit, lui aussi, sur son lit. Les yeux fixés sur la flamme de la bougie, il pensa sans règle. Cavalcade que menait ce refrain : « Je ne suis pas heureux. »

***

Le poste a trouvé une manière d'équilibre. François a fait la part du feu, sacrifié de ses projets, reporté des dates qu'il avait inscrites sur son journal pour l'achèvement des travaux urgents. Langen supporte ce jeune chef, sans perdre une occasion de le mettre en défaut. L'ancien observe, raille, mais sert, en vieux soldat chez qui le sens de la discipline, le respect du pouvoir ont pris le pas sur les sentiments les plus humains. Il maugrée quand François lui donne un ordre nuancé, qui ne serait qu'un désir courtois, n'était cette voix blanche, aiguë, incisive, qui agace, en les mâtant, les pires des hommes : Jordanof sournois, Aminot et le rouspéteur Kasmirjac.

Les caporaux craignent ce sergent qui les punira sans hésiter, qui surveille leurs distributions de vin, de vivres, l'ordre des corvées, et qui, lorsqu'il leur parle, semble les favoriser.

François est gêné lui-même par tout ce qu'il sent entre

lui et ses hommes, obscure barrière, mais si sensible! Il tente d'être enjoué, aimable : une fausse gaîté, un acquiescement trop empressé lui répondent. Il se guinde alors, retrouve son air clos et se dit : ils ne m'aiment pas. Tant pis! Je n'ai que faire de leur affection. Qu'ils me trouvent juste et ce sera parfait.

Pour lui, l'attitude du chef ne saurait se passer de la distance, ni de la crainte. Il apprendra peu à peu que l'amour est l'essence de l'autorité, que la nécessaire rigueur n'est acceptée sans peine que lorsque le sentiment la nuance. Il saura bientôt que les plus simples, les plus grossiers de ces hommes ont les plus délicates antennes lorsqu'il s'agit de connaître le chef. Un instinct d'animal privé, pour lequel le visage, le geste, la voix ont le sens le plus précis.

Sait-il ce qu'il est pour eux? Ah, s'il songeait encore au légionnaire qu'il fut, trois ans plus tôt, dans une caserne d'Algérie, privé de tout, démuni et si riche de tendresse, comme ces pauvres chiens perdus, qui d'un coup se donnent à qui sait passer une main délicate sur leurs yeux mi-clos!

Misérable légionnaire de 2e classe, mal adapté à sa vie nouvelle, plein du souvenir d'une vie récente, mal soutenu par l'espoir d'un avenir, souvent délaissé par sa confiance, il a cherché dans ses chefs celui qui saurait le mener. Ce fut un jeune sous-lieutenant, son aîné de deux ans, un adolescent ardent, grave et beau. Il a travaillé pour lui, pour son regard, pour son éloge. A l'exercice, il a voulu faire plus, faire mieux pour plaire à ce jeune officier qui incarnait à ce moment pour lui l'intelligence et le monde.

N'est-il pas cela, lui François, un peu cela, pour ces 25 hommes solitaires qui sentent tous l'impérieux besoin d'être gouvernés et aussi préférés, reconnus.

Il n'a cure des mots qui feraient sauter le cœur dans la poitrine de Rotveiler le poète, qui feraient rougir Kasmirjac, le mutin de Kiel, balbutier Aminot.

« Je ne veux faire aucune concession; je ne veux pas les gagner, mais les prendre. » S'imposer.

Les jours se succèdent sans que ces trois ordres de vie parallèles s'unissent, se confondent. Langen pense à la fin de son séjour marocain et le vin le secourt vingt fois la jour-

née. Les hommes peinent, bavardent, dorment et regrettent. Corvey veille à jouer son rôle dans la perfection et, à ses loisirs, il lit ou rêve. Il n'a pas encore faibli de cette lassitude inexplicable qui lui fera souvent fermer le livre, s'étendre sur sa paillasse, renier ce qu'il chérit, mépriser l'avenir et se complaire dans la plus âpre détresse.

Les pluies ont commencé, précédant la neige. Sur les bastions, les hommes grelottent, mal vêtus de vêtements de toile, déchirés au cours des opérations d'été. Ils se couvrent de peaux de moutons fraîches, enveloppent leurs chaussures percées de toile à sacs, roulent autour de leurs oreilles la ceinture de flanelle.

François, pendant ses six heures de quart, une nuit sur deux, se contraint à rester dans la cour, allant d'un bastion à l'autre, afin que ses hommes puissent le voir, trempé comme eux, prenant sa part de leur ennui. Il va parfois dans leur chambrée, mettre une bûche dans le poêle, pour que les relèves puissent s'y réchauffer. L'atroce odeur des capotes mouillées le prend à la gorge.

Les journées sont mornes. Les hommes ne marquent aucun entrain sous la pluie. Ils donnent cinquante excuses techniques pour légitimer un abandon des travaux. Langen opine dans leur sens. Il faut attendre l'éclaircie. François rage, s'obstine à rester sur le chantier, alors qu'il pourrait, raisonnablement, renvoyer les hommes à leur chambrée et regagner, lui, le coin de son feu, son livre, ses cigarettes et ce thé sans cesse fumant que Peil prépare à merveille.

L'éclaircie est enfin arrivée. Et aussitôt une neige légère, dont les flocons volumineux volent avant de se poser. Il semblait qu'ils dussent fondre sans tarder. En moins d'une nuit, ils ont changé l'aspect du bled. Gamme infinie des blancs, nuancés par les fonds. Pureté nouvelle de l'air glacé, ciel de cristal. Puis la neige encore, qui rend les factions difficiles, énerve les sentinelles, ouate les abords du poste, l'isole sur le sol et dans l'air, le prive de ce qui le défend par l'œil et l'oreille.

Enfin l'attaque.

Les hommes en parlaient souvent, les anciens contant des souvenirs : « C'est quand la brume et la neige aveuglent un

poste que les salopards se glissent jusqu'à toucher les bastions et égorgent les sentinelles. A Bekrit... etc... » Commentaires énervants. Une nuit, Langen était de quart; François dormait. Il avait déjà acquis ce sommeil singulier du soldat dont la profondeur laisse, cependant, à l'instinct de guet toute sa puissance qui, d'un coup, redonne à l'esprit ranimé sa lucidité. Une détonation, trois détonations. L'éclat plus sourd d'une grenade et l'éblouissement d'une fusée lente à s'éteindre. Il est dehors. Le poste sort de la chambrée. Lancées sans mesure, les grenades sonnent dans la gorge, en contre-bas. Les balles tirées d'une crête miaulent, ricochent sur les parpaings, crèvent le toit de tôle.

Une dernière fusée, balancée lentement sous son parachute de soie, éclaire le repli d'un indigène dont la djellaba grise se détache sur le sol blanc. La mitrailleuse l'entoure d'un cercle précis dont il est bientôt le centre immobile. Pour le couvrir, ses camarades tiraillent au hasard.

« Tout le monde dans la chambrée! » Les hommes rentrent, plaisantent. Ils ont eu une distraction. Ils font jaillir des étincelles de leur poêle de tôle. Les réserves de pinard sont mises à contribution. François donne un quart de sucre; vin chaud, commentaires, récits. Il écoute et boit, puis s'en va, laissant Langen assis devant la gamelle de breuvage bouillant. Comme eux, il a senti le tonique de cette alerte bénigne. Il est gai. Il chantonne. Son feu pétille. Il tisonne; son regard est captif des braises. A travers la cloison de pierres sèches qui le sépare de ses hommes, une voix passe. Chipoff le muletier chante, dans quel silence! C'est un vieux chant paysan qui évoque les campagnes russes, l'isba et le foyer. Chipoff chante, avec l'art inné du paysan russe. Voix ample, mobile, souple, ardente.

Mais que lui importe cette voix que le mur affaiblit? Ce sont les visages qu'il veut voir, épier. Il est sorti, il a gagné la chambrée, entr'ouvert la porte sans qu'on l'eût entendu. Il est conquis. En cercle, autour du feu, le détachement immobile, mais tous les regards convergent vers l'homme debout. Debout, les bras ballants, la tête droite, qui jette son chant, son cœur.

Aminot seul joue avec le lacet de sa chaussure; Langen tire sur sa moustache rousse.

Chipoff chantera longtemps. Quand, las, il voudra s'asseoir, un seul mot le soutiendra : Encore! Encore! Il chantera longtemps, puis tous se coucheront, leur gaîté disparue, têtes lourdes, cœurs défaillants, que ce seul chant aura soudain navrés.

***

Jamais sa solitude n'a été plus lourde que ce soir de novembre. Tout ce qui le soutenait, l'armait semble avoir disparu. Le voici seul avec sa pauvre vie, devant ce feu de bois, dont la flamme va lentement l'envoûter. Pourquoi serait-il plus triste ce soir-là, plus abandonné? Parce que trois hommes tout à l'heure sont venus le trouver, lui répéter, pour la centième fois, qu'ils en ont marre, qu'ils veulent parler au capitaine afin qu'il les autorise à changer de poste.

— Vous n'êtes pas juste pour moi, — lui a dit Kasmirjac, le mutin de Kiel.

— Vous me « cherchez », — a murmuré, avec un regard oblique, Aminot le voyou.

Et le troisième, c'est Matthey, le cuisinier, le vieux à qui il a donné, voilà dix jours, la charge des vivres, parce qu'il passait son temps à critiquer le cuisinier. Tout nouveau, tout beau. Les deux premiers jours, le détachement célébrait Matthey, as des cuistots. Les hommes l'injurient maintenant, l'accusent de sucrer son café au détriment du détachement, de favoriser ses deux copains d'ivresse, de rabioter sur le vin. Et Matthey, indigné — Corvey le sait un peu coupable — veut être relevé de sa fonction et changer de poste, regagner le P. C. du commandant où il aura la bonne vie. François Corvey a voulu encore prouver que rien ne saurait l'influencer. Il a mis Kasmirjac, dont le ton montait à mesure qu'il voyait se fermer le visage de son chef, sous le tombeau pour une nuit. Il a infligé des corvées supplémentaires à Aminot et contraint Matthey à rester cuisinier. Puis il a fait venir les deux caporaux les a tancés d'importance pour leur incapacité, l'un comme surveillant des vivres, l'autre comme responsable de la bonne entente dans la chambrée.

Nulle réponse à sa réprimande. Des regards absents. Une feinte soumission. Mais, quand ils sont sortis, la porte

refermée, il a entendu Müller qui disait à son camarade : « Pas qui nous prenne pour des clowns, ou on verra. »

S'il n'avait craint de paraître écouter aux portes, il l'aurait aussitôt envoyé coucher sous le tombeau.

Au rapport de cinq heures, il a eu devant lui un détachement aux visages clos. Aucun œil n'acceptait son regard. Une discipline les tenait tous droits, mais hostiles. Il les a bientôt renvoyés dans leur chambrée. Il est allé goûter la soupe de Matthey bougonnant. Au moment de servir, il y a eu bousculade entre le muletier, à qui ses six ans de service confèrent un droit de priorité, et Aminot. Un caporal est intervenu. La soupe avalée, la chambrée est restée silencieuse. Jeux de cartes à la lueur des bougies. Parlottes à mi-voix. Somnolences, les yeux vagues.

François est monté sur le bastion nord, celui qui lui livre les plus lointaines cimes blanches, dont les glaciers retiennent un éclair rose quand le bled est déjà dans l'ombre massive. Cette dernière lueur l'hypnotise. Il se dit, comme un enfant : « De ce sommet on voit la fumée du train qui conduit vers Oran. Cela, c'est la libération. »

Le rayon s'est éteint. Des feux piquent la nuit, au flanc des monts. Ils lancent parfois de hautes flammes, paraissent mourir et renaissent encore plus ardents.

La sentinelle, à côté de lui, frotte l'une à l'autre ses mains gourdes.

— Froid?

— Ça pique, sergent, et regardez ce nuage qui avance. C'est de la flotte.

— Ou de la neige.

— Non, non, de la flotte qui vous gèlera le nez à chaque goutte. Malheur de malheur! foutu métier!

— Ça ne gaze pas?

— Non, sergent. J'en ai marre de tout. Et tout le monde en a marre de ces chiens de postes. On devrait être à l'arrière. Voilà deux hivers qu'on se tape pendant que les autres font les malins à Meknès ou à Fez. Alors quoi! au bataillon, on est des c...! Pas de colonnes où que c'est la bonne vie, et des postes toute l'année où on la crève.

— On va relever le bataillon en février. Il paraît que c'est

certain. Un mois de repos à Midelt et après sur les routes.

— Si ça pouvait être vrai, sergent! Tous les gars changeraient d'humeur. Et vous aussi.

François songe : « Et moi aussi; il a raison. Je suis encore dans mon tort. Je suis le moins à plaindre et je réagis comme eux. Pour moi, c'est la classe dans dix mois, et la couleur du ciel, la longueur du jour ont sur moi les mêmes effets que sur eux qui suivent une route sans but. »

Deux fois, Peil, son ordonnance, est venu lui dire que son dîner allait être froid. Il se décide à descendre. Il s'assied devant la caisse qui tient lieu de table. Du riz au chocolat fume dans la gamelle. Une bouteille de café. Le pain massif, dont la mie colle au palais. Il n'a pas d'appétit et Peil en est attristé. Il propose chaque jour un plat nouveau dont les éléments sont toujours identiques : ce qu'offrent les sacs de vivres en légumes secs, la chair coriace des moutons morveux. Reste le café, le café parfait et ses cigarettes, son seul luxe. A côté de la bougie, Peil a installé les journaux : trois numéros de *Candide*, des revues.

Pourquoi les lire ce soir? Il sait bien que cette lecture, c'est chaque fois une montée de fièvre, un bref désespoir. « Si j'étais à Paris! » Il ne sait trop ce qu'il ferait. Peu importe le détail, mais il imagine sa félicité, ce plein bonheur. « L'aurai-je assez gagné, ce bonheur! Tant, que je serai si tôt déçu! »

Peil est rentré :

— Pas manger, ce soir, sergent?

— Pas faim.

— Jamais faim. Vous êtes tout maigre pour partir en France. Je vais faire encore du café?

— Oui, fort.

— Pas bon pour vous. Quand on a cafard, on dort pas. Tout le détachement cafard aujourd'hui.

— Pourquoi aujourd'hui?

— Oh! depuis longtemps. Nous comme vous, toujours cafard. Mais des jours, on rigole quand même. C'est la légion!

— Prends une cigarette et va-t'en.

Une cigarette anglaise et Peil sourit. Il la fumera lentement, avec une béate ivresse. Il l'éteindra assez tôt pour

qu'il puisse la goûter encore longuement cette nuit quand, sa faction terminée, il ira se coucher. Avant de s'en aller, il a eu ce regard circulaire qui vérifie l'ordre de la pièce. Il a rechargé le foyer, où maintenant trois grosses bûches de genévrier crépitent.

Dans la chambrée, il parlera à ses camarades préférés, vantera son sergent, fera cette petite propagande bénévole que lui inspire sa fidélité.

« Quand je serai civil, je le prendrai chez moi », se dit Corvey, avant de s'étendre sur la peau de mouton devant le feu.

Il sent combien cette soirée est propice au souvenir. Sa mélancolie a éveillé le passé. Les flammes lui prêteront un écran magnifique. Il n'a pas à solliciter sa mémoire. Le temps de fumer sa cigarette, d'en allumer une autre, de chercher la position la plus commode et le voici livré à sa mémoire. Elle tient, toute vive, l'image de ce printemps italien, Stresa, les semaines qui ont précédé l'engagement à la légion. Cette quinzaine fut d'une douceur déchirante. Il n'était plus libre. Il savait que trois semaines à peine le séparaient de ce vœu laïque que rien au monde ne pourrait l'empêcher de prononcer. Les novices doivent éprouver pour le monde cette passion triste et frénétique, quand, l'appel entendu, leur avenir accepté tel que Dieu pour eux l'ordonne, ils veulent tout posséder de ce qui ne leur appartiendra jamais plus.

François songe à ces femmes dont il était entouré, pour qui il était un engant gâté, violent, boudeur, tyrannique, dont elles choyaient les défauts. Il ne leur donnait rien, exigeait tout d'elles, jouait à refuser et à ravir, heureux de pouvoir exercer une puissance encore enfantine. Songeait-il qu'il allait les perdre, qu'elles risquaient peut-être d'être le dernier souvenir féminin que la vie pût lui offrir. Bah! ces terres d'Afrique où il allait servir ne gardaient-elles pas pour lui les plus mystérieuses réserves? Mais ce dont il souffre, dans ce Stresa anobli par un jeune soleil, ce dont il souffre, mais avec un secret plaisir, c'est d'être arrivé au terme d'une partie de son existence qu'il méprise, mais dont il ne saurait si tôt oublier les joies détestables.

Son choix est fait. Il va s'engager dans la Légion Étrangère.

Sa race paysanne a eu le sursaut qu'il a toujours attendu, dans l'instant même où un gouffre s'ouvrait devant lui. C'est la certitude de cette intervention qui le rendait si calme. C'en est fini de ces cultes rendus en de singulières chapelles, de ce minutieux travail de démoralisation, de ce patient anéantissement de tout ce qui était chez lui la santé. Le voici sauvé, mais qu'au moins cette dernière quinzaine lui livre la quintessence de trois années sans mesure.

Autour de lui — personne ne connaît sa déterminaison. Qui le comprendrait? Si, peut-être, ce religieux qui fut son confesseur jusqu'à sa seizième année, son confesseur et son guide indulgent et sûr. Le Père est mort. François a pleuré devant ce cerceuil de sapin, entouré de maigres cierges, un matin glacial. Qui le comprendrait? Il entend le ton de ses amis : « Ah! l'aventure! La vie intense! » Les imbéciles. C'est l'ordre qu'il va chercher. La discipline qui le brisera.

Un soir d'avril, il est parti, comme un criminel. Un quart d'heure avant le dîner qui réunissait le clan. Le lendemain il était à Paris.

Cette fuite devant lui-même l'a bientôt apaisé. Une alerte cependant, lorsque le train eut passé Modane. Il fut, une heure durant, tenté d'obliquer, de gagner son village, d'y arriver avant l'aube, d'y faire, aux premières lueurs du jour, une manière de pèlerinage solitaire. Adieu aux choses seulement, à ces champs, ces prairies dont il connaît buisson par buisson toutes les haies, au ruisseau dont les berges ombreuses ont abrité tant de ses rêves. Peut-être, s'il poussait jusqu'aux écuries, le cheval qu'il préfère hennirait-il de joie et il aurait autour de lui le bondissement fou des chiens, ses compagnons. Le temps d'entendre sonner l'angelus de l'aube et il repartirait, les yeux pleins de ce paysage qui l'a formé.

« A quoi bon? » s'est-il dit. Il a craint que sa vocation nouvelle ne faiblît tout à coup. Dans le train, il s'est contraint à dormir. La cadence des roues oscillant sur les rails avait envahi son cerveau, résonnait à ses tempes. Il a sombré dans le sommeil.

Au petit jour, il a reconnu des régions dont un court séjour lui avait laissé le souvenir précis. Un talus empierré portait : Paris 20 kilomètres. Il s'est levé d'un bond. Il était sauvé.

Il avait franchi cette frontière, au delà de laquelle nul ne pouvait désormais l'atteindre. Paris, c'était le seuil de sa vie rénovée. Quelle allégresse l'envahit, quel calme! Tout lui paraît aimable, simple, aisé. A la gare de Lyon, il a laissé son mince bagage à la consigne. Cette marche triomphale, il la veut faire à pied.

Voici, sur l'eau, le ciel lavé des printemps mal affermis. Une brise lui porte aux narines deux odeurs : celle des vins et celle des bêtes du Jardin des Plantes.

Les maisons au bord de l'eau ont les teintes les plus délicates. Chaque minute en modifie la nuance. Un horizon vaporeux ouate les lointains, leur confère une grâce un peu sèche, précieuse.

Notre-Dame — couleur de perle rosée — est pour lui une brève halte. Des oiseaux chantent sur les arceaux.

D'un bon pas de promeneur campagnard, il gagnera la place Saint-Michel, traversera l'eau pour aller vers le Louvre, dont les vieilles pierres revivent à mesure que le rayon d'un soleil déjà chaud les caresse.

L'air est frais; il semble neuf et capiteux à la bouche, comme si la nuit l'avait purifié, allégé.

François ne songe à rien, sinon à cette heure magnifique du Paris matinal. Il a reporté à plus tard le moment où il devra poursuivre la réalisation de son dessein. Il a donc des heures devant lui, vides, qui n'appartiennent qu'à son caprice.

Ces heures, il va les revivre, minute par minute, retrouver sans effort la qualité de la lumière, les sons et les bruits.

La pluie tombe sur le poste. Des gouttes espacées, lourdes, se sont écrasées sur les tôles du toit. La relève des sentinelles s'est faite à ce moment. Il a entendu Chipoff jurer en regardant le ciel. Puis, comme un seau jeté brutalement, des paquets d'eau ont chu. La flamme de la bougie vacillait. L'eau, par la cheminée, a atteint le foyer. Elle grésillait sur les troncs noircis.

Par le large interstice qui sépare la porte du seuil, un ruisselet s'infiltre, grossit, alimente un lac minuscule dans les dépressions du sol.

François songe : « C'est comme l'été dernier, quand les orages inondaient la carrée. »

Une détonation sourde, une lueur blanchit la fenêtre.

« Chipoff s'énerve, Il a tiré une fusée. »

Il jette la capote sur son dos, prend sa lampe et sa canne. Sitôt dehors, la brise lui chasse au visage une eau glacée. On ne voit pas à deux pas. Le ciel est opaque. En tâtonnant, il gagne le bastion. Chipoff interroge :

— Qui est là?

— C'est moi.

— Bonsoir, sergent.

Il trouve le Russe emmitouflé, les oreilles prises sous sa ceinture de flanelle nouée en mentonnière.

— On ne voit rien?

— C'est calme.

— Aït Bazza a tiré des grenades à fusil. Moi, j'ai entendu du bruit dans le ravin Sud.

— Bah! vous pouvez être tranquille : les Chleuhs n'aiment pas se promener sous la pluie.

L'averse est passée. C'est maintenant une pluie drue, continue, dont on sait qu'elle ne s'arrêtera pas avant le jour.

Appuyé au bastion, Chipoff quête. Une pierre se détache de la muraille, bondit, roule vers le ravin.

— Ne vous appuyez pas : le mur est descellé.

Il a suffi de cette averse pour affaiblir les murailles de fortune.

Demain il faudra se remettre à bâtir. Installé à côté de la sentinelle, François sent son calme pénétrer l'homme transi et inquiet. Bon soldat que ce Chipoff, mais c'est un ancien cosaque : son cheval lui manque avec lequel il ne craignait rien au monde. Ses mulets ne trompent que fort mal son goût des nobles bêtes.

L'homme interroge :

— Bientôt la classe, sergent? Vous, la veine.

— Oui.

— Vous repartir Paris. Parisien, hein?

— Mais non, pas Parisien. Vous connaissez Paris?

— Non, mais je sais et j'y irai dans un an, à la classe. Nous partir au repos bientôt?

— Oui, peut-être dans deux mois.

— Encore!

Déception. Décidément tous en ont assez du poste.

Au deuxième bastion, Corvey a trouvé le poète Rotweiler, plus contrefait que jamais, brisé par la pluie et le froid. La voix du pauvre type tremble.

— Il fait trop froid.

Il tousse longuement, par quintes sèches, déchirantes, et il jure :

— Je crèverai ici.

— Mais non, poète, mais non. Dans deux mois, c'est la relève.

— Oh! on dit ça depuis un an. D'ailleurs, moi, je m'en fous. Ici ou là... J'en crèverai, de la Légion. Et j'aurais pu être le chantre des beaux ciels, des douces nuits.

Il rit, d'un rire fêlé qui se confond avec sa toux. Corvey voudrait l'égayer, le réconforter, celui-ci, celui-ci surtout, plus désarmé encore que les autres, sans cesse évadé de la vie et promptement ramené, meurtri. Tandis que l'homme parle, il reconstitue le visage déjeté, les pauvres yeux naïfs, cette caricature de poète.

— Venez me voir demain matin. J'ai reçu des revues.

— Merci, sergent. C'est assez pour que la faction soit moins longue. Vous comprenez que, pour moi, c'est un grand bonheur, n'est-ce pas? cette heure que je passerai à lire un article intelligent. Bonne nuit, sergent.

François a fait son métier. Il a vérifié l'attitude des sentinelles. Il regagne son foyer qui n'est plus qu'une pyramide de braises. Il a retrouvé sa position commode. Le feu l'a déjà reconquis. Deux minutes de contemplation, les yeux fixes, et l'envoûtement recommence, croît en intensité, le hisse hors de ce monde, le rejette dans ce matin d'avril où Paris renaissant accueillait sa flânerie, cette dernière promenade avant la décision. La décision n'était-elle pas prise déjà? N'a-t-elle pas été prise dans cet instant où, à Stresa, il a mesuré, avec cette lucidité qu'on prête aux hommes que menace une mort immédiate, la vanité de sa vie et l'impasse où il s'est engagé? Mais maintenant, à Paris, ce qu'il a appelé la décision, c'est le nombre de jours qu'il se fixe avant de se lier.

Il a déjeuné dans un restaurant en face du Luxembourg, dont les tables étaient fleuries d'Anglaises fraîches. Elles

n'ont pas compris ce regard avide dont il les couvait. Nul désir, nul souci de la plus bénigne aventure. Il les regardait pour rafraîchir ses yeux et aussi pour ajouter à cette réserve de visages qu'il a accumulée, qu'il veut accroître encore, pour la disette prochaine. Quand sa faim n'aura rien pour se satisfaire, la mémoire saura le servir.

Il a mangé avec un merveilleux appétit, complément de ce bien-être total dans lequel il baigne. Puis, il a erré lentement dans les allées du Jardin Médicis. Les arbres avaient des bourgeons verts et bruns; une poussière d'or nimbait les marronniers. Sur l'eau, la flottille enfantine ouvrait ses ailes. Des femmes studieuses étaient assises sur les bancs fraîchement vernis, du même ton que les gazons rajeunis. Elles levaient parfois la tête. Leur regard un peu absent errait sur les choses et les êtres. Il a souhaité à ce moment-là de faire de l'une d'elles une amie préférée. Il l'aurait choisie décente, pauvre, mais lumineuse.

Un moment, il s'est abandonné au plaisir d'imaginer une vie parisienne qui eut eu ce jardin, la Seine, la Sorbonne pour pôles et dont toute la douceur eût tenu dans deux mains fraîches et dures comme celles d'un homme. Courte évocation qui ne saurait le retenir. N'appartient-il pas déjà à l'Afrique, à l'aventure inconnue?

Par la rue Bonaparte il a regagné la Seine et le Vert Galant. A l'extrême pointe de l'île, il a rêvé, les pieds au ras de l'eau clapotante, jusqu'à ce que la première lumière eût tremblé sur la rive. Il n'a pas réellement songé à cette nécessaire retraite qu'il s'impose, pas plus qu'aux années qui vont la suivre. Il aura Paris pour champ d'action et quel lutteur ne sera-t-il pas, si bien armé! Rêverie enfantine par instants, divinatrice aussi, que nourrit une confiance certaine dans sa prédestination, cette mystérieuse élection contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Le soir, il s'est habillé pour la dernière fois. Il a joué, au restaurant choisi avec soin, tous ses jeux habituels, tenté par dix femmes. Il a dansé. Il a poussé l'émotion artificielle jusqu'à cette manière d'exaltation qui lui permettait d'avoir pitié de lui.

Comédie médiocre dont il a eu bientôt honte. Il était, à

son hôtel, seul, bien peu après minuit. Là, un rapide inventaire lui a donné les délais de son séjour parisien. Deux jours convenables ou huit médiocres. Il a choisi deux jours et s'est couché. Un peu de son allégresse était tombé. Il a néanmoins trouvé rapidement son sommeil animal.

Au premier rayon qui a caressé ses yeux clos, il s'est levé d'un bond, comme toujours, incapable de goûter la paresse des draps tièdes.

La nuit lui a-t-elle donc porté conseil, puisqu'il se dirige dès neuf heures vers la rue Saint-Dominique, le boulevard La Tour-Maubourg. Il n'hésitera pas une seconde devant la porte de fer qui ouvre sur une petite cour. C'est là : Bureau de Recrutement de la Seine. Voici la salle d'attente, ornée d'affiches vantant les plaisirs de la vie militaire. Cinq hommes attendent, assis et silencieux. Un nègre tousse. Un Japonais en veste blanche de steward classe les papiers de son portefeuille. Deux maquereaux jouent aux cartes. Un « monsieur » aux cheveux gris regarde vers l'extérieur. Un tic tend et détend sa joue gauche.

Corvey interroge :

— Pour la légion?

Un des maquereaux répond :

« Ici ».

Un caporal est entré avec un carnet; il note. François écoute : « Nom, prénoms, nationalité et l'avis : vous n'êtes pas obligé de donner votre nom, ni votre nationalité réelle. Et, si vous avez des papiers, vous n'êtes pas obligé de les montrer. Les Français ne sont pas admis. Ceux donc qui veulent s'engager doivent choisir une nationalité quelconque.

— Du coup, je me fous un nom à charnière, — gouaille le plus jeune des deux affranchis.

La fiche remplie, l'homme disparaît par une porte latérale. François a tôt fait d'imaginer un nom, un âge — il s'est vieilli de deux ans — une nationalité. Émerveillé de cette aisance, il est arrivé devant les médecins : « Monsieur, voulez-vous vous déshabiller? » Parfaite courtoisie. On l'examine. Il est certain de l'examen. Dans un corps sec et musclé tous les organes jouent silencieusement leur rôle.

— Je vous remercie, monsieur. Voulez-vous passer par là?

Dernière salle. Un capitaine attend, les fiches en mains.

— Monsieur François Corvey?

— Monsieur?

François s'attendait à ce qu'on l'appelât de ce nom et il a néanmoins marqué la seconde d'hésitation.

L'officier a parlé : « Je ne veux rien savoir de ce qui vous amène ici. Je voudrais néanmoins attirer votre attention sur le caractère de l'engagement que vous allez signer. Ce que je fais pour vous n'est pas exceptionnel : je le fais pour tous les engagés. Vous serez légionnaire pour cinq ans. Vous servirez dans un corps dont c'est l'honneur et le privilège d'être engagé partout où il y a double peine et double danger. Vous aurez des chefs compréhensifs, mais vos camarades, recrutés dans le monde entier, vaincus ou dévoyés, n'ont pas dans la vie quotidienne l'égalité d'humeur des gens sans histoires. Vous serez seul parmi eux, seul entre des centaines de solitaires, que n'unit pleinement que le combat. Aucune démarche, aucune protection, si vous êtes majeur, ne pourra faire réduire le temps de votre engagement. Vous ai-je tout dit? Vous pouvez m'interroger : je suis à votre disposition.

— Quand partirai-je pour l'Algérie? — avait-il demandé.

— Vous signerez votre engagement tout à l'heure. Vous recevrez ensuite votre bon de transport et vous partirez ce soir par Marseille. Je suis heureux, monsieur, de vous serrer la main. »

Et voici que les larmes montent aux yeux de François sans raison apparente. Il est ému et glorieux. Ces paroles de l'officier lui ont fait mieux mesurer son nouvel état.

Un planton l'a conduit rue Saint-Dominique. Il a signé sur un grand registre, après qu'un capitaine lui eut lu les termes du contrat, et il a répété après lui ces mots : « Je servirai avec honneur et fidélité. »

Un scribe lui a alors remis un bon de transport et dix francs, ses frais de déplacement. Le bon porte : « Partira par le train de 19 h. 45. »

GEORGES R. MANUE

(*A suivre.*)

LE VOYAGE DE M. LAVAL A WASHINGTON

ET SES SUITES

On a raconté que le voyage de M. Pierre Laval aux États-Unis était dû à l'initiative de deux journalistes américains qui s'avisèrent un beau jour, avec le concours d'un confrère français, qui voit quotidiennement M. Laval, qu'une conversation du premier ministre français et du président Hoover dissiperait toutes sortes de malentendus et ouvrirait la voix à une fructueuse coopération. L'ambassadeur des États-Unis à Paris aurait été immédiatement gagné à ce projet, qu'il aurait fait tout de suite admettre à Washington. La nouvelle d'une invitation américaine se serait répandue avant l'arrivée à Paris de la communication officielle, ce qui expliquerait le démenti donné par M. Laval la veille même du jour où l'on apprit l'offre qui lui était faite. Cette version paraît assez vraisemblable. Dans tous les cas, l'idée est d'origine américaine. M. Laval ne l'aurait certainement pas eue et il semble d'ailleurs bien qu'au tout premier moment elle ne lui ait souri qu'à moitié. Cependant, le Parlement étant en vacances, il a cru ne pas avoir de motif plausible de refus; il s'est donc laissé faire et a consenti à traverser l'Atlantique. Il ne tarda d'ailleurs pas à éprouver à la pensée de ce déplacement flatteur, une réelle satisfaction, mais son premier mouvement ne fut sans doute pas d'enthousiasme, il fut plutôt de recul.

Si tel fut au début l'état d'esprit du président du conseil, on se l'explique fort bien; nous dirons qu'il était très

justifié. Les expériences que nous avons faites dans nos relations avec l'Amérique ne sont pas de nature à rendre désirables des contacts directs. Tout d'abord, l'histoire de M. Wilson nous a appris que, même lorsque nous sommes tombés d'accord avec le président des États-Unis, rien ne nous garantit que les décisions prises en commun seront ratifiées à Washington. Or, lorsque, pour arriver à une entente avec le chef d'État américain, nous avons accepté de faire de grandes concessions, qui ne seraient admissibles que si elles nous assuraient la coopération de la grande République, et que nous nous apercevons que notre effort a été inutile, ce n'est pas seulement de peine et de temps perdus qu'il s'agit; la situation n'est plus intacte après ces négociations et nous apprenons que les concessions faites, bien qu'elles n'aient pas eu leur contre-partie, sont considérées comme acquises et le sont en effet. C'est ce qui s'est passé au sujet du traité de Versailles. Et non seulement les Américains ne nous ont su aucun gré de notre bonne volonté à l'égard de leur représentant officiel, le seul avec lequel il nous était possible de discuter, mais encore ils ont semblé nous faire grief.

Ce qui est certain, c'est qu'au cours des dix dernières années l'attitude des États-Unis n'a pas eu un caractère précisément amical envers la France. Pour des raisons diverses, les Américains ont considéré que notre politique faisait obstacle à leurs desseins. Dès la conférence de Washington (1921-1922), nous fûmes en désaccord avec eux au sujet des armements navals. Ayant, à la faveur et à la suite de la guerre, acquis une flotte avec laquelle celle de l'Angleterre pouvait seule rivaliser, l'Amérique eut la volonté de consolider sa suprématie en imposant à la Grande-Bretagne une parité qui était pour l'ancienne dominatrice des océans une infériorité, en raison de l'extension de ses routes maritimes et de la dispersion inévitable de ses navires. L'Angleterre, devenue très timide à l'égard des États-Unis, se résigna vite à cette déchéance, mais, pour faciliter l'entente des deux premières puissances navales, on prétendit en faire subir une analogue à la marine française en nous obligeant de consentir, à un degré inférieur, par rapport à l'Italie, à une situation semblable à celle de l'Angleterre à l'égard des États-Unis. Nos délégués, qui eurent

le tort de céder au sujet des cuirassés, résistèrent pour les autres unités. On ne nous le pardonna pas et, depuis lors, on n'a pas cessé de chercher toutes espèces de combinaisons pour nous forcer à céder.

Pour les armements terrestres également, on s'en est pris à la France, accusée d'empêcher une réduction désirée par l'Amérique qui, pour des causes qu'il ne nous appartient pas d'étudier ici, dépense pour son armée des sommes démesurées qu'elle voudrait bien diminuer, ce qu'elle n'entend pas faire sans nous forcer à restreindre nos forces défensives. Comme nous ne nous sommes pas prêtés, les yeux fermés, à une opération très risquée pour nous et très dangereuse pour la paix dans l'état actuel d'insécurité internationale, on nous a montrés du doigt comme ceux qui empêchent le monde de se décharger au moins partiellement d'un fardeau trop pesant et d'écarter définitivement tout danger de guerre. Ce sont les pays qui aspirent à des bouleversements territoriaux et réclament la limitation des armements pour pouvoir s'armer proportionnellement davantage qui sont en général considérés aux États-Unis comme travaillant d'une façon efficace en faveur de la paix. Dans le monde curieux où nous vivons, les nations les plus belliqueuses, celles qui dans tous les cas n'attendent qu'une occasion pour mettre l'Europe sens dessus dessous (ce qui ne saurait se faire sans guerre), passent pour les plus pacifistes. Il est vrai que, pour qui a quelque expérience et réfléchit un peu, le pacifisme, qu'il ne faut pas confondre avec la volonté de paix, est parfois le masque qui dissimule toutes sortes d'aspirations dangereuses; mais cela n'est pas généralement connu ou du moins reconnu.

Les Américains, — comme les Anglais du reste — ont cru que la France, en défendant le *statu quo* européen, faisait obstacle à leur expansion économique. Leur théorie, qu'ils avaient élevée à la hauteur d'un dogme, était qu'il importait de soutenir l'Allemagne par tous les moyens de façon à lui rendre une capacité d'achat qui serait très profitable à leur commerce; tout ce qui était de nature à la gêner contribuait, selon eux, à maintenir l'Europe dans un état de trouble. Leurs financiers fournirent au Reich, aux États particuliers,

aux municipalités et à l'industrie d'Allemagne des crédits démesurés, qui leur procuraient des profits passagers considérables, mais qui devaient fatalement avoir des conséquences funestes en encourageant un gaspillage éhonté. Ils avaient aussi l'idée que des concessions politiques devaient lui être faites, parce que c'était la seule façon de l'apaiser et que, l'Allemagne rassasiée, tout irait mieux en Europe. Le malheur est que l'Allemagne n'est pas disposée du tout à s'arrêter dans la voie des revendications et que tout avantage qu'elle obtient n'est qu'un motif nouveau pour en réclamer de plus grands. Une notable partie de l'opinion américaine soutient la campagne allemande contre les traités et reproche à la France la résistance qu'elle y oppose.

De cet état d'esprit, si dangereux pour la paix, bien des Français ont eu, cet été même, des preuves caractéristiques. Ainsi l'auteur de ces lignes a recueilli au mois de septembre de singuliers propos que lui a tenus un Américain distingué, spécialiste connu du droit international, qui a fait de nombreuses années d'études en France même et qui ne saurait donc passer pour un homme ignorant les choses d'Europe. Les idées qu'il a exposées, comme si elles étaient toutes naturelles, n'en sont que plus symptomatiques. Voici en substance la thèse soutenue par ce savant juriste : « L'Amérique et la France ont toutes sortes de raisons de s'entendre. Elles peuvent diriger le monde, pourvu qu'elles s'accordent sur une politique commune. Il faut qu'elles aient une volonté et l'imposent. Il est absurde de reconnaître les mêmes droits à des États qui ont leur développement et leur puissance et à des pays qui ne sont pas sur le même pied. On pourra s'arranger avec l'Allemagne en lui donnant des satisfactions en Europe centrale au détriment de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, qui devront s'incliner. Le monde verra alors s'ouvrir une ère nouvelle de prospérité. » Au même moment, des paroles semblables étaient prononcées à Paris par des Américains ayant joué un rôle politique ou rempli de grandes missions diplomatiques.

On peut ainsi se faire une idée de la conception qu'on a au sujet des affaires politiques de l'Europe dans des cercles américains qui tiennent de très près au pouvoir. On commet géné-

ralement en France l'erreur de croire que le problème de la paix et, d'une façon générale, le droit international, sont envisagés de la même manière à Washington et à Paris. En réalité, dans la capitale des États-Unis on est à bien des égards plus rapproché de l'Allemagne que de la France pour les questions de politique générale : on y est de plus en plus gagné aux projets concernant la révision des traités et une redistribution territoriale, et la notion du droit y est assez éloignée de la nôtre. La phraséologie courante dissimule en général ce fait que, dès l'arrivée de M. Laval, le sénateur Borah s'est chargé de mettre en lumière. La pensée que les grands et gros États ont, dans l'intérêt général, une sorte de tutelle à exercer sur les pays moyens et petits, qui ne devraient pas disposer d'une indépendance égale, est courante. Il est prudent de ne jamais l'oublier. En outre, quand on est en négociation avec les États-Unis, si l'on ne veut pas être immédiatement dans une position d'infériorité, il faut avant tout donner l'impression qu'on est fort. La flatterie, qui de la part de celui qui s'y livre est toujours une manifestation de faiblesse, est un procédé qui donne les plus mauvais résultats.

L'initiative prise le 20 juin par M. Hoover a montré le peu d'égard qu'il avait pour les droits d'autrui. Par sa proposition de moratoire au sujet des dettes et des réparations, faite sans aucune consultation préalable, il a tenté de créer un fait accompli. Dans le monde entier, ce fut un concert d'éloges pour une improvisation qui, loin d'améliorer la situation générale, ne pouvait qu'avoir des effets fâcheux soit en répandant la panique, soit en faisant apparaître comme sans valeur et révocables à tout instant les engagements les plus récents et les plus solennels. Seul le gouvernement français, que cette mesure visait directement, opposa une certaine résistance, qui fut presque considérée comme un crime de lèse-majesté; en fait, il finit par s'incliner, tout en s'efforçant de réserver l'avenir. On nous en voulait en Amérique de n'avoir pas accueilli le message du Messie, alors que notre gouvernement n'avait que bien faiblement réagi contre une opération injustifiable en droit et en équité et fâcheuse en pratique. Cette mesure était destinée à permettre aux banquiers américains

de retirer une partie des fonds que l'appât du gain leur avait fait risquer en Allemagne. Elle eut pour principal effet de répandre la panique et d'aggraver la crise.

Non seulement le plan Hoover — ainsi qu'on a pompeusement appelé une improvisation du caractère le plus primaire — n'améliora pas la situation, il l'aggrava au contraire. Il en résulta l'impression que l'on devait être extraordinairement affolé pour recourir avec tant de hâte à une opération pareille. Par la suite, la « congélation » des crédits anglais en Allemagne, combinée avec les erreurs tant financières que politiques commises à Londres, causa la crise de la livre sterling, cette reine des devises. Bientôt le dollar lui-même, cet empereur de l'univers monétaire, parut pouvoir être atteint à son tour; dans tous les cas, les banques américaines commencèrent à éprouver des difficultés. On sut que la finance exerçait une pression de plus en plus forte sur M. Hoover pour obtenir de lui l'annonce d'un nouveau moratoire, cette fois-ci applicable à plusieurs années. Le président était certainement tout disposé à écouter les conseils de ces messieurs de la Bourse, mais il avait peur du Congrès, qui ne rentre qu'en décembre et qui pourrait se plaindre que, par deux fois, après consultation de quelques-uns de ses membres, on se fût passé de son avis. D'autre part, il sentait bien qu'il était peut-être un peu risqué de placer de nouveau la France devant une sorte de fait accompli. Quel embarras si elle refusait carrément d'admettre cette récidive d'un procédé cavalier!

La suggestion d'une invitation à M. Laval vint à point. M. Hoover s'empressa de la saisir. Il pensa que, quand le président du conseil serait à Washington, on réussirait à le rallier à certaines des idées américaines; ce ne serait pas la première fois qu'un chef de gouvernement ou un ministre des affaires étrangères français, isolé dans un milieu mal connu de lui et, en outre, désireux de plaire, se serait laissé entraîner plus loin qu'il n'en avait l'intention. Nous ne prétendons pas que cet espoir un peu machiavélique soit le seul qui ait déterminé le président des États-Unis et ses conseillers, qui ont sans doute aussi eu l'idée qu'une conversation directe était de nature à dissiper des malentendus, mais il est probable que, plus ou moins consciemment éprouvé,

il est à l'origine de l'initiative prise. De son côté, après un moment d'hésitation, M. Laval, qui, sous son apparence modeste, a une grande confiance en lui-même, s'est certainement dit qu'il réussirait là où d'autres avaient échoué et qu'il lui serait possible de rapprocher les points de vue américain et français.

Au cours des semaines qui s'écoulèrent entre l'invitation et le voyage, on manœuvra de part et d'autre, de manière à avoir pris avantageusement position avant la rencontre. Par exemple, M. Hoover, après que M. Mellon eut conféré avec vingt-quatre des principaux banquiers et que lui-même eut présidé une réunion à laquelle assistaient de hauts fonctionnaires ainsi que seize sénateurs et seize membres de la Chambre des représentants, choisis parmi les plus influents, fit une déclaration qui, consacrée surtout au projet d'un organisme financier de secours, contenait le passage suivant au sujet du voyage de M. Laval : « Quand M. Laval sera aux États-Unis, il est dans mes intentions de discuter avec lui la question des nouvelles mesures qui pourraient s'imposer pendant la période de dépression à l'égard des dettes intergouvernementales. La politique du gouvernement américain à ce sujet est bien connue et je l'ai exposée dans une déclaration, le 20 juin, en annonçant la proposition américaine d'ajournement à un an du paiement des dettes. Notre problème consiste à rechercher les moyens, pendant la période de dépression, susceptibles de contribuer en même temps à notre propre redressement mondial. » Ainsi s'affirmait l'intention de poser la question d'un nouveau moratoire. D'autre part, d'une façon moins directe mais non moins claire, toutes sortes d'informations plus ou moins officieuses donnaient à entendre que le problème du désarmement serait un des principaux sujets des entretiens et que le gouvernement français serait invité à accepter de sérieuses réductions.

De son côté, M. Laval, peut-être un peu inquiet de ce qui l'attendait à Washington, cherchait à limiter dans une certaine mesure la portée de ses prochaines conversations. Le 14 octobre, deux jours avant son départ, au cours d'un déjeuner de la presse anglo-américaine de Paris, il disait : « Nous ne participerons pas à une conférence. Nous ne rédigerons pas un traité.

Nous nous expliquerons simplement avec franchise. Nous aborderons, dans un tête-à-tête, tous les problèmes importants que pose la situation actuelle dans le monde. » Mais, craignant peut-être d'avoir eu l'air trop sceptique au sujet des résultats pratiques de son voyage, il ajoutait : « J'ose dire, parce que l'optimisme est dans ma nature, que la gravité des événements ne nous empêchera pas de prévoir la solution indispensable. » M. Laval, qui est fier d'être auvergnat, parlait ici comme un paysan normand; s'il tentait de se garder contre les trop grands entraînements, il se réservait cependant toutes les possibilités. En somme, bien que les pourparlers de Washington eussent été l'objet de certains échanges de vues diplomatiques, leur étendue et leur signification n'étaient pas exactement déterminées; ils allaient s'engager sans que leur nature fût fixée.

Tandis que M. Laval, qui s'était embarqué le 16 octobre, approchait des côtes américaines, une partie de l'opinion française s'inquiétait quelque peu. Le président du conseil avait emmené avec lui une grande troupe de journalistes, qui, dès le début, estimèrent indispensable de justifier leur présence sur l'*Ile-de-France* par l'envoi de longs radiotélégrammes quotidiens. N'ayant rien de précis à dire, ils se livrèrent à toutes sortes de bavardages, mais envoyèrent, en outre, quelques informations un peu troublantes. Un adverbe, qui figurait dans une de ces dépêches transocéaniques, fut particulièrement commenté. Faisant allusion aux pourparlers concernant les réparations, ce télégramme disait : « Le représentant de la France se ralliera à toute proposition qui maintiendra, *au moins partiellement*, son solde positif des réparations. » On se demanda s'il fallait voir là l'annonce d'un nouveau fléchissement. De même, les nombreuses allusions que les correspondants faisaient à l'éventualité de certaines concessions au sujet du désarmement en échange d'un pacte que souscriraient les États-Unis troublaient ceux qui, sachant que ces sortes de pactes n'ont en réalité aucune valeur, craignaient que M. Laval ne se laissât, comme ses prédécesseurs, prendre au piège de formules creuses.

A cet égard, le discours que M. Laval, à peine débarqué, prononça à l'Hôtel de Ville de New-York, s'il n'aggrava pas

les inquiétudes, ne les dissipa pas entièrement. Le président du Conseil, après avoir constaté que, conformément à sa vieille doctrine, le peuple américain voulait vivre sur lui-même, insista sur la nécessité de pratiquer la solidarité internationale. « Il faut, dit-il entre autres choses, que les peuples et les gouvernements comprennent que la sécurité ne s'exprime pas seulement en formules d'espoir, mais qu'elle doit être organisée. Si les États-Unis et la France savent s'entendre et s'unir pour une coopération toujours plus étroite, il est permis d'entrevoir un avenir meilleur. » Il n'y a rien à reprendre, en principe, à cette déclaration. Il est certain que la sécurité ne sera garantie, non pas complètement — ce qui ne sera jamais le cas — mais suffisamment, que lorsque tous les États qui comptent se seront engagés, d'une façon tout à fait sincère, à intervenir sur-le-champ, avec toutes leurs forces, contre tout perturbateur de la paix. Mais on est encore fort loin d'un tel état de choses. La plupart des gouvernements ont pour inspirateur et héros Ponce-Pilate et ne songent qu'à conserver, en cas de crise, une neutralité plus ou moins fructueuse; quelques-uns, affublés d'un masque pacifiste, ne réclament le désarmement que dans l'intention d'affaiblir les pays qui peuvent s'opposer à leurs projets de bouleversements territoriaux, dont toute tentative de réalisation ferait immanquablement éclater la guerre. Quant aux États-Unis, qui n'ont signé le fameux pacte Kellogg qu'à la condition que cela ne les engagerait à rien, ils sont plus résolus que jamais à n'assumer aucune obligation. Dans ces conditions, M. Laval, qui paraissait envisager de nouveaux pactes, n'allait-il pas consentir à affaiblir la France, sous le prétexte d'apaiser nos détracteurs et d'obtenir une meilleure organisation internationale?

Il n'en a heureusement rien été. Le danger était d'autant plus grand que M. Hoover avait certainement l'intention d'aborder, au cours des conversations, la question du désarmement et de chercher à satisfaire un désir américain qui ne se dissimulait guère. Il ne fait de doute pour personne que M. Hoover était résolu à exercer à ce sujet une sorte de pression sur M. Laval; nos hommes politiques se sont en général montrés si extraordinairement timides chaque fois qu'il a été question de l'armée ou de la marine, comme s'ils avaient

toujours à s'excuser, qu'à Washington on pouvait espérer arracher au président du conseil quelque concession, ou du moins quelque parole, dont on pourrait par la suite faire état. Les Américains ont le plus gros budget militaire et naval du monde, bien que leur pays soit, entre tous, le moins menacé. La crise économique a accru leur désir de diminuer leurs dépenses. C'est bien naturel. Ce qui l'est moins, c'est leur prétention de ne réaliser à ce propos des économies que si la France, dont la situation est bien différente, réduit ses forces défensives. Pour réaliser cette opération, ils placent le plus grand espoir dans la fameuse conférence du désarmement, qui doit se réunir à Genève le 2 février 1932 et qui sera une véritable foire d'empoigne. On y verra les pays qui n'attendent qu'une occasion pour mettre tout sens dessus dessous en Europe, si cela peut se faire sans trop de risques pour eux et qui, à côté des troupes régulières et avouées, développent des organisations militaires de toutes espèces (*Stahlhelm*, corps d'assaut hitlériens, milice fasciste) et militarisent les enfants eux-mêmes, se présenter comme les représentants du pacifisme et les partisans les plus sincères du désarmement; les Soviets figureront en bon rang parmi ces nations pourvues d'un faux nez. Le séjour de M. Laval devait être mis à profit pour obtenir de lui quelque engagement qui eût à l'avance compromis notre position à Genève. Il ne faut voir sans doute aucune mauvaise intention dans cette manœuvre. Beaucoup d'Américains sont sincèrement convaincus que la France a des tendances militaristes; ils ne comprennent rien à la situation véritable de l'Europe. En se montrant pendant longtemps prêts à céder à toute pression américaine, nos gouvernements ont entretenu les erreurs des politiciens d'outre-Atlantique à notre égard, les incitant à nous considérer comme un peuple à la fois exigeant et faible. Il faut d'ailleurs aussi tenir compte, dans une certaine mesure, de l'insidieuse propagande des Allemands et des Germano-Américains, influence particulièrement puissante dans certains milieux financiers.

Si M. Laval avait eu quelque velléité de céder, les déclarations que M. Borah, président de la commission des affaires étrangères du Sénat, fit à la presse au moment même où, enfermé dans la Maison-Blanche, il conférait avec M. Hoover,

furent de nature à lui faire comprendre combien tout acte de faiblesse serait désastreux. M. Borah, tout en reconnaissant que la France, de même que la Belgique, pouvait avoir quelque droit à des compensations pour les dévastations allemandes et qu'après tout elle est juge de ce qui est nécessaire pour sa sécurité, se prononça avec éclat pour de grands remaniement territoriaux, notamment pour le dépècement de la Pologne au profit de l'Allemagne et pour la reconstitution d'une grande Hongrie, évidemment au détriment de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie et de la Roumanie (il a nié par la suite que telle fût sa pensée, mais celle-ci est trop claire). Il ajouta que, selon lui, le désarmement pourrait s'effectuer après la révision du traité de Versailles et que, d'autre part, les États-Unis ne devaient en aucun cas se lier à l'Europe par la signature d'un pacte de sécurité ou par tout autre engagement du même genre. L'opinion de M. Borah est celle de millions d'Américains (probablement de la majorité d'entre eux). D'autre part, grâce à son petit groupe d'indépendants, il est l'arbitre du Sénat, sans l'approbation duquel le président ne peut prendre aucune décision en matière de politique extérieure. Ses paroles étaient donc bien propres à rappeler à M. Laval, s'il était tenté de l'oublier, que tout accord avec le chef de l'État américain serait absolument illusoire, dans les circonstances actuelles, et que si, dans l'espoir de le réaliser, il abandonnait quoi que ce soit au sujet du désarmement, il conclurait un marché de dupes, marché d'autant plus dangereux que, fût-il même écarté par la suite, toute concession qui aurait été faite du côté français serait exploitée contre nous à la conférence de l'an prochain. Peut-être M. Laval n'avait-il pas besoin de cet avertissement. Si l'on en croit des informations de source anglaise ou américaine, il aurait pris très fermement position dès le début en ce qui concerne les armements, ce que semble confirmer la phrase anodine que le communiqué officiel final contient à ce propos : « C'est notre résolution commune que la conférence pour la limitation et la réduction des armements ne laisse pas passer la grande occasion qui s'offre à elle et sache s'acquitter de ce qui constitue sa tâche véritable : l'organisation solide et durable de la paix. »

Ainsi, il semble bien qu'au point de vue politique, particulièrement pour le désarmement, chacun des deux pays ait conservé sa liberté de mouvement. Pour les affaires financières, il n'en est pas tout à fait de même. Si l'on veut s'en rendre compte, il faut lire avec une certaine attention le communiqué officiel; c'est un travail assez pénible, car le texte, établi de la façon la plus laborieuse — parce que, de part et d'autre, on redoutait tout ce qui aurait pu être considéré comme un engagement, — contient, pour ses trois quarts, une phraséologie assez creuse. Des affirmations comme les suivantes sont des truismes sans réel intérêt : « Le devoir des hommes d'État est de ne négliger aucun moyen de collaboration pratique pour le bien commun... Les relations confiantes entre les gouvernements sont un élément essentiel au relèvement rapide que nous devons rechercher... Une discussion familière et cordiale nous a permis de nous rendre compte d'une manière plus précise de la nature des problèmes envisagés... Nous avons pu constater que nous envisageons sous le même jour la nature de ces problèmes économiques et financiers. Cette identité de vues est de nature à faciliter pour nos gouvernements respectifs une action efficace. » Sur deux points cependant, un certain accord s'est réalisé : le rôle de l'or et les réparations.

Au sujet de la première de ces questions, le communiqué s'exprime ainsi : « Nous sommes convaincus de l'importance de la stabilité monétaire comme élément essentiel de la restauration de la vie économique normale dans le monde, pour laquelle le maintien de l'étalon-or en France et aux États-Unis constitue un facteur de première importance. » Certaines personnes ont exprimé l'opinion que cette déclaration n'avait guère de signification ou du moins de portée réelle. Ce n'est pas notre avis. Sans en exagérer l'importance, on peut dire qu'il n'était pas inutile d'affirmer, aux yeux du monde, la volonté commune de conserver l'or comme base de la monnaie; cela était même d'autant plus nécessaire qu'à l'heure présente bien des pays, et l'Angleterre elle-même, paraissaient être tentés de renoncer à l'étalon-or et de se lancer dans de dangereuses aventures monétaires. Si les États-Unis et la France suivaient cet exemple, ce serait le chaos complet. Du reste, il est permis de supposer que cette affirmation de principe a

été complétée par une étude, confiée à des techniciens, des moyens propres à lui donner une valeur pratique et par des arrangements intervenus entre la Banque de France et la Federal Reserve Bank.

Pour les réparations, voici ce que dit le communiqué : « En ce qui concerne les obligations intergouvernementales, nous reconnaissons qu'avant l'expiration de l'année de suspension Hoover, un arrangement couvrant la période de dépression économique peut être nécessaire, arrangement sur les termes et conditions duquel nos deux gouvernements font toutes réserves. L'initiative de cet arrangement devra être prise par les puissances européennes principalement intéressées, dans la cadre des accords en vigueur avant le 1er juillet 1931. » Cela veut dire deux choses. Le gouvernement américain promet de ne plus prendre d'initiative analogue à celle du 20 juin dernier, par conséquent de ne plus porter atteinte au plan Young et de ne plus annuler de sa propre autorité les contrats liant d'autres puissances. Mais il y a un engagement français corrélatif. M. Laval déclare qu'avant la fin de l'année du moratoire Hoover, c'est-à-dire avant le 1er juillet, un arrangement devra être conclu au sujet des réparations. Des déclarations faites ultérieurement par le président du conseil ont précisé qu'il ferait dans un avenir peu éloigné un effort en vue du rapprochement franco-allemand. Il faut donc s'attendre à quelque nouvelle conférence des réparations, qui, tout en prétendant peut-être réserver l'avenir, déchargera sans doute le Reich d'une partie du poids, déjà bien allégé par rapport au système Dawes, que lui impose le plan Young; il faut prévoir que les décisions seront prises avant le mois de février, époque à laquelle les crédits laissés à la disposition de l'Allemagne viendront à échéance. Lorsque l'accord sera fait à ce sujet entre les puissances européennes, les États-Unis décideront à leur tour s'il leur convient de diminuer le poids des dettes interalliées.

Tout n'est pas absolument satisfaisant et rassurant, on le voit, dans la combinaison ainsi ébauchée. L'Amérique ne nous mettra plus, du moins pendant quelque temps, en présence d'un fait accompli, c'est entendu. Mais, d'autre part, nous avons à peu près pris l'engagement de réduire bientôt les

annuités de l'Allemagne. Cela n'aurait aucun inconvénient si, dans la mesure où le Reich sera déchargé, les États-Unis remettant à leurs débiteurs européens une part égale de leurs dettes et si nous continuions à toucher les annuités dites inconditionnelles, c'est-à-dire celles qui sont destinées à nous assurer une compensation, du reste très partielle, pour les dévastations allemandes. Mais l'Amérique n'est aucunement liée : plus que nous elle conserve, dans cette affaire, sa pleine liberté de décision. C'est elle qui pourra dire le dernier mot. M. Hoover a dû certainement expliquer à M. Laval qu'il ne pouvait s'engager, parce que le Congrès peut seul trancher la question; c'est pour cela d'ailleurs qu'il lui a été impossible de refuser le retour à la procédure du plan Young.

Il faut maintenant conclure. Ce n'est pas très facile et dans tous les cas on ne peut le faire qu'avec une certaine prudence, car nous ignorons ce qui s'est exactement dit au cours de la conversation prolongée que MM. Hoover et Laval ont eue. Les deux hommes d'États se sont-ils tenus dans les limites qu'indique le communiqué officiel ou, sur certains points, ont-ils envisagé des plans d'avenir dont ils ne voulaient ou ne pouvaient pas dès maintenant informer le public? C'est ce qu'on saura plus tard. Cependant certains faits et certaines conséquences se dégagent déjà. On a l'impression que M. Laval a été guidé avant tout par la volonté de ne pas se laisser lier les mains. Peut-être avait-il songé à un pacte en échange duquel quelques concessions auraient pu être faites par lui; certains indices le donneraient à penser. Mais il s'est sans aucun doute vite rendu compte que rien de tel ne pouvait être obtenu de l'Amérique, ce qui lui a permis d'échapper au danger que nous aurait fait courir un accord, qui très probablement, n'aurait pas eu de valeur pratique. Il semble bien que M. Laval ait mis en quelque sorte le président des États-Unis au pied du mur, et que M. Hoover ait été obligé de reconnaître que son pays n'était pas disposé à assumer la moindre responsabilité en Europe et que, par conséquent, il ne saurait prétendre se réserver actuellement un rôle de direction dans les affaires de notre continent; on ne peut pas avoir en même temps les avantages de l'abstention et les bénéfices de l'action. Si c'est bien ainsi que les choses se sont

passées, M. Hoover a dû, pour finir, déclarer à M. Laval que, telle étant la situation, c'est à la France qu'il appartient de prendre toutes les initiatives, tant financières que politiques. Les Américains, qui, bien qu'ils manifestent souvent la velléité de s'immiscer dans la politique européenne, redoutent, comme par le passé, tout « entanglement », pour nous servir de l'expression consacrée, ne sont peut-être pas fâchés de faire peser en ce moment tout le poids de la responsabilité sur la France.

C'est ce qu'a marqué nettement un journaliste américain qui est aujourd'hui particulièrement en vue et qui certainement a eu ces temps derniers les contacts les plus étroits avec les dirigeants de la politique américaine. Dans un article très important qu'il a publié dans la *New-York Herald Tribune* du 28 octobre et que les agences Havas et Reuter ont pris soin de transmettre en entier, M. Walter Lippmann déclare catégoriquement que, pour les réparations comme pour le désarmement, l'initiative appartient maintenant à la France. Voici le passage final de cet article :

M. Laval rentre chez lui après avoir remporté un grand succès diplomatique sur les principaux points qui feront l'objet de négociations dans un proche avenir. Il a l'assurance que les méthodes françaises seront adoptées aussi bien pour les réparations que pour le désarmement. Le point de départ est celui-là même que la France réclame depuis longtemps et cependant cette victoire n'est à aucun degré une défaite américaine, car ce que le Président a fait, c'est adopter les thèses françaises et, ce faisant, il a investi la France des responsabilités que comporte la direction d'une politique. C'était agir en homme d'État, car les thèses françaises d'après lesquelles les réparations doivent être soumises à une procédure régulière et la paix politique doit précéder la réduction des armements, sont non seulement justes en elles-mêmes, mais encore ce sont les seules thèses sur lesquelles, à ce tournant de l'histoire, il est possible de continuer quelque chose. La France est prépondérante en Europe et peut mettre son *veto* à toute proposition concernant l'Europe. M. Hoover a reconnu la puissance de la France. De la sorte, il n'a plus laissé subsister aucun doute sur la responsabilité de la paix et de la restauration de l'Europe. C'est sur la France qu'elle se concentre.

Notons que le correspondant du *Times* à Washington, qui, non seulement pendant le séjour de M. Laval, mais auparavant déjà, s'est montré très bien informé, a fait des constatations analogues.

La tactique américaine paraît être celle-ci : « La France se considère et est sans doute en fait pour l'instant l'État le plus puissant de l'Europe — notamment en raison de sa situation financière, — celui sans lequel rien ne peut être fait. A elle donc le soin — peut-être provisoire — de prendre des initiatives. Nous verrons ce qui en résultera et il sera toujours temps pour nous de nous décider ensuite. » M. Hoover a été apparemment enchanté de nous laisser nous débrouiller avec les réparations; cela lui tirait une épine du pied et il conserve toute sa liberté de mouvement. De même, en ce qui concerne les mesures qui pourront être nécessaires lorsque la question des crédits « congelés » en Allemagne se posera au début de l'an prochain, il semble vouloir s'en remettre à nous pour aider les banquiers américains à sortir d'embarras. Quand, après le départ de M. Laval, l'ancien ministre belge Francqui est venu lui proposer un plan, dont nous pourrions faire les frais et qu'un des principaux experts assistant le président du conseil a trouvé peu acceptable (ce plan sera sans doute écarté), il lui a répondu en substance qu'il devait s'adresser aux banquiers et il aurait donné à entendre que cela regardait peut-être plus particulièrement la France. Il en est encore de même, autant qu'on en peut juger, pour le désarmement : les États-Unis n'ont pas abandonné en réalité leurs idées, mais ils s'effacent modestement pour l'instant, se préparant à observer ce que nous ferons; cela ne les empêchera peut-être pas de manœuvrer le moment venu. M. Grandi va se rendre prochainement à Washington et il est à craindre qu'à ce sujet M. Hoover ne soit plus enclin à fraterniser avec lui qu'avec nous. Le pseudo-pacifisme des gouvernements belliqueux n'est pas mal accueilli en Amérique, où l'impérialisme et le militarisme fascistes, de même que l'extrémisme nationaliste allemand et le pangermanisme, ne causent guère d'inquiétude. C'est bizarre, mais c'est comme cela.

M. Laval paraît décidé à entrer dans ce jeu, avec l'espoir de s'en tirer à son honneur. Lorsqu'il fut de nouveau en mer, un radiotélégramme officieux, lancé de l'*Ile-de-France*, rapporta que le président du conseil avait déclaré que la conversation de Washington, dont il rendrait compte au Parlement, fournissait une excellente occasion de prendre des mesures

hardies qui, sans imposer à la France des sacrifices excessifs, lui permettraient de diriger les efforts qui seraient faits en vue de la restauration de l'Europe. Il a ajouté que le premier pas dans cette voie serait une coopération plus intime de la France et de l'Allemagne. « Je crois avoir convaincu le président Hoover et le sénateur Borah, a-t-il dit, que la France, si elle est laissée à elle-même, peut déterminer le rapprochement attendu. » M. Laval estime donc qu'après son voyage en Amérique il se trouve dans une bonne position pour assurer à la France un rôle directeur, qu'il s'agisse des finances ou de la politique. Il croit, semble-t-il, qu'il lui sera plus facile maintenant de décider le gouvernement du Reich à s'entendre avec nous et de réaliser un rapprochement dont les conditions politiques ne peuvent être autres que celles qu'il avait formulées au mois de juillet et que M. Brüning repoussa, parce qu'elles impliquaient une renonciation à la campagne contre le traité. Est-il très vraisemblable, on peut se le demander, que les circonstances soient à cet égard beaucoup plus favorables qu'au début de l'été? Il est malheureusement certain que l'influence des extrémiste hitlériens est en croissance soit dans le corps électoral, soit dans l'entourage du président Hindenburg.

Le voyage de M. Laval a permis surtout de se rendre compte que les points de vue français et américain étaient encore, sur presque toutes les questions, aussi éloignés que par le passé. Bien que les hommes renseignés n'eussent aucun doute à ce sujet, il était peut-être bon de faire officiellement cette constatation, pourvu que nos dirigeants, qui sont parfois oublieux, sachent désormais en tenir compte. On va peut-être nous dire, parce que cela se fait souvent au lendemain d'entrevues diplomatiques, qu'il y eu un rapprochement. Ce n'est pas exact pour le fond des choses; ce qui est vrai, c'est que les États-Unis nous laissent provisoirement une certaine liberté d'action. Il faut qu'on se souvienne en France qu'en matière « d'obligations intergouvernementales », pour parler comme le communiqué, les Américains songent surtout à récupérer les capitaux que leurs banques ont aventurés en Allemagne — c'était déjà le but unique de l'initiative Hoover du 20 juin dernier — et qu'ils se préoccupent fort peu de notre droit

à des réparations. On doit aussi se rappeler que, dans le domaine politique, ils partagent, beaucoup plus que les nôtres, les idées allemandes ou italiennes sur les traités ou sur le désarmement. M. Laval a pu s'apercevoir — mais ce n'est peut-être pas son rôle de le dire, c'est celui de la presse — qu'au fond, bien qu'il ait naturellement employé un langage plus diplomatique, M. Hoover n'est pas loin de penser comme M. Borah. Si, à ce sujet, il a perdu certaines illusions, ce sera tout bénéfice. Dans tous les cas, ceux qui reprocheraient au président du conseil de n'avoir pas conclu un accord avec les États-Unis feraient peuve ou d'ignorance ou de mauvaise foi. M. Laval n'aurait pu conclure un arrangement positif et précis avec l'Amérique qu'en sacrifiant nos intérêts. Il convient, au contraire, de le féliciter d'avoir tenu ferme et d'être rentré les mains libres. Les hommes aigris qui le critiquent à ce propos appartiennent à cette catégorie de politiciens qui veulent coûte que coûte revenir de l'étranger avec une prétendue entente qui n'est réalisée qu'au prix de formule équivoque — causes de conflits futurs — ou d'abandons désastreux.

On ne saurait se dissimuler que la situation dans laquelle nous allons nous trouver après les conversations de Washington comporte des dangers, tout au moins de grands risques. La solidité dont la France a fait preuve au cours de la tempête qui secoue le monde lui vaut une certaine admiration, mais encore plus de jalousie. Sous le prétexte qu'elle a su, mieux que d'autres pays, résister aux tentations de gaspillages et de gains rapides et éphémères, et qu'elle possède des réserves financières, on la somme plus ou moins de mettre ses capitaux au service de ceux qui se sont ruinés ou qui ont compromis leur position et on se propose de détruire le plus possible le plan Young. Il faudra au chef de notre gouvernement une certaine force d'âme pour résister aux assauts dont il sera l'objet. Le monde est malade pour une grande part par suite de l'abus insensé qui a été fait du crédit; on ne le guérira pas en commettant de nouveau les mêmes fautes. Si la France versait ses capitaux dans le gouffre sans fond des états ébranlés, qui ne veulent pas subir la crise douloureuse mais salutaire, qui seule peut les rétablir, elle ne tarderait pas à voir fondre ses réserves. Le jour où, à son tour, elle serait

atteinte, le respect qu'on témoigne en ce moment pour sa force se tournerait en mépris et en dérision.

Au point de vue politique aussi il faut prendre garde. C'est le moment de manifester la volonté de consolider l'Europe actuelle, ce qui sera le meilleur moyen de la faire sortir de la crise où elle est plongée et de garantir la paix, qui serait inévitablement compromise si l'Allemagne, encouragée par tous ceux qui croient pouvoir tirer profit de bouleversements et par un certain nombre d'utopistes dont les conceptions sont toujours favorables, en fait, aux pêcheurs en eau trouble, pouvait continuer la politique qu'elle a pratiquée et sans cesse accentuée depuis l'évacuation rhénane. Si les Allemands et leurs associés de toutes espèces étaient laissés libres de poursuivre leurs desseins, l'Europe entrerait dans une période de convulsions. Le gouvernement français doit plus particulièrement se préparer à déjouer toutes les manœuvres qui se produiront à la conférence du désarmement. Le mieux serait du reste, si c'était possible, d'ajourner une réunion qui se présente dans les pires conditions, car elle sera pour le monde une cause grave de troubles et, par conséquent, un obstacle à son rétablissement économique.

M. Laval revient en France, semble-t-il, avec la conviction qu'il lui appartient de prendre des initiatives et qu'il pourra réaliser de grandes choses. Nous ne lui conseillerions certes pas l'apathie et l'immobilité. Un pays qui est dans la position de la France a intérêt à ne pas se laisser entraîner au fil de l'eau et, partant, à se présenter comme un guide. Mais c'est à la condition que ceux qui parlent et agissent en son nom sachent exactement ce qu'ils veulent et jusqu'où ils entendent aller. Nous espérons que c'est le cas de M. Laval.

Un des journalistes qui ont accompagné celui-ci aux États-Unis, qui a été constamment dans son entourage immédiat et qu'il est permis de considérer comme exactement informé, M. Marcel Ray, a très bien précisé la situation dans un radiotélégramme envoyé de l'*Ile-de-France* quelques heures avant le débarquement du président du conseil (*Petit Journal* du 1er novembre) : « M. Hoover, constate-t-il, nous laisse tout le fardeau de l'initiative et de la responsabilité. Il nous rend ainsi un hommage qui n'est pas sans comporter certains aléas.

Si la France réussit dans cette redoutable entreprise, non seulement elle « dégèlera », les crédits américains, mais résoudra aussi la crise mondiale pour la restauration de la confiance. Ce faisant, elle se placera au premier rang des nations. Si elle échouait, soyons certains que l'Amérique se retournerait vers d'autres nations et se liguerait avec elles pour essayer de nous imposer des solutions très différentes de celles que nous aurions envisagées. Je crois savoir que M. Laval rentre en Europe absolument décidé à accepter cette mission ou ce défi et à tenter un effort audacieux de politique constructive. »

L'Amérique n'a pas été gagnée à nos idées. Gênée par ses propres embarras, elle laisse, pendant quelques semaines, le gouvernement français prendre les initiatives qu'il jugera bonnes, tout en se réservant d'intervenir par la suite si la partie que M. Laval veut jouer aboutit à un échec ou si les solutions proposées ne lui plaisent pas. Telle est, croyons-nous, la situation après le voyage de M. Laval à Washington. Il serait vain de se livrer à des considérations d'avenir, faute d'éléments suffisants pour formuler un jugement sérieux et motivé. Toute la question est de savoir si le président du conseil a entre les mains les atouts nécessaires pour gagner. Il n'a pas trouvé aux États-Unis des partenaires, mais, pour un temps limité, des spectateurs. Dans presque toutes les conférences auxquelles ils ont participé depuis qu'ils ont repoussé le traité de Versailles, les Américains se sont présentés comme des observateurs, conformément à une terminologie diplomatique consacrée. En dépit de certaines apparences c'est une fois de plus le cas. Nous souhaitons que M. Laval ne sacrifie pas, pour leur plaire, les intérêts de la France aux besoins et aux désirs des banquiers d'outre-Atlantique dont l'Allemagne cherchera à obtenir le concours.

PIERRE BERNUS

ENCORE
UN ROMAN « PACIFISTE »

Le prodigieux succès d'*A l'Ouest rien de nouveau* n'est pas encore épuisé et, déjà, nous arrive de l'autre côté du Rhin un roman, sinon du même genre, du moins conçu dans le même esprit. Il est intitulé *Catherine devient soldat*[1] et a pour auteur une Allemande de l'ancien *Reichsland*, madame Adrienne Thomas, dont c'est l'œuvre de début, un début plein de promesses. En quelques mois, la touchante histoire de Catherine s'est vendue à près de deux cent mille exemplaires. Et l'on annonce des traductions de ce livre dans les principaux idiomes d'Europe. A l'exemple d'*Im Westen nichts neues*, il se propose d'inspirer l'aversion de la guerre; mais alors que le roman de M. Remarque décrivait l'atrocité de la grande mêlée sur le front des armées, celui de madame Adrienne Thomas entend prouver que l'affreuse lutte vécue à l'arrière, et subie à l'arrière, n'exerça pas des ravages moins attristants. Peut-on conclure du succès retentissant obtenu par ce récit « pacifiste » à une mentalité nouvelle, à une mentalité plus rassurante parmi les lecteurs allemands qui ont porté ce livre aux nues? C'est une question qu'il ne m'appartient pas d'examiner dans le rapide aperçu que je vais donner du livre. Je me bornerai à observer que les efforts tentés par madame Adrienne Thomas pour se montrer équitable, même si elle n'y réussit

1. *Die Katrin wird Soldat.* Ein Roman aus Elsass-Lothringen. Berlin, Propyläen. Verlag, 1931.

point, différencient heureusement son récit des romans « alsaciens-lorrains » publiés à la veille de la guerre et pendant celle-ci. J'ai là, dans ma bibliothèque, deux romans « alsaciens-lorrains » de langue allemande, parus au plus fort des hostilités : *l'Écriture cachée*, de madame Anselma Heine, et *les Freyhoff*, de M. Max Boettcher. Je les ai feuilletés à nouveau l'un et l'autre au sortir de la lecture de *Catherine devient soldat*.

Évidemment, ils trahissent une vision de l'Alsace-Lorraine totalement différente de celle qui se dégage de l'histoire sentimentale, pathétique et tragique si adroitement contée par madame Adrienne Thomas.

***

Catherine, l'héroïne du récit, est une jeune Lorraine, Juive de race, mais d'ailleurs indifférente en matière de religion. Née à Metz, Catherine Lentz n'a jamais souffert de vivre sous le sceptre de Guillaume II. Elle a quatorze ans au moment où elle commence son journal, que le roman de madame Thomas se borne à reproduire, et ses préoccupations sont exactement celles de toutes les jeunes filles à son âge. Elle se montre beaucoup plus soucieuse de gagner l'amitié des jeunes gens de son entourage et d'entrer dans les bonnes grâces de ses professeurs que de savoir si la Lorraine est vraiment allemande et si la Prusse était en droit de l'annexer. D'ailleurs, elle possède également bien les deux langues, mais ne fait pas mystère de sa préférence pour l'allemand : « J'aime l'allemand, écrit-elle, quand j'ai chaud au cœur. Le français n'est qu'une langue élégante, une langue *bien élevée*. »

Tout le monde, autour d'elle, ne montre pas la même sérénité. Les Prussiens et les Prussiennes qui se sont installés à Metz et prétendent prussifier la Lorraine ne se gênent pas pour faire entendre qu'ils s'estiment très supérieurs au reste de la population, surtout à cet élément juif auquel appartient Catherine Lentz; mais Catherine n'hésite pas à écrire que cette morgue prussienne n'est aucunement justifiée. Sans doute, les jeunes Prussiennes apprennent fort bien tout ce qu'on enseigne à l'école. Elles savent la grammaire française beaucoup mieux que les petites Lorraines, mais elles n'arrivent point, malgré toute leur science, à construire une phrase

correcte en français. Les Prussiens, vraiment, sont fort agaçants avec leurs grands airs. Les maîtresses de l'école où s'instruit Catherine ne s'avisent-elles pas de tenir en quarantaine leur collègue, mademoiselle Clerque, parce que son père est coiffeur? On est moins exclusif à Metz, dans ce milieu bourgeois où Catherine fait son éducation et son instruction.

La première partie du journal de Catherine amorce et développe une charmante idylle, plus charmante et plus mélancolique d'être suivie par une tragédie déchirante. Catherine a rencontré, parmi les collégiens qu'elle croise dans la rue en se rendant à l'école et qui la font danser dans les sauteries qu'elle fréquente avec plaisir, un jeune homme, Lucien Quirin, qui s'éprend d'elle et lui fait une cour assidue. La mère de Lucien est française, son père est originaire de Cologne. Comme Catherine elle-même, il ne s'intéresse guère aux luttes dont Metz est le théâtre. Catherine observe « que les deux nations semblaient s'être réconciliées en Lucien ». Dans son esprit, c'est là un grand éloge. A ses yeux, c'est là un grand bienfait. Tout l'enthousiasme dont Lucien Quirin est capable va à la peinture et, surtout, à Catherine. Le jour où Lucien, à la porte d'une salle de bal, embrasse Catherine sur la bouche, reste, pour celle-ci, une date inoubliable. Cette simple histoire d'amour est racontée par madame Adrienne Thomas, je le répète, avec un extrême agrément. Catherine est bien la jeune fille moderne, mélange inconscient et attrayant de naïveté et de rouerie. Elle n'est pas innocente. La légèreté de sa mère et les fredaines de son père lui ont montré, dès l'enfance, la vie sous son vrai jour. Elle n'en garde pas moins des sentiments d'une fraîcheur exquise, finement analysés, finement rendus par madame Thomas. Rien de plus délicat que la scène où Catherine décrit le plaisir mêlé d'embarras qu'elle éprouve en revoyant Lucien après une courte absence : « Catherine, murmure Lucien, c'est comme si j'étais resté des années sans te voir. — A moi aussi ces trois jours ont paru passer avec une lenteur!... — J'ai toujours et toujours pensé à toi. — De notre salon je puis apercevoir les clochers du séminaire des prêtres et tu m'as dit une fois que tu habites là. Je crois... — Qu'est-ce que tu crois? — Oh! rien... — Mais dis donc ce que tu crois! — Non, je ne

saurais le dire. — Peut-être voulais-tu dire que tu m'aimes un tout petit peu? — Oui, c'est cela, Lucien, mais ce n'est pas un peu que je t'aime, c'est beaucoup. — Ce qu'il y a de plus charmant chez toi, Catherine, c'est que tu ne sais pas à quel point tu es charmante. »

Mais hélas! les hommes sont les hommes et les jeunes hommes sont déjà des hommes. Catherine apprend un jour avec désespoir que Lucien, si gentil avec elle et si doux, a une bonne amie, choriste au théâtre. Elle pleure et s'irrite, elle en veut à mort aux deux coupables; mais Lucien ne tarde pas à regretter son erreur. Il renonce à sa choriste et n'a plus d'yeux que pour Catherine, qu'il épousera dès qu'il pourra songer à s'établir.

***

« Mais alors ce fut la guerre » et tous les beaux projets de Lucien et de Catherine avortèrent piteusement. Catherine écrivait encore, transportée d'espérance, dans son journal, le 31 décembre 1913 : « La vie est merveilleuse! Vive 1914! » Hélas! Elle ne soupçonnait point le calvaire qu'elle allait commencer de gravir en cette fatale année et la mort prématurée et banale qui s'ensuivrait. Lorraine attachée à son pays, mais très décidée à ne point se mêler de politique, Catherine n'a pas vu les nuages s'amonceler peu à peu à l'horizon franco-allemand. Elle note toutefois l'accueil inamical ménagé à Guillaume II, qui a cru devoir se montrer aux Alsaciens-Lorrains, en mai 1914, au lendemain de l'affaire de Saverne : « L'Empereur, écrit-elle, a pris l'initiative d'un certain nombre de manques de tact. Il pleut, le temps est morne et froid. » La tension croissante de la situation politique se marque, dans le journal de Catherine, à la place qu'elle y accorde aux incidents de la vie publique, dont elle ne se souciait jusqu'alors aucunement. Le procès de madame Caillaux et son acquittement intéressent fort ce groupe de collégiens des deux sexes dont fait partie Catherine. Un Prussien militant, le jeune Auerbach, fils d'un officier, déclare en apprenant le verdict : « Ce n'est qu'en France qu'un tel scandale est possible. » A quoi Lucien Quirin, toujours préoccupé de tenir entre les deux nations la balance égale, réplique : « Peut-être bien, mais

on ne voit pas, d'autre part, une femme de la Prusse Orientale prenant fait et cause pour son mari avec un élan pareil. »

A mesure, toutefois, que la situation s'envenime, Lucien Quirin devient moins neutre et Catherine évolue dans le même sens.

Je veux croire que l'auteur du roman dont je tente de donner une idée estime équitable et impartial le tableau qu'elle trace des années de guerre. En fait, la tendance allemande se découvre à chaque ligne dans son récit : « Le *Kaiser*, écrit Catherine dans son journal en juillet 1914, a tout tenté pour maintenir la paix ». Et quelques jours plus tard, elle ajoute ceci, qui est bien sujet à caution : « Heureux le pays qui assiste aux événements avec un cœur pur et sait qu'il n'entre pour rien dans ce crime sanglant! On doit tout respect à l'Allemagne qui a si vaillamment lutté afin de sauvegarder la paix. » Évidemment, on ne peut demander d'une jeune fille de dix-sept ans comme Catherine Lentz qu'elle juge en parfaite connaissance de cause le pays qui est le sien et auquel elle croit devoir rester fidèle. On est d'autant moins autorisé à attendre d'elle un jugement historique, que le jeune homme qu'elle aime n'a pas hésité un instant à endosser l'uniforme prussien et à marcher contre la France; mais il semble que madame Adrienne Thomas eût été bien inspirée en évitant de mettre sous la plume de son héroïne certains propos choquants. Si vraiment madame Thomas a voulu, comme on lui en prête le dessein, écrire pour la paix, répandre l'amour de la paix et travailler à réconcilier les belligérants de 1914, elle n'aurait pas dû faire accuser la Belgique par Catherine, en ayant l'air de l'approuver. « Hier, écrit Catherine à la date du 7 août 1914, la Belgique aussi nous a déclaré la guerre. » Et quelques jours plus tard, elle confie à son journal l'horreur que lui inspirent les excès des Belges, hommes et femmes : « Toute la population civile prit part au combat. Les femmes jetèrent de l'eau bouillante sur nos troupes tandis qu'elles entraient à Liége. On creva les yeux aux blessés, on leur coupa le nez et les oreilles. Ces gens, nos contemporains, se sont laissé égarer à tel point par la haine et la colère que le plus sale animal leur est encore supérieur. » Catherine aurait pu écrire ces mots, à la rigueur,

sous l'empire de l'indignation et quand elle ignorait encore la vérité sur l'affaire belge; mais elle aurait dû par la suite, et dans une autre page de son journal, corriger ses premières impressions. Madame Adrienne Thomas n'a pas jugé qu'une correction fût nécessaire. Quelle conclusion tirer d'une telle négligence, sinon que son « pacifisme » n'est pas aussi éthéré ni éclairé qu'elle le croit et que la critique allemande l'affirme?

La métamorphose subie par Catherine Lentz, sous la pression des circonstances, est au demeurant très finement indiquée dans le roman de madame Adrienne Thomas. Catherine, à la veille de la guerre, songeait surtout au plaisir. Elle se figurait la vie comme une fête. Elle attendait tout de l'existence qui s'annonçait « merveilleuse », suivant sa propre expression. La guerre et ses horreurs la transforment presque d'un jour à l'autre. Elle se consacre désormais à la Croix rouge de tout son cœur. Son zèle et son dévouement lui font bientôt attribuer un poste de confiance. Elle ravitaille les blessés et les prisonniers qui passent en gare de Metz. Elle contemple d'horribles détresses, de hideuses misères. Son cœur saigne et si l'Allemagne, au commencement de la guerre du moins, continue de bénéficier de ses préférences, elle ne se penche pas avec moins de pitié sur les ennemis, mourants ou affamés.

De son côté, Lucien fait vaillamment son devoir. Il est parti, comme tant d'autres, plein d'enthousiasme, sûr de la rapide victoire de l'Allemagne, mais la guerre qui traîne en longueur ne tarde pas à peser à sa nature d'artiste. Et puis certains spectacles, donnés par les troupes allemandes, le déçoivent et bientôt l'écœurent. « Il est heureux, écrit Lucien à Catherine, que tu n'aies pas l'occasion de voir et d'entendre les fils du peuple des penseurs et des poètes quand ils ont bu de la bière jusqu'à plus soif. En apparence, je m'entends bien avec tous, mais leurs rapports avec les femmes!... J'ai vu comment les êtres humains pouvaient se muer en bêtes fauves. » Elles ne sont pas gaies, elles ne sont pas toujours confiantes, les lettres de Lucien, mais quelle émotion, quel bonheur quand Catherine reçoit des nouvelles du jeune homme qu'elle aime! Lucien lui écrit fidèlement, et puis soudain il n'écrit plus. Et Catherine apprend par le journal que Lucien a été tué quelque part en Flandre.

L'atmosphère tragique où elle a pris l'habitude de vivre a tellement émoussé ses sensations ou l'a, du moins, tellement habituée à dominer ses nerfs, que cette suprême catastrophe ne lui arrache aucune larme; mais Catherine n'en est pas moins profondément, irrémédiablement frappée. Désormais tout la laisse indifférente. Elle a même cessé d'éprouver pour l'Allemagne ce sentiment confortable qu'elle prenait pour du patriotisme : « Peut-être, écrit-elle, serons-nous devenus Français quand nous nous réveillerons demain matin. Cela m'est parfaitement égal. » On emmène sous ses yeux un déserteur, condamné à mort : « On va faire mourir, observe-t-elle avec une ironie féroce, un homme qui n'a commis d'autre crime que de ne pas vouloir mourir. Cela s'appelle déserter. »

La vie étant devenue impossible à Metz, au sentiment de la mère de Catherine, à cause des incursions d'avions et des perpétuelles alertes, toute la famille Lentz se transporte à Berlin; mais le tumulte de la capitale prussienne, cette vie de plaisir où les Berlinois s'obstinent malgré la tristesse des temps, révoltent Catherine. Elle ne peut supporter de vivre dans la capitale du Reich et regagne Metz à la première occasion. Elle entre comme infirmière dans un hôpital de tuberculeux, mais le chagrin et la fatigue ont miné sa santé. Elle languit, en proie à un sombre désespoir : « Comme la vie est laide, écrit-elle dans son journal, et comme les hommes sont sales! » Une mort bienvenue l'arrache à cette laideur et à cette saleté.

Tel est ce livre dont le succès en Allemagne est, je le répète, immense et dont une traduction française paraîtra sans doute prochainement. Pour les raisons que j'ai indiquées, *Catherine devient soldat* est un livre intéressant et qui mérite l'accueil favorable dont il est l'objet. Le talent de l'auteur est évident et ce talent, somme toute, est sympathique. Il est fait de grâce et de finesse, de bonté et de charité. *Catherine devient soldat* est un livre d'une sensibilité douloureuse et qu'une femme de cœur, seule, pouvait écrire. Malgré les entorses qu'il inflige à la vérité historique, il sert la bonne cause en ce qu'il peint la guerre sous un jour affreux. On ne peut qu'éprouver de la satisfaction à voir le public allemand en faire ses délices.

MAURICE MURET

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Brillant et brûlant, chatoyant et divers; fait de mille tableaux, jeux du ciel et des paysages, beauté des femmes, pillages et massacres, intérieurs, croquis, drames, portraits; écrit d'un style vif et prompt; pénétré de doctrine, et frémissant d'amour et de colère, — *le sang de Toulouse*[1] est le plus beau livre de M. Magre. Toute la passion de l'homme du Midi y éclate, et toute sa haine des hommes du Nord. Il déteste le jargon rude et incompréhensible que l'on parle à Paris, et cet affreux accent, si éloigné du parler chantant de la Garonne. Il reproche aux septentrionaux d'être gras, ce qui est un signe de fausseté. En réalité, cette haine est une vieille histoire. M. Magre n'a point pardonné à Simon de Montfort d'avoir étouffé l'hérésie albigeoise en 1204, et anéanti la civilisation toulousaine. Tout jeune, le poète de *la Montée aux Enfers* a essayé de soulever son pays en l'honneur de Trencavel, neveu du comte Raymond VI, Trencavel traîtreusesement emprisonné par les Croisés. Mais les radicaux-socialistes eux-mêmes sont restés indifférents à cette mémoire. Cependant M. Magre a continué de méditer les moyens d'émouvoir le public sur la grande injustice que Toulouse a soufferte. Il est lui-même le fils spirituel des Albigeois qui connaissaient, par l'intermédiaire sans doute des Juifs et des Arabes, les doctrines des Initiés. Et sa vive imagination le portant, il est l'ennemi du pape Innocent, de l'archevêque Foulque, de légat Castelnau et de Saint Dominique. Sur quoi la nature,

1. Fasquelle.

qui est au-dessus de la haine, s'est divertie à le faire ressembler à tout ce qu'il exècre. Anguleux et flamboyant, M. Magre, ennemi de l'Inquisition, a l'aspect du plus farouche Inquisiteur.

Son livre est un récit, ou un mémoire, écrit par un personnage étrange et exalté, fils de l'architecte Rochemaure, mais assez pareil à une image violente et transposée de l'auteur, et probablement une incarnation antérieure. Une magnifique imprécation ouvre le livre et le résume tout entier : « Je vais vous transmettre oralement les scènes inouïes dont j'ai été le témoin, les actions joyeuses ou criminelles que j'ai accomplies, les prouesses louables dont je me fais gloire, la désolation et la beauté que j'ai contemplées sans mourir... Les choses que je vais dire vous feront pleurer, car rien ne suscite les larmes comme la beauté qui est irrémédiablement perdue, comme l'intelligence qui s'éteint. Mais les larmes sont plus utiles aux hommes que la joie, et le sel qu'elles renferment est un aliment de virilité... Moi aussi je vais évoquer les morts... Montfort est là, le mauvais, plus hermétiquement enfermé dans sa haine que dans sa cuirasse. Foulque est là, l'hypocrite, et il faut qu'il porte éternellement à ses yeux ses ongles où il cachait du poivre, afin de pleurer de fausses larmes. Raymond est là, l'incertain, et il continue à jeter une pièce de monnaie dans l'air pour mettre fin par pile ou face à son absence de décision. Voici l'exécrable Tancrède, avec ses oreilles d'âne et ses yeux de hibou, qui avait le goût de faire souffrir et s'enorgueillissait d'avoir trouvé un instrument de torture. Voici Dominique le chauve et Innocent avec sa tiare en plumes de paon. Je montre les visages qui furent cachés sous les capuchons et les lèpres qui éclataient derrière les pourpoints de velours... Voici aussi les victimes innombrables, celles qui ont souffert patiemment, celles qui sont devenues jaunes de rage, celles qui ont combattu pour leur droit... »

Après ce début d'épopée, le récit commence, étonnamment vivant et varié. « En ce temps-là, écrit Dalmas Rochemaure, mon sang coulait avec une si grande force sous mon enveloppe charnelle que je ne pouvais m'empêcher de réaliser ce qui m'animait. » Il avait appris l'architecture, puis les armes, puis la philosophie platonicienne, qu'il étudiait dans

des textes arabes. Après quoi il était devenu novice à l'abbaye cistercienne de Mercus.

C'était le temps où les hérétiques, que l'Histoire a appelés les Albigeois, enseignaient que la vie est mauvaise et que l'homme est condamné à des réincarnations successives, jusqu'à ce qu'il soit détaché du désir. Le légat du pape, Pierre de Castelnau, réprimait l'hérésie avec une terrible violence. Un jour, ce redoutable personnage vint rendre visite à l'abbé de Mercus. « Il portait sur une tunique de soie rouge une dalmatique cramoisie. Sa ceinture avait une agrafe de rubis. Ses gants et ses chaussures étaient couleur de feu. D'un large bonnet triangulaire retombait sur son épaule un chaperon dont la pourpre faisait ressortir sa figure de cire mate et ses yeux éteints d'un bleu pétrifié. » — Quelle folie ou quel pressentiment saisit Dalmas? Il courut au clocher, sonna le tocsin, cria à ses frères que Dieu s'était retiré d'eux, et sauta le mur. Dans sa fuite, il buta sur la tombe du saint abbé Martial. Il crut entendre le mort l'engager à faire retraite dans la forêt. « Ceux qui comme toi sont marqués pour perpétuer la vérité à l'aide des mots qui s'envolent doivent préparer dans la solitude la naissance du verbe. » Sa loi était tracée.

Il vécut dans la montagne comme les bêtes sauvages. Un vieux berger goitreux lui donna la nourriture. « Mais, dit-il, ma destinée fut toujours d'interrompre par quelque bizarrerie le cours des choses favorables. » Voyant un jour le berger endormi, il versa une jarre de lait sur son goître. L'homme hurla, toutes sortes de créatures rustiques sortirent des étables et Dalmas s'enfuit. Peu à peu, il se rapprochait de Toulouse. Un jour, au bord de l'Ers, il vit la belle Esclarmonde de Foix qui s'était baignée et qui dormait. Le nom d'Esclarmonde était pour tout bon chrétien synonyme de malédiction. Un intendant de son père l'avait convertie toute petite à l'hérésie albigeoise. « Elle errait seule dans les bois pour aller retrouver certaines divinités déchues du paganisme, dont elle connaissait le langage et qui descendaient pour elle de leurs montagnes. Elle ne craignait pas les hommes, car le démon qui habitait son corps la poussait à se donner à eux. »

En rentrant à Toulouse, Dalmas rencontra un mendiant qui le suivit avec obstination et qui lui dit enfin : « Tu es,

parmi les croyants de l'église de Paraclet, celui à qui est dévolue la plus lourde tâche. Et voilà que tu viens fidèlement à l'heure fixée. Car, sache-le, à présent les temps sont proches. » Celui qui prophétisait ainsi avait été jadis apprenti maçon et le plus hardi de tous. Il avait, cinquante ans plus tôt, fixé la croix à la flèche de Saint-Sernin. Il avait vu alors dans le ciel la basilique véritable, en pierres transparentes. Et à compter de ce jour, il avait vu dans l'atmosphère de chaque homme ses actions futures. Le mendiant savait d'ailleurs qu'il devait lui-même arracher la croix qu'il avait plantée. Elle ne devait plus rester au-dessus de Saint-Sernin, car l'église était pleine d'or, et de l'or viennent tous les maux. — Le lendemain, Dalmas vit un ancien capitoul, Pierre Maurand, qui donnait tous ses biens aux pauvres. Cet hérétique croyait lui aussi que la richesse était mauvaise. Ainsi se multipliaient les signes et les leçons.

Voilà Dalmas revenu chez ses parents. Il est le témoin de la tyrannie que l'archevêque et le légat font peser sur la ville. Le chêne millénaire de Saint-Sernin, où vivait l'âme de Toulouse, va être coupé par ordre de Foulque, pour humilier la cité; Dalmas soulève le peuple et brûle l'arbre. Une illuminée morte l'année précédente est tirée de son cercueil, et privée de la paix même de la tombe. Isaac Manassis est souffleté par le bourreau et tombe mort. Rosamonde Colomiès, belle et sage, pour avoir glorifié la chasteté parmi les hérétiques est jetée dans une prison horrible, au milieu des lépreux, des criminels et des fous. Marcayron est pendu. Le comte Raymond, homme doux, voluptueux et plein d'inquiétude, protège au contraire les hérétiques; parce qu'ils ont le respect des êtres vivants et qu'il s'interdisent de tuer même une mouche. Or voici que le comte est excommunié, dans la cathédrale Saint-Étienne, en présence de quelques prêtres seulement, tant on craint l'indignation du peuple. Après quoi le légat part pour Rome. Mais entre Saint-Gilles sur le Rhône et Beaucaire, Dalmas l'assassine. De cet assassinat, il n'eut jamais de remords. Mais quelles calamités n'avait-il pas déchaînées!

Revenu à Toulouse, il ne fut pas médiocrement surpris d'entendre un petit vieillard, dans la rue, lui demander :

« Pourquoi y vois-tu quand il fait nuit? » Il répondit, sans trop savoir pourquoi, qu'il était éclairé par la lumière d'en haut. Sur quoi l'autre jubila et l'emmena sur-le-champ à une réunion d'Albigeois. Dalmas se laissa faire, parce qu'il avait pour principe d'obéir à la destinée, et aussi parce que, dans son ignorance, il prenait le petit vieillard pour un entremetteur. Il fut bientôt détrompé. Il se trouva dans un lieu où la beauté d'Esclarmonde était révérée comme le symbole de l'esprit pur incarné dans la forme; où les plus humbles étaient traités fraternellement, et où l'assassin du légat, dès qu'il fut connu comme meurtrier, inspira de l'horreur. Lui-même, touché d'une force inconnue, tomba à genoux en sanglotant et en demandant pardon à tous.

Cette ferveur inspirée ne l'empêchait pas d'être l'amant d'une jolie sarrasine, Sezelia, pour qui l'évêque n'avait pas de secrets. Il apprit d'elle qu'une croisade se préparait dans le Nord, et que la destruction de Toulouse était résolue. A ce point, c'est-à-dire au tiers du volume, le caractère anecdotique, divertissant, individuel du livre disparaît. Les tableaux charmants et pittoresques sont remplacés par de larges fresques. Nous avons lu jusqu'à présent l'aventure d'un homme prédestiné sans le savoir et qui accomplit un sort tragique sans s'en douter. Nous allons maintenant assister à l'agonie d'un peuple, à l'anéantissement d'une civilisation éclatante.

C'est une délibération des capitouls en présence de l'évêque qui les excommunie; c'est le camp des Croisés; le sac de Béziers, le siège de Carcassonne; le duel du jeune Espinouze avec un chevalier géant; la fuite par le souterrain de Carcassonne à Cabardez. Il nous importe que Dalmas y soit; car Cabardez est entièrement peuplé d'Albigeois, et comme dominé par trois figures de femmes, Brunissende, Nova et Stéphania, vêtues de robes de lin blanc et, par ferveur cathare, vouées à la chasteté. Dalmas, encore mal instruit dans la doctrine, apprend la loi des enchaînements : « L'homme tue et il est tué à son tour. Il forge lui-même une chaîne du mal qui n'a pas de fin, mais dont il lui faudra dénouer tous les nœuds, avec quelle peine! » Cependant, arrivé à ce point, M. Magre pouvait craindre d'être embarrassé, comme on l'est au jeu de l'oie quand on tombe dans le puits; car Cabardez ayant résisté à

tous les assauts, il n'y avait point de raison d'en faire sortir Dalmas Rochemaure. Il a fallu feindre que les trois belles qui habitaient le château, Brunissende, Nova et Stéphania, s'éprenaient du jeune homme, et qu'un sage Albigeois le faisait partir. Le voilà de nouveau sur les routes, et il arrive à Toulouse juste à temps pour suivre à Rome le comte Raymond. Là, de nouveau, une grande scène d'histoire : la confession publique du comte dans la basilique de Latran, et l'absolution donnée par le pape Innocent.

Dans les batailles qui suivent cette réconciliation hypocrite, Dalmas est partout. « J'ai répandu mon sang, dit-il, sur les remparts de toutes les villes assiégées. dans tous les champs où les Méridionaux ont lutté pour l'indépendance de leur pays »; à Montréal, où il échappa seul, à Puyserguier, à Montlaur, à Brau, où tous les habitants eurent les yeux crevés et le nez coupé, à Minerve, où quoiqu'il fût au moment d'être pendu, la laideur de la femme de Montfort le fit éclater de rire, et ce rire lui sauva la vie. A Lavaur, il se battit trente-trois jours aux côtés de la belle Guirande de Laurac, que Montfort fit jeter dans un puits, tandis que trois cents Parfaits étaient brûlés vif. Témoin miraculeusement épargné de tant d'horreurs, Dalmas ne regrette rien. « Il y a dans le courage inutile une vertu cachée qui n'est pas perdue. La souffrance des opprimés tombe dans une balance spirituelle où le cri d'un petit enfant est plus pesant qu'une armée en marche et tôt ou tard un poids invisible rétablit l'équilibre de la justice. » Et il attend la résurrection de l'âme occitane.

Nous voici parvenus à la troisième partie. Les massacres et les combats continuent, mais, de l'aveu ou non de l'auteur, le ton change peu à peu. Nous atteignons, avec Dalmas, les sommets de la doctrine. Sur ces sommets, de nouvelles figures apparaissent. Voici la Béatrice de ce poème, Aude, la sœur de Dalmas, instruite dans la religion albigeoise : « J'appris d'elle que tout le mal que l'on fait aux autres, par une courbe bizarre, revient vers vous et vous frappe exactement de la même façon. La courbe est parfois très longue et quand elle ne peut vous atteindre dans cette vie, elle vous atteint dans une vie suivante. Aude m'assura que j'avais déjà vécu et que je revivrais pour recevoir le bien

et le mal que j'avais fait. » — Cette Aude est toute charité et toute tendresse. Quand on lui dit qu'il fait froid, elle pleure, à cause de toutes les bêtes qui vont mourir dans les champs. En se promenant, elle se fait scrupule d'écraser les brins d'herbe. Un jour elle panse le bourreau qu'elle a trouvé à demi assommé. Elle souhaite la souffrance. « Ce n'est qu'en souffrant qu'on devient plus pur, dit-elle. Je voudrais accomplir une bonne action qui me procurât de la douleur. » Les douleurs de la ville, persécutée, puis assiégée par Montfort, se répercutent dans le corps de la jeune fille. Et c'est elle, instrument innocent du destin, qui un jour, avec une force surnaturelle, détend le mangonneau dont la pierre, une tête antique de Minerve, va décapiter Montfort.

Ande mourut à quelque temps de là, docile à des voix et à des signes qu'elle entendait seule, et ce fut Frédéric de Roaix qui acheva d'instruire Dalmas. Celui-ci apprit alors comment la doctrine s'était formée, et comment l'apôtre Barthélemy, l'avait rapportée des Indes. La vie est mauvaise dans son essence, et il faut détruire la force de désir que chacun porte en soi. C'est ce désir qui nous précipite après la mort dans les réincarnations. Seuls y échappent ceux à qui le Saint-Esprit, c'est-à-dire la sagesse divine, est révélé. Alors la course est terminée, la béatitude atteinte; l'homme rentre par l'amour dans la sérénité de Dieu. Telle est la Sophia des Parfaits. Et la beauté de ce monde? direz-vous. Elle est d'autant plus belle qu'on est arrivé par le détachement à la plénitude de l'amour.

Nous voyons Dalmas s'acheminer vers cette perfection. Un jour, il tient l'évêque Foulque au bout de sa dague. Mais il l'épargne, impuissant désormais à tuer. Les signes ne manquent jamais aux voyants. Comme il traverse le Tarn, un oiseau blanc vole au-dessus de lui. Est-ce la colombe du Paraclet? Et sa dague tombe dans la rivière. Après la mort de Raymond VI, il quitte Toulouse humiliée et va avec les derniers fidèles se réfugier à Montségur. Là nous achevons de connaître les Parfaits. Quand, sur le sommet du donjon de l'est, ils marchent en méditant à la clarté des étoiles, tel est le rayonnement de leur pensée qu'une auréole bleuâtre enveloppe la tour. Esclarmonde de Foix est là, cherchant dans

l'étude des étoiles et l'analyse de la terre l'énigme de la vie et de la mort. Elle est vieille maintenant et ridée; mais une autre Esclarmonde, sa nièce, exactement pareille à ce qu'elle fut, fait durer dans le monde la forme de l'idéal. Assiégés, les habitants de Montségur volent à la mort, qui les délivre de leur enveloppe de chair. Les saints leur distribuent le consolamentum, qui leur épargne les réincarnations. Les derniers sont brûlés vifs par les Croisés. Mais les aventures de Dalmas ne sont pas terminées. Il doit porter à ceux qui ont pu se cacher dans les grottes d'Ornolac le plus précieux trésor de Montségur, quelques gouttes du Sang du Christ qui irradient au cœur d'une émeraude. Ces malheureux réfugiés à Ornolac expirent emmurés. Seul Dalmas s'échappe par une fissure de la montagne. Car la doctrine ne doit pas être perdue. Sous les apparences d'un vieux mendiant, il transmet à son tour le message qu'il a reçu. Il choisit un simple, un pur, et comme il dit, un niais aux yeux émerveillés. Il lui conte ce qu'il a vu. Il lui explique que l'injustice reste vivante et enfante les effets de l'injustice jusqu'au jour où elle est comprise par ceux qui l'ont faite, et pardonnée par ceux qui l'ont subie. Alors seulement elle s'efface. Quant à lui, il sait qu'il est condamné à de nombreuses existences encore, et il souhaite seulement de renaître chaque fois plus clairvoyant et plus sage, porteur de paroles étincelantes et le cœur libéré de tout mal.

***

Il y a entre la douve du château de Sanzenilh et le parapet qui surmonte le Viaur un étroit glacis de roche glissante. C'est là qu'Hercule de Thuriès se tua volontairement, s'étant ruiné. Son fils, Hector de Thuriès, inventeur de génie, se dépouilla de ses brevets, et il est maintenant directeur général de la compagnie des chemins de fer bretons, qui appartient aux princes de Kérohan. De ses sœurs, une est entrée en religion; une vit avec lui; la troisième, ayant épousé un Sanzenilh, vit veuve dans ce dramatique château. De ses filles, l'aînée s'est jetée dans cette même douve, les deux autres, Brigitte et Claire, se destinent à entrer en religion. Un fils, Léonce de Thuriès, se prépare au professorat. Un grand oncle est évêque.

Telle est la race violente qui peuple le nouveau roman de M. Lucien Fabre, *le Paradis des Amants*.

Or Claire, Clarissime, comme on la nomme, si belle et si pieuse, est la maîtresse de Claude de Kérohan. C'est une grande tentation pour un romancier de donner un amant à une sainte; à condition qu'elle reste sainte bien entendu. Livrer l'âme la plus haute au démon le plus charnel; noyer la pureté dans la luxure, l'en tirer, l'y replonger; mêler le céleste avec le sensuel; ajouter à cela l'indignation contre soi-même, la révolte vaine, et tout à coup le gémissement sous la brûlure; garder à cette âme son rayonnement et la parer en outre des grâces de la faiblesse : tout cela fait un jeu séduisant. Et M. Lucien Fabre a peint avec une âpre éloquence le déchirement du plaisir renié et senti. Il est allé plus loin. Il a voulu que Claire, désespérée comme tous les siens, se laissât glisser à son tour dans la douve, en entendant le prince de Kérohan, son amant, proposer à sa sœur Sibylle de faire d'elle une princesse. On la tire de là, et le roman véritable commence.

Ces quatre-vingts premières pages sont fort belles; un style tendu, des caractères nets, excessifs, mais dessinés, un frémissement de passion dans tout cela. Mais ce livre est dédié « à toutes les grandes âmes qui ont su trouver dans l'amour pour les humbles la seule règle d'existence digne d'un beau destin ». Par ces mots l'auteur nous marque assez que le sujet n'est pas la faiblesse de Claire, mais son évasion hors de cette faiblesse. Mais, dites-vous, Claude l'a abominablement trahie, ce qui justifie assez son évasion. S'il en était ainsi, tout le roman s'écroulerait; M. Fabre a donc imaginé que les paroles fatales adressées par Claude à Sibylle n'étaient qu'un jeu, et même involontaire. En réalité Claude de Kérohan ne cesse pas d'aimer Claire, et Claire redevient sa maîtresse. Il faut maintenant nous expliquer pourquoi elle ne l'épouse pas, comme il le lui demande. Après une longue retraite chez sa tante, l'abbesse de Saint-Jacques, elle décide de prendre le voile, comme c'était son dessein avant de connaître Claude.

Cette seconde partie était bien difficile à traiter et j'avoue qu'elle me reste un peu obscure. Je vois bien qu'elle est toute

1. Nouvelle Revue française.

mystique : Dieu s'est retiré de Claire, et elle a péché. Mais il revient, et elle devine son approche et son retour. Il reprend enfin la jeune fille coupable. Il est le principal et presque le seul acteur du drame. — Seulement cette aventure sentimentale entre l'âme et Jésus se passe au delà du bien et du mal. Les premiers éléments de la vie catholique sont oubliés dans cet univers transcendant. Il est question d'union avec Dieu et de présence sensible, — mais jamais de pénitence, de remords, de pardon imploré. Le péché de la chair et le crime du suicide, l'horreur de la souillure et le frôlement de la damnation éternelle, on ne voit pas que Claire en soit fort tourmentée. Pendant sa retraite, elle continue à écrire à son amant. Il le faut pour le livre, et pour nous éclairer, mais est-ce là une retraite? Elle en fait trop et trop peu. Elle va jusqu'à considérer le suicide comme une expiation, doctrine bien surprenante. Elle pratique la plus haute vie spirituelle, mais il lui manque d'être chrétienne comme tout le monde. Son dernier mot, quand elle se fait religieuse, est celui-ci : « Rien ne m'intéresse plus de ce qui n'est pas immortel. » Cette parole, nous la connaissons : c'est exactement ce que dit Camille, dans la pièce de Musset, et tant de ressemblance avec cette orgueilleuse fille n'est pas rassurante. Claire a le dégoût du monde; il vaudrait mieux qu'elle eût le dégoût d'elle-même.

HENRY BIDOU

THOMAS ALVA EDISON

Celui qui ne s'était jamais reposé vient d'entrer dans l'éternel repos. La meilleure manière de saluer sa mémoire, c'est de rappeler son œuvre et, parce qu'il fut toute sa vie épris de justice, de marquer sa place dans le prodigieux épanouissement scientifique et technique qui caractérise notre époque.

A la source de ce progrès, il faut incontestablement placer les grands génies créateurs de la science : Volta, Ampère, Faraday, Lord Kelvin, Hertz pour l'électricité; l'œuvre de ces incomparables génies est le granit qui porte tout l'édifice.

Edison, lui, fut un prodigieux inventeur; on peut même dire qu'il a industrialisé l'invention, car les laboratoires qu'il installa successivement à Menlo Park, puis à West Orange, dans le New-Jersey, étaient de véritables usines où, sous la direction du maître, de jeunes savants faisaient converger leurs efforts vers la solution des problèmes qu'il avait posés; sur ce modèle se sont établies depuis, aux États-Unis et en Allemagne, des « usines à découvertes scientifiques », richement dotées et puissamment outillées, qui sont, à côté et en dehors des Universités, les plus puissantes animatrices du progrès technique : à Iéna pour l'étude du verre et des instruments d'optique, à Carlsruhe pour la production des colorants organiques, des produits pharmaceutiques et aussi, hélas! pour la mise au point de gaz toxiques; à Shenectady pour l'électricité et la T. S. F...

C'est précisément parce qu'il a été le premier et le grand

animateur de la technique industrielle, qu'Edison est devenu le symbole de l'âge nouveau; le grand public ignore généralement les noms, que j'évoquais tout à l'heure, des génies créateurs, mais la lampe électrique, le microphone, l'accumulateur électrique, sont des inventions dont tout homme peut apprécier l'intérêt, et c'est à juste titre qu'il en est reconnaissant à Edison. Peut-être le génial inventeur eût-il poussé encore plus loin, et obtenu d'autres résultats, si ses connaissances théoriques n'avaient pas été aussi rudimentaires; mais il avouait lui-même que les œuvres de Faraday étaient les seuls livres qu'il eût jamais étudiés; il semble, par exemple, d'après la lecture de ses copieux cahiers d'expérience, qu'il ait passé à deux doigts de la découverte de la T. S. F.; mais il estimait que les connaissances théoriques étaient parfaitement inutiles à un inventeur, et que pour trouver du nouveau, il ne faut pas avoir le cerveau bridé par les règles de la science acquise : « Je puis, disait-il, embaucher des mathématiciens lorsque j'en ai besoin. » Mais on n'embauche pas l'esprit mathématique, ni les connaissances générales qui guident l'esprit dans le dédale des faits. Edison était, et est resté jusqu'à la fin, un praticien; il essayait, essayait sans cesse, jusqu'à ce que le résultat visé fût atteint, et c'est sans doute pour cela qu'il déclara lui-même, avec humour, à notre compatriote Eiffel, que le succès de l'inventeur est fait, pour 1 centième d'inspiration et pour les 99 centièmes de transpiration.

Il eut, en outre, la bonne fortune d'arriver au moment favorable, quand la jeune fée électrique, grandie au laboratoire, était toute prête à faire son entrée dans le monde; mais des millions d'hommes furent ses contemporains, et laissèrent passer l'occasion qu'Edison sut mettre à profit; c'est qu'il ne se contentait pas, comme beaucoup d'autres, de l'éclair d'intuition qui fait jaillir l'idée; il y joignait la persévérance qui, seule, la fait mûrir.

Après ces réflexions générales et, à mon avis, nécessaires qu'il me soit permis de dresser le bilan sommaire de notre dette envers Edison.

***

Ses premières inventions, qui le mirent tout de suite hors de pages (car il n'était jusque-là qu'un pauvre diable vivant au jour le jour) se rapportèrent à la télégraphie électrique; c'était d'ailleurs la seule application importante de l'électricité qui existât vers 1870 : par son ingéniosité, il transforma complètement l'appareillage de la *Gold and Stock Telegraph Company*, spécialisée dans les services informateurs de bourse; un prix de 40 000 dollars et une place d'inspecteur vinrent récompenser ses efforts; il avait alors vingt-trois ans! Muni de ce double viatique, Edison peut développer à l'aise sa puissance inventive; il remplace la manipulation de l'appareil Morse par l'automatique à papier perforé, qui transmet les signaux dix fois plus vite; il invente le système duplex qui, par une ingénieuse combinaison de circuits, permet de transmettre simultanément deux dépêche en sens inverses sur le même fil; puis le duplex devient quadruplex, enfin sextuplex et ce sont, maintenant, quatre et six messages qui peuvent être télégraphiés simultanément; grâce à ces perfectionnements, la Compagnie Jay Gould, à laquelle il est alors attaché, réalise des bénéfices sensationnels et transmet deux mille mots à la minute sur chaque fil, alors que ses concurrents en font passer péniblement vingt-cinq; Edison acquiert, par contre-coup, le nerf des inventions, et le laboratoire qu'il installe à Menlo Park devient une usine trépidante, d'où sortent inventions et brevets; c'est là que vit le jour, en 1877, le premier phonographe, réduit alors à un cylindre, recouvert d'une feuille d'étain, devant lequel se mouvait une pointe reliée à une membrane vibrante; cet ancêtre de nos machines parlantes nous apparaît aujourd'hui, sous cette forme rudimentaire, comme un simple jouet d'enfant, que les hommes auraient pu inventer depuis des siècles, s'ils y avaient pensé; et pourtant, il faut nous rappeler l'immense enthousiasme que souleva cette première et imparfaite reproduction de la voix; c'est à ce moment là qu'Edison fut baptisé par la foule du nom de *Sorcier de Menlo Park*. Heureusement pour sa réputation, elle repose sur des fondements plus solides, car la mise au point du phonographe fut

une œuvre de longue haleine, à laquelle collaborèrent de nombreux inventeurs. Mais voici le moment où Edison entre dans le plein de sa gloire.

Une découverte qui lui appartient en propre, incontestablement, est celle de la lampe électrique à incandescence; il n'en est aucune qui lui fasse plus d'honneur, et qui ait contribué plus largement au progrès humain. Pour se rendre compte de la portée de cette création, il faut se représenter ce qu'était, vers 1880, l'industrie électrique. Les piles étaient encore le générateur le plus employé, et le vieil accumulateur au plomb, de Planté, n'avait pas pris, entre les mains de Faure, sa forme pratique; Zénobie Gramme venait d'inventer (ou plutôt, de réinventer après Paccinotti) la dynamo, mais c'était encore un appareil imparfait, de rendement médiocre, de puissance réduite, et qui ne servait guère qu'aux opérations galvanoplastiques; l'éclairage électrique était dans l'enfance; la bougie Jablochkoff et la lampe Soleil, qui l'utilisaient, n'étaient employées, et encore très exceptionnellement, que sur les voies publiques ou dans de vastes édifices; le gaz et le pétrole étaient, pratiquement, les seuls illuminants en service courant.

L'idée d'employer comme source éclairante un fil conducteur porté à l'incandescence par le courant, maintes fois expérimentée par des inventeurs velléitaires, n'avait jamais abouti à des réalisations pratiques; c'est que tous les chercheurs avaient utilisé, pour obtenir ce filament, le platine qui, à cause de son prix et, surtout, de son médiocre pouvoir émissif, ne peut donner qu'une lumière trop coûteuse. Edison reprit le problème, mais ce n'est qu'à force de persévérance, et en mettant en œuvre de puissants moyens, qu'il réussit où tant d'autres avaient échoué. Il commença, comme ses prédécesseurs, par employer le platine, mais il eut l'idée de placer le filament dans une ampoule vide d'air, ce qui était un premier et sensible progrès; bientôt, l'expérience le convainquit de la nécessité d'employer un corps noir et mat, c'est-à-dire de pouvoir émissif élevé, et le charbon lui parut être le seul corps utilisable; mais comment fabriquer, avec ce corps, un filament fin, souple et conducteur? Dix mille essais furent tentés en vain; finalement, on découvrit, par hasard, que certaines

fibres de bambou, carbonisées dans un moule, paraissaient fournir des résultats acceptables. Alors, Edison envoya des émissaires dans tous les pays où pousse le bambou pour rechercher la meilleure espèce; sur les échantillons, des expériences sans nombre fixèrent peu à peu la technique de la fabrication; puis il fallut former des ouvriers, monter l'usine des lampes, enfin établir, dans un quartier de New-York, le premier secteur urbain de distribution électrique : le 4 septembre 1882, les lampes Edison commençaient à éclairer le quartier de Wall Street et d'East River. Toutes ces installations électriques, qui nous semblent aujourd'hui naturelles, il a fallu les créer dans les moindres détails, les tirer, pour ainsi dire, du néant : œuvre colossale dont Edison fut le véritable animateur, et dont la gloire lui revient tout entière.

Immenses furent les conséquences sociales de cette découverte; l'ampoule électrique, progressivement perfectionnée, n'a pas seulement changé les conditions de la vie, supprimé la nuit et fait du siècle présent un « siècle de lumières »; en donnant au courant électrique son pain quotidien, elle a permis l'établissement de puissantes centrales, animées par des groupes générateurs de plus en plus perfectionnés; elle a rendu possible l'utilisation des puissances hydrauliques et ouvert la voie à toutes les applications dont nous bénéficions aujourd'hui; l'ampoule d'Edison, c'est l'œuf d'où est sorti la plus grande transformation que le monde ait connue.

***

A côté de celle-là, toutes les autres inventions d'Edison sont de rang plus modeste; il ne saurait être question de les énumérer, puisque plus de 700 brevets ont été pris sous son nom; je rappelerai seulement que son kinétoscope fut la première tentative pour reproduire les images mouvantes, et pour résoudre un problème auquel les frères Lumière ont apporté une solution définitive. Il convient pourtant de rappeler une création qui représente un progrès appréciable dans la technique électrique : l'accumulateur Edison, fonctionnant avec du fer, du nickel et du graphite dans une solution de potasse, n'a pas résolu définitivement le problème

de la « mise en bouteilles » de l'énergie électrique, mais il présente, par rapport à l'accumulateur au plomb, des avantages qui en recommandent l'emploi, en particulier pour la traction électrique; mais il faut encore 22 kilogrammes de matière pour emmagasiner un kilowatt-heure d'électricité, alors que quelques grammes de substance active devraient, théoriquement, suffire; il reste donc une belle marge de progrès pour les futurs inventeurs.

Ajouterai-je que ce qui rend plus parfaite et plus pure encore la gloire d'Edison, c'est *ce qu'il n'a pas découvert* : il n'a pas cédé, comme certain de ses compatriotes, à la tentation de construire un de ces hideux « robots », hommes mécaniques commandés de loin par les ondes, capables de tirer des coups de fusil, d'émettre des gaz et de lancer des grenades, en un mot, dit un humoriste américain, de se comporter exactement comme un homme civilisé. L'automate de Vaucanson se contentait de jouer de la flûte : on mesure par là le progrès accompli. Edison n'a vécu, n'a travaillé que pour améliorer le sort des hommes, ses frères; en 1914, quand la France fut lâchement assaillie, il a, du premier jour, pris son parti, entraînant à sa suite des millions d'Américains; pour cela aussi, nous devons à sa mémoire un salut reconnaissant.

L. HOULLEVIGUE

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Maurice Rostand, avec la collaboration de M. Pierre Mortier : *Le Général Boulanger.* — M. Roger Martin du Gard : *Un Taciturne.* — Henry-Monnier, MM. Henri Lavedan et Sacha Guitry : Six pièces, dont un opéra-bouffe, musique de M. Louis Beyds. — M. Jean Giraudoux : *Judith.*

Lorsqu'un critique commence par dire d'un auteur que la personnalité de celui-ci est des plus sympathiques, il est rare que ce ne soit point là une sorte de précaution oratoire ou de politesse hypocrite, sous le couvert de quoi l'éreintement se déploie ensuite avec plus de liberté. C'est pourquoi nous déclarerons d'abord que nous avons pris un vif plaisir au *Général Boulanger* de M. Maurice Rostand : ce spectacle, par sa facilité, son mélange habile de divertissements, d'airs de bravoure et de couplets attendris, son exposition pimpante de « modes » surannées et ses défilés de « têtes », offre au public, dans une Porte-Saint-Martin remise à neuf, une des bonnes soirées qu'on puisse passer actuellement à Paris. Cela dit, nous pouvons maintenant ajouter que M. Maurice Rostand — en dehors même de l'amitié personnelle qui nous lie à lui depuis quinze ans — n'a jamais cessé de nous inspirer, en tant qu'auteur, la plus sincère sympathie. Motifs : la générosité continue de son inspiration, une ardeur, une fougue inlassables, une perpétuelle tension vers les cimes, le tout combiné à des langueurs, à des mélancolies qui prêtent encore au poète, passé la trentaine, le charme des adolescents d'autre-

fois. De ce foyer intérieur, bien des rayons chaleureux ont pénétré dans la prose et les vers de M. Maurice Rostand. On regrette seulement qu'ils s'y réfractent trop souvent au travers d'un style lâché, ou s'y brisent sur les facettes de tant de mauvaises rimes.

Le portrait du « Brave général », tel que M. Maurice Rostand l'a brossé, n'est nullement en désaccord avec la figure populaire de Boulanger; car ce n'est évidemment pas le Boulanger vrai que l'auteur a voulu représenter, mais l'idole bariolée d'un temps. Le héros lui-même disparaît, parfois, derrière la peinture amusée d'une époque. Il est tel tableau, comme celui du café-chantant, où le personnage n'est plus qu'une silhouette, assise en marge de la foule; telle autre évocation, comme celle du 14 juillet 1888, où le héros ne fait que passer en fiacre dans la poussière d'un bal public. Sans doute, ces divers épisodes ne sont-ils pas très coordonnés, très « centrés », comme disent les pédants en leur jargon, mais c'est un défilé fort plaisant, quoique la mise en scène de la Porte-Saint-Martin, dans ses décors et éclairages, soit dénuée de modernisme à un point incroyable. Quelle fidélité au trompe-l'œil, à la toile de fond, à la frise de feuillage, au plein feu!

Il y a une idée, cependant, qui court comme un faufil, du commencement à la fin, dans la trame légère du spectacle : c'est que Boulanger plaçait l'amour au-dessus de tout, non seulement au-dessus de la gloire, ce qui est d'un sage, mais au-dessus de son propre parti; ce dont il est permis de penser qu'il aurait peut-être dû prévenir ses partisans.

M. Francen incarne le général. Il chante délibérément le vers et même le trémule, si j'ose m'exprimer ainsi, mais ce *bel canto*, dans une résurrection pittoresque d'un passé déjà lointain, ajoute à l'impression. Madame Gyslaine est ravissante dans le rôle de madame Bonnemains.

L'affiche annonce que M. Maurice Rostand a écrit son *Boulanger* avec la collaboration de M. Pierre Mortier. J'imagine que M. Mortier aura fourni au poète la documentation politique dont celui-ci avait besoin, principalement pour l'un de ses tableaux : celui, en prose et des mieux réussis, qui représente une séance de la Chambre.

***

Thierry, le *Taciturne*, âgé de quarante ans, est un chef d'industrie parisien, encore qu'on nous laisse dans l'ignorance de ce qu'il fabrique. C'est qu'il s'agit ici d'autres commerces que ceux qui ont pour objet des marchandises : les commerces de la chair, envisagés non point dans leur accomplissement, ce qui pourrait être encore une manière de délivrance, mais dans leurs souhaits honteux, leurs désirs refoulés.

Antécédent fâcheux, le père de Thierry, autrefois, s'est tué, dans une crise de neurasthénie demeurée inexplicable. Pour adjointe dans la direction de ses affaires, pour compagne à son foyer, l'énigmatique et sévère personnage a auprès de lui une belle personne d'une trentaine d'années, qui l'appelle « mon grand » avec un accent tout conjugal. Est-ce sa femme? L'auteur nous le laisse croire un long temps et soudain nous renseigne : non, Isabelle n'est que la sœur du maître de la maison. Rien de suspect, au reste, dans leur intimité : rien que mutuelle confiance, affectueuse autorité chez l'un, tendre soumission chez l'autre. Bref, tous les dehors d'une honnête famille attachée à la loi morale et respectueuse de la tradition.

Mais M. Roger Martin du Gard excelle à nous dévoiler tout ce qui se dissimule de choses inavouées — et inavouables — dans le confort austère des appartements hauts de plafond où vivent, redoutés et choyés par de vieux serviteurs fidèles, les grands bourgeois bien pensants. Démasquer l'hypocrisie des « notables » est une des joies de l'auteur. La santé, la bonne humeur, la cordialité qui composent son tempérament personnel goûtent dans ces révélations de solides plaisirs, pareils à ceux d'un gourmand devant une table bien servie.

Donc Thierry et sa sœur mènent ensemble une existence laborieuse, régulière, unie, sans joie comme sans peine. Une amie d'Isabelle, Wanda, est installée en tiers au bureau de la direction et au domicile privé des patrons. A quel titre? Collaboratrice, nous dit-on. Mais, pour feuilleter des catalogues d'échantillons, est-il besoin, Wanda, de prendre Isabelle par la taille et de la presser contre vous? Avec quelle stupéfiante complaisance aussi, Thierry, le *Taciturne*, engage-t-il, comme

secrétaire, après un débat de cinq minutes, un impertinent joli garçon qui a forcé sa porte par un stratagème!

Tous les personnages, dès lors, sont en scène, sans parler d'un comparse, d'ailleurs exquis, un vieux « médecin des morts », que joue Romain Bouquet, et d'un vague cousin qui ne cesse nonchalamment de recueillir les secrets de son entourage, d'accoucher les désirs obscurs et d'émettre sur la vie des aphorismes profonds : le confident du répertoire, le philosophe de théâtre, ici mué en psychanalyste amateur. Nul n'attache de l'importance a ce qu'il dit et il est aussi sage que Confucius; c'est la convention du rôle.

Voyons maintenant le dessous des cartes : la charmante et sérieuse Isabelle a, dans son enfance, blessé d'un coup de stylet dans le dos une petite camarade de pension, parce qu'elle était jalouse de la préférence que témoignait à cette gamine la maîtresse de la classe. A la suite de ce drame, le père d'Isabelle (lequel semble avoir eu des traits du pompeux et terrible *pater familias*, chef de la *gens* des *Thibault*), le père d'Isabelle a envoyé sa fille dans une maison de correction. Au bout de quatre ans de ce régime barbare, le père mort, Thierry a retiré sa sœur de la geôle, et la vie à deux a commencé. Ou plutôt la vie à trois. Car dans la maison, il y a Wanda, qui n'est autre que la colombe poignardée jadis. Et si Thierry est entièrement chaste, d'une chasteté tourmentée, hantée de songes douloureux dont il n'a pas la clé, nous comprenons qu'entre les deux vierges un accord clandestin s'est établi qui n'est pas tout sentimental. Cependant, Wanda est seule à puiser dans cette entente cachée des satisfactions complètes. Isabelle, dévoyée par accident et normale par nature, s'éprend du beau Joë, l'irrésistible « moins de trente ans », qui lui-même est amoureux d'elle. Entre eux s'ébauche un projet d'union, lequel, en éclairant Thierry sur ses véritables instincts, va amener la catastrophe. Le *Taciturne*, en effet, s'oppose véhémentement au mariage d'Isabelle. Le cousin philosophe commence par lui démontrer qu'il ne conçoit tant de dépit de ces fiançailles que parce qu'il éprouve inconsciemment pour sa sœur une passion incestueuse. Thierry s'indigne, puis s'interroge. L'autre pousse la sonde plus avant. Mais non, il y a erreur : si Isabelle avait annoncé

à son frère qu'elle épousait un autre que Joë, Thierry ne se serait point dressé plein d'une rage meurtrière. Donc, c'est Joë que Thierry aime d'amour. Thierry ne peut supporter les cinq minutes qui suivent la résolution de l'énigme. Il se fait sauter la cervelle.

J'ai conté l'histoire de ces trois actes un peu comme j'eusse fait d'un roman. C'est que le métier de romancier, qui est le métier où M. Roger Martin du Gard est passé maître, pénètre ici la composition dramatique. Il en déforme les lois, par moments l'enrichit, par moments l'embarrasse. L'œuvre est un singulier mélange de qualités éminentes et de faiblesses qui surprennent.

Essayons de distinguer :

Bravo, en premier lieu, pour l'audace du sujet. Il est inconvenant, il est sot ou ignoble de violenter la pudeur par jeu ou bas calcul, mais il est méritoire, il est courageux de la soumettre, elle aussi, aux exigences de la vérité. Or, il est certain que la psychologie sexuelle en est encore aux balbutiements, car la censure sociale ne cesse d'entraver ses progrès. Dans le roman même la timidité sur ce point est de règle, de style. Au théâtre, la pudeur est plus ombrageuse encore, et cela se comprend : la lecture est chose privée; la représentation chose publique. Certaines situations, que nous acceptons sans sourciller dans le livre, seraient insoutenables à la scène. L'auteur valeureux qui entreprend de porter au théâtre les problèmes sexuels, cette trame sombre de la vie, est donc tenu d'user de biais, d'allusions, de détours. Le danger, c'est qu'à force de multiplier des précautions qui sont presque toutes indispensables, il en vienne à tourner autour du sujet sans oser l'aborder, et abandonne la partie sans l'avoir engagée. C'est un peu le cas, ici, pour M. Roger Martin du Gard. Ou bien, s'il bornait son propos à nous découvrir, d'abord par degrés, puis dans un éclat, l'énigme d'une existence, nous dirons que ce dessein, encore qu'il ne manque pas d'intérêt, demeure un peu extérieur à l'étude du secret lui-même. L'examen de la tare sexuelle, de l'anomalie, est le centre du litige, et ce centre reste enveloppé d'ombres.

Neuve — et la véritable conquête de la pièce — cette accommodation de l'art du roman à la scène, dont j'ai parlé

plus haut, lorsque la transposition est heureuse. C'est ainsi que, au premier acte, de beaucoup le meilleur selon nous, le mystère est accru par la lenteur d'une exposition qui vise à créer une atmosphère beaucoup plus qu'à nous aiguiller dans tel ou tel sens par des déclarations formelles. Si, dès la première réplique, le personnage factice du cousin ne s'installait comme chez lui dans le drame, ce premier acte serait un modèle accompli. Tel qu'il est, il vaut d'être retenu comme une indication précieuse dans l'ordre de la technique.

L'incertitude ne naît qu'à l'acte suivant. C'est qu'au théâtre il ne suffit point, à partir d'une certaine heure, d'avoir su créer une atmosphère, il faut mener une action. Dans ce deuxième acte, l'auteur est partagé entre les nécessités dramatiques et le désir de continuer ce qu'il réussit le mieux, ce qui est supérieurement son fait : l'évocation romanesque d'un milieu. Alors les gaucheries commencent, le recours aux procédés indirects : récits, confessions. Notez que ces moyens seraient très acceptables s'ils n'étaient que parties dans l'ensemble, monnaie d'appoint dans le règlement du compte. Mais ils tiennent ici presque toute la place, c'est-à-dire de trop longs moments dans le temps forcément court dont dispose un dramaturge.

En outre, si la confession d'Isabelle, quoique témoignant d'un scrupule qui semble excessif, est amenée par l'amoureuse insistance de Joë, lequel sait que la jeune fille l'aime et ne comprend pas pourquoi elle lui refuse sa main, par contre, les premiers aveux de Thierry sur sa sensualité morose ont un caractère explosif que rien n'a préparé. Au théâtre, les explosions sont excellentes, mais à la condition de laisser entrevoir auparavant que le cordon brûle.

Le premier acte est donc le seul où les personnages soient simplement montrés. Au deuxième, ils se racontent. Au troisième, ils s'expliquent et se montrent tout ensemble. Mais l'heure presse. Pour s'être, au début, attardé à trop de nuances peut-être, l'auteur est soudain placé dans l'obligation de les abandonner toutes. Les conséquences de cette course après le temps perdu sont telles qu'un psychologue averti comme M. Roger Martin du Gard se trouve, dans sa précipitation, entraîné à des raccourcis qui deviennent autant d'invraisem-

blances. Or, il est permis, voire profitable au poète, de laisser transparaître quelque naïveté, au psychologue jamais. L'aveuglement de Thierry jusqu'à la dernière minute, les éclairs qui brillent coup sur coup dans la nuit de sa conscience, tout cela semble si gratuit, que le pathétique de la situation brusquement s'efface et que le comique point à l'horizon.

Cela dit, le talent de l'auteur, cette probité, cette franchise qui ne sont pas seulement, chez lui, des qualités de l'homme, mais des vertus de l'écrivain, assurent à l'ouvrage une haute tenue qu'on rencontre rarement au théâtre. Ici, comme dans les beaux romans de M. Roger Martin du Gard, la langue est juste, pleine, propre, bien équilibrée. Et le cousin Armand, dans son rôle artificiel, formule à chaque instant des réflexions savoureuses qui réjouissent l'esprit. Tant et si bien que, la convention du personnage une fois admise, la présence d'Armand est tout bénéfice, puisque c'est l'auteur qui nous livre par ce truchement le trésor de ses observations personnelles, les méditations qui font suite aux calmes regards indulgents qu'il a jetés sur la vie.

Mesdemoiselles Valentine Tessier et Lucienne Bogaert, MM. Pierre Renoir et Jouvet déploient dans l'interprétation de l'ouvrage leurs ressources habituelles. Mais mademoiselle Tessier l'emporte cette fois nettement sur ses camarades. M. Lecourtois, dans le rôle de Joë, réussit à plaire quand il aurait si bien pu agacer. J'ai déjà nommé le délicieux Romain Bouquet. Terminons le palmarès par un hommage à madame Marie-Laure, « cœur simple » et fidèle servante de cette famille uranienne.

La pièce est montée avec goût.

***

Tout ce qu'entreprend M. Sacha Guitry porte le signe du bonheur. Mais le bonheur ne lui vient pas du dehors, comme un hasard immérité. Le bonheur est en lui, il habite les régions les plus élevées de son esprit : celles où l'artiste supérieurement doué compose ses prestiges. Le voilà qui s'est fait impresario, qui entremêle à ses propres magies l'élégante satire mondaine de M. Henri Lavedan et la férocité

d'Henry Monnier, encore verte, après un siècle d'âge. Eh bien! pour organiser un spectacle coupé qui fasse tous les soirs salle comble à Paris, il n'est pas un animateur comparable à notre Sacha national. Ah! oui, national! Combien il est nôtre, celui-là!

Six pièces, dont trois, plus un opéra-bouffe, de M. Sacha Guitry lui-même. Cette diversité, outre qu'elle est un attrait pour le public, doit rendre le critique attentif : le miroir tourne, il brille aux chandelles sur toutes ses faces, on voudrait pouvoir en fixer les reflets.

Ce qui ravit, d'abord, c'est ce tournoiement lumineux lui-même, c'est l'âme installée au centre du feu et qui s'y joue avec aisance. Aisance, entendez agilité souveraine, facilité difficile à imiter comme celle du danseur sur la corde raide. Des traits nous éblouissent, nous entendons le rire de l'archer et nous rions avec lui de confiance. Mais, si M. Sacha Guitry est un authentique auteur gai, on sait ce que cela veut dire. Je l'imagine, dès sa quinzième année, jetant à la vie ce défi : « Tu es belle, mais je ne serai point ta dupe. » Et l'homme a tenu merveilleusement les promesses de l'enfant. Sur les ailes de l'esprit, le moraliste (eh! oui, c'en est un! encore un caractère bien français) nous envoie par le nez des vérités dures. Les femmes, notamment, sont, dans ce théâtre, caressées du bout de la cravache. Mais le mâle aussi en prend pour son grade. Avec ce mufle, aucun ménagement : au milieu des éclats de rire, une vessie de cochon, maniée d'une main sûre, tape sur les dents des rieurs.

Cette raillerie allègre, nous la retrouvons ici, éparse un peu partout dans ces piécettes scintillantes dont l'air d'improvisation est un charme de plus. Mais dans *Monsieur Prudhomme a-t-il vécu?* perce la mélancolie particulière à l'auteur. Je n'en connais pas de plus âcre. Essuyer furtivement une larme, c'est encore montrer qu'on pleure, donc manquer de tenue. Henry-Monnier, sous la défroque de M. Prudhomme, pleure dos au public, devant sa table à maquillage. Mais c'est qu'il a eu l'imprudence d'ôter sa perruque, redevenant ainsi lui-même. Vite, il l'assure de nouveau sur sa tête, et le personnage imaginaire qu'il a créé, en se substituant à lui, le préservera désormais de souffrir.

M. Sacha Guitry acteur reste, on ne saurait trop le répéter, inimitable. Quant à mademoiselle Yvonne Printemps, je la tiens pour une grande comédienne. J'étais assis l'autre soir, au théâtre de la Madeleine, à côté d'une dame qui s'y connaît et qui pense là-dessus comme moi. Nous avons même raisonné ensemble notre admiration commune. Et quelle voix divine! quel art du chant! Ce qui ne cesse de nous étonner dans la voix du rossignol, c'est sa force. Ainsi en va-t-il quand mademoiselle Printemps chante. Même vertu dans son jeu : attaques franches, émotions brusques, robustesse en tous points. Une rose, oui, mais soutenue par une tige vigoureuse.

Dans *la Femme du condamné* d'Henry-Monnier, court chef-d'œuvre de sarcasme, d'ironie atroce et grinçante, à la fois vrai et faux à crier, mademoiselle Pauline Carton est, comme toujours, excellente.

***

On dit que M. Jean Giraudoux est originaire du Limousin, qu'il fut autrefois élève à l'École normale supérieure, qu'il est entré plus tard dans la Carrière et y a fait son chemin. Il serait aujourd'hui, assure-t-on, ministre de France et fort estimé dans cet emploi. Tout cela doit être vrai, mais j'ai peine à y croire, car je partage l'opinion de Jean-Louis Vaudoyer, lequel, intimement lié avec M. Giraudoux et le voyant presque tous les jours depuis nombre d'années, n'est pas encore parvenu à considérer son ami comme un être tout à fait réel. Que M. Jean Giraudoux, quoique ayant choisi l'instrument logique de la prose française pour y souffler ses chansons, soit un poète-né, cela est certain, cela éclate, mais la formule ne suffit point à expliquer l'artiste et ses sortilèges.

M. Jean Giraudoux ressemble à un personnage de la féerie shakespearienne. Nous dirions qu'il est Ariel descendu parmi nous, si son génie ailé n'avait sa fantaisie propre, ses fusées de moquerie originales. Le mieux est de renoncer à lui chercher un nom autre que celui sous lequel il est inscrit à l'état civil et chez son percepteur. Demeurons seulement persuadés que, sous les apparences de ce citoyen et contribuable

français, diplomate et homme de lettres, se cache un esprit aérien.

Dès lors, qu'on imagine cette drôlerie : le jeune Giraudoux en classe, un sylphe sur les bancs du lycée, qui s'amuse des déformations que les pédants ont fait subir aux vieux mythes éternels, dont il est lui-même une figure. Que de gloses déjà l'écolier eût pu apporter aux passages obscurs des textes anciens! Mais non, il se réserve, il mesure avec ironie la distance qui sépare les faits de leur histoire, le surnaturel de la religion, les dieux de la mythologie, et remet à plus tard de clarifier cette matière. Pour l'instant il passe des examens, il y réussit, et bientôt le voilà au Quai d'Orsay. La vie, cependant, le sollicite de toutes parts, l'humaine vie où il a eu l'imprudence de venir se mêler : il a son livret militaire, il suit M. Jules Cambon à Berlin, il a des camarades, des amies, il se marie, il est père. Mais, au sein de toutes ces expériences, le sylphe exilé conserve la grâce de ses origines, demeure vibrant et impondérable, comme le rayon qui frappe la feuille sans la faire plier. Un jour, à travers ses lunettes d'écaille, il entrevoit un monde où il lui sera loisible, tout en restant sur terre, de se retrouver lui-même, de récupérer son âme : la porte de l'imagination lui est ouverte, il s'y précipite; il rejoindra son élément naturel, sa sphère native, en écrivant ses rêves. C'est ainsi que M. Jean Giraudoux est devenu littérateur. Combien peu le deviennent de cette façon!

Mais toute image est un leurre, un écran coloré que l'instant qui passe interpose entre nous et l'abîme du temps où nous glissons déjà. M. Jean Giraudoux ne l'ignore point. C'est un grand inventeur d'images et, comme tel, il le sait, un prestigieux menteur. Ne pensant que par images et connaissant la duperie du jeu, il introduit dans ses images elles-mêmes une nuance narquoise qui, charitablement, nous prévient de ne pas tomber dans leurs pièges. Nous y tombons pourtant.

Au milieu de ces malices qui ont assuré son succès et donné naissance, depuis quinze ans, dans notre littérature, à tant de contrefaçons grossières, M. Jean Giraudoux s'est souvenu des fables bourrées de faux-sens et d'interpolations que ses professeurs, à l'école, expliquaient lourdement, mot à mot. Il en a repris plus d'une à son compte,

pour y projeter les lueurs de ses feux d'artifice : l'aventure d'Ulysse dans la caverne du Cyclope et, récemment, au théâtre, l'histoire d'Amphitryon.

Amphitryon 38, ce miracle d'une poésie cristalline transportée sans casse à la scène, venait après un *Siegfried* qui fut lui-même un enchantement. M. Jean Giraudoux, assoupli, dès son coup d'essai, aux exigences des tréteaux, avait su dépouiller les luxuriances, les amphigouris de figures imagées où, parfois, l'entraînait, dans ses romans, la spontanéité vertigineuse de ses évocations. Tous nos Aristarque parlèrent de progrès, et les Zoïle se turent. L'art dramatique s'enrichissait de deux œuvres étincelantes.

Aujourd'hui, M. Jean Giraudoux présente au public une *Judith*. Force me sera d'attendre, pour avoir une connaissance claire de ce nouvel ouvrage, que le texte en ait été publié, car, quoique j'aie assisté hier à la répétition générale de la pièce, je l'ai trop mal entendue. J'étais assis cependant au milieu de l'orchestre, mais j'avais beau rabattre avec mes mains, en direction de la scène, les pavillons de mes oreilles, des phrases entières m'échappaient, presque aucune fin de phrase ne parvenait jusqu'à moi. L'interprète principale offrit à maintes reprises un spectacle étrange, celui d'un retour à l'art muet : nous voyions remuer ses lèvres et ne percevions aucun son. Étions-nous donc devenu sourd? Point. Toutes les personnes rangées autour de nous éprouvaient le même inconvénient. Or, la prose de M. Giraudoux n'est pas de celles dont il suffit d'attraper au vol quelques bribes pour en saisir le sens, pour en épuiser l'intérêt[1].

Que dire d'une représentation pareille, sinon que l'auteur fut trahi? Comment un metteur en scène a-t-il pu exposer un écrivain de cette qualité à courir un si grand risque? Je n'arrive à classer dans mon souvenir les interprètes que du seul point de vue de l'articulation, suivant que celle-ci chez eux fut plus ou moins bonne. La palme revient à M. Alcover. Il ne prit la parole qu'à minuit moins le quart, mais ce fut

1. On m'assure que, dans les représentations suivantes, mademoiselle Berendt a élevé son diapason, et que, à l'audition, rien de son rôle ne se perd plus aujourd'hui. Je serais revenu volontiers sur l'ouvrage si je ne savais qu'il doit incessamment paraître ici même.

soudain comme une délivrance : sa voix emplissait tout le vaisseau. J'ai assez bien entendu MM. Roger Karl, Escande et Fainsilber, assez mal mademoiselle Noro. La grand rabbin a la voix forte, mais une bizarre diction mastiquante, qui met les phrases en bouillie. Mademoiselle Wendling possède un organe suffisant, mais l'horrible volubilité sifflante que l'on enseigne au Conservatoire, comme l'un des modes d'expression de l'invective, parvenait à rendre vulgaire dans sa bouche un texte si éloigné du commun, que, jusque dans les injures d'une maquerelle, il reste raffiné. Bien déclamatoire aussi M. Fainsilber, et mademoiselle Noro non moins que lui.

Dans ces conditions, il est difficile de porter un jugement sur une œuvre autrement que sous réserve.

En dehors des développements littéraires, qui sont, sans doute, ce qu'il y a ici de plus précieux, mais dont la trame brillante demeure pour moi comme lacérée, trouée d'obscurités subites, je retiens des moments dramatiques d'une éclatante beauté. L'attaque de la pièce, d'abord, cette clameur qui monte vers Judith de la ville assiégée, ces prières, ces adjurations de tout un peuple, qui poursuivent la jeune fille dans la maison de son oncle, le banquier, et dont celui-ci s'affole avec ses serviteurs. Au deuxième acte, dans le vestibule de toile qui précède la tente d'Holopherne, le cri de Judith bafouée par des officiers de service, appelant à son secours celui-là même qu'elle est venue assassiner. Au troisième acte, cette originale et profonde évocation d'un Chérubin céleste clamant les vérités de Dieu par le souffle aviné d'un simple goujat d'armée, bandé de muscles et bardé de lard.

L'esprit général de l'ouvrage, autant que j'ai pu le démêler, est celui de l'ironie, de la négation souriante : du Voltaire imagé, métaphorique et poétique. Ce parti une fois adopté, peut-être eût-il été expédient de le marquer non seulement dans le ton des répliques, mais dans la composition même du drame. L'histoire du peuple juif est si sombre, si sanglante, qu'un fin et clair génie comme celui de M. Giraudoux ne pouvait pénétrer sans péril dans ce temple affreux et grandiose. Peut-être eût-il fallu établir la transposition dès le principe, au lieu de suivre le texte sacré en se bornant à donner de lui un commentaire railleur. Car

ici l'horreur religieuse est d'un tel poids que, dès qu'on la ressuscite, elle écrase tout le reste. La moquerie délicieuse à côté paraît faible, comme un chant de flûte dans un orage. Seul le personnage d'Holopherne est conçu tout entier selon le mode qui, me semble-t-il, était le mieux en accord avec le dessein de la pièce et le talent de l'auteur, c'est-à-dire délibérément en dehors, voire à l'opposé des Livres saints : un Holopherne libre penseur, maître subtil en athéisme, presque un l'Arétin déjà. C'est un merveilleux poème, que le passage où cet humaniste imprévu explique à Judith comment, dans les paysages, il choisit, pour y planter sa tente, les collines que les dieux ne hantent point, où la Nature règne uniquement — et l'Amour.

Nombreux sont dans l'ouvrage les morceaux de cette qualité : tels le dialogue sur la défaite, la description du champ de bataille à la tombée de la nuit, la vaticination du Séraphin obèse, etc. Nous les retrouverons dans le livre et nous en ferons nos délices.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE LONDRES

PENDANT LES ÉLECTIONS

Veille des Élections. — Il a plu. Grandes averses froides. Tout ce que suppose de mise en scène romantique le couchant d'automne pour l'arrivée à Douvres et ce qui peut être offert de plus réussi au voyageur, en fait de *cumulus*, *cirrus*, *nimbus*, etc... Dans des tons ocres, sienne, cuivrés, rouillés à plaisir. L'arrivée à Douvres, je l'ai toujours remarqué autour de moi, impressionne le Français. La falaise crayeuse, d'abord, si haute. Le vieux château shakespearien, dressé au-dessus de cette encoche creusée dans les dunes où s'enfonce le port précédé de digues, moitié arsenal, moitié entrepôt, d'où montent, par-dessus les bassins qui ont gardé leur pâle clarté dans le crépuscule, les fumées des *steamers* baudelairiens, et du chemin de fer prochain qui va nous emmener vers Londres. Depuis quatre heures du soir, les phares tournent, s'éclipsent et reparaissent. Un petit croiseur noir fait son office et passe au large, à distance des bateaux de commerce qui profilent leur ombre opaque, leur étrave, leurs cheminées et leurs ponts sur les pastels de la pénombre qui va s'obscurcir. Les départs, le trafic, les conquêtes. Le marin nous apparaît commerçant et guerrier, au seuil de cette île si grande qui se dresse sur les cartes comme un lion héraldique, au flanc de l'Europe septentrionale.

... Dîner d'arrivée au club d'un ami. Petites tables. Atmosphère silencieuse... Ce qui nous intéresse, ce soir, c'est d'apprendre l'état des esprits. A la descente du train, Londres ne change

pas. Les autos sont toujours là, le long du trottoir, à flanc du pullmann, les bagages passent de l'un à l'autre comme s'ils avaient acquis le sens de se mouvoir et de se diriger en touchant *Victoria station*. Nous sommes *ailleurs*, toujours. C'est, d'abord, le charme et la puissance de Londres. Le rouage qui fait tout mouvoir est différent. Un homme qui marche, un magasin éclairé, la silhouette d'un agent, la saveur de l'air. Paris, c'est déjà Marseille, et Madrid, c'est encore un peu Bordeaux, — comme la place Masséna de Nice, dans son quadrilatère de bâtisses roses, hélas! déshonoré par l'affichage, c'est déjà Gênes et l'Italie.

Londres, ce n'est que Londres, tout le temps. Ce club, c'est Londres. Dès le vestibule aux parois revêtues d'acajou, aux panneaux couverts de petits papiers manuscrits ou tapés à la machine, à la disposition des membres du cercle. L'inscription pour les morts d'une guerre, d'une conquête déjà ancienne, — tout n'est qu'à *la manière* d'ici. Rien n'est copié de Paris ou inspiré par la France.

Anxiété. Personne ne saurait véritablement prévoir les résultats des élections de demain. Ce qui pouvait être fait pour amener un revirement, l'a été, avec cette forte opiniâtreté, le déploiement de mise en scène de la publicité murale ou des pages de journaux. Le parti que le gouvernement pouvait tirer de la chute si brusque de la livre sterling, l'appauvrissement des finances, l'argent des caisses d'épargne même menacé : tous les arguments ont servi... Mais, à douze heures du vote, nul n'ose être sûr encore de son succès, dans l'un ou l'autre parti.

Soirée triste. Une veillée comme l'Angleterre n'en a peut-être jamais connu depuis l'avènement de Victoria, — les angoisses de la Guerre étaient d'une autre sorte. L'ennemi n'est plus au dehors, sur la mer ou le continent, ce continent dont on se garde si jalousement derrière la frontière des eaux et avec lequel on refuse toute autre voie de communication que la mer trouble, variable, illimitée. Cependant, ce soir, j'entends parler du tunnel sous la Manche avec moins d'aversion.

M. MacDonald, M. Snowden, M. Thomas sont les hommes du jour, de l'heure... Mais nul ne prétend savoir ce que don-

nera, cette fois, le vote des femmes. On impute à leur souci de montrer une ardeur sincère pour les idées nouvelles le succès des socialistes lors de leur premier vote aux dernières élections. Que feront-elles demain?

On les a vues se prodiguer depuis plusieurs mois, dans toutes les classes, et combattre ceux dont on les accuse d'avoir permis la réussite et qui ont mené les finances à une sorte de faillite qui a fait perdre à la livre sa souveraineté sur les marchés financiers du monde.

Dehors, dans Trafalgar Square, dans Piccadilly Circus, dans Leicester Square et le quartier des principaux théâtres et cinémas, les façades sont parcourues sans répit par les fils lumineux de ces réclames mouvantes qui donnent une parure vulgaire et féerique à la nuit. On pense à ces Orientales de mauvais lieux africains, parées de pièces d'or que leur laissaient entre les mains leurs amants d'une nuit et dont elles faisaient des colliers. Des immeubles entiers disparaissaient derrière la trame lumineuse d'une publicité, film, cigarettes, savons... Les enseignes, en clignant, créent un firmament commercial, comètes jaillies du comptoir — comètes quand même. Les trottoirs sont assez déserts, ce soir... Et la brume qui revient chaque nuit d'automne aggrave ce sentiment d'inquiétude qui favorise la faiblesse et la peur.

***

Vote. — Six heures du soir, Harrow on the Hill, cité des collèges, sur la colline coiffée de son église que le cimetière environne. Nous y avons passé, tout à l'heure, avant et pendant le coucher du soleil, quelques-uns de ces instants incomparables que l'on goûte sur les hauteurs qui ne donnent point le vertige. Dans l'enceinte non défendue de ces vieux cimetières anglais, où l'on a renoncé à creuser des fosses nouvelles, l'herbe est rasée comme sur les pelouses de premier plan, dans les parcs. Les rosiers sont taillés avec un soin d'artiste sur des sarcophages que le temps a vidés de toutes les souillures de la mort et qui ne semblent plus contenir qu'espérance et sérénité. Lorsqu'il était étudiant à Harrow, lord Byron avait là son tertre de prédilection, parmi des stèles déjà anciennes et des mausolées dont l'urne se drapait d'une tige serpentine de lierre.

Une pierre marque, aujourd'hui, la place. On y a gravé des vers que le poète écrivit là, devant la brume légère, au delà de laquelle, les jours clairs, on aperçoit les tours de Windsor, au loin.

Nous partons pour Londres, à vingt-cinq minutes d'auto. Mais, auparavant, j'ai voulu voir un lieu de vote. C'est la Maison Commune, le Conseil Municipal. Il tient par les flancs aux constructions voisines, à la courbe de la rue, auprès du poste des pompiers. Un policeman et deux pompiers bavardent sans faire de gestes. La porte du « Conseil », surmontée d'un petit fronton blanc, est pareille à celle d'une habitation bourgeoise, de cette propreté rigoureuse qui devient tout de suite élégante ici.

Une dame va et vient devant le poste, sans mot dire. Un homme jeune, qui tient une liasse sous le bras, l'imite. Des couples se présentent. La dame dit quelques mots à la femme, le jeune homme parle au mari, puis le ménage franchit la porte, s'enfonce entre des parois d'acajou luisant. Le vote des femmes donne dans le mariage, au moins pendant cet instant-ci, une sorte d'égalité particulière aux époux. Il ne paraît pas que ceux que je vois défiler là se soient disputés pour tomber d'accord sur un candidat, ni qu'ils approchent avec des opinions opposées.

Je revois les sections de vote en France, leurs abords environnés de papiers chiffonnés, de bulletins non employés et répandus : profusion d'affiches multicolores portant le nom des candidats. Rien de cela. Sans doute, les événements se déroulent-ils sous d'autres aspects dans les centres industriels et miniers et dans certains ports. Quand même, cette coopération de la femme ne semble point mauvaise, en dépit des humoristes. L'un d'eux me racontait hier ce mot d'une électrice à laquelle on parlait des mérites d'un candidat et qui, d'une voix précipitée, demandait, sans avoir entendu un mot de ce qu'on lui disait :

— Avez-vous sa photographie?

***

Salle de l'Albert Hall. — Le *Daily Mail* organise une soirée pour faire connaître à ses amis les premiers résultats des

élections. Le temps était clair et même assez ensoleillé dans l'après-midi. La brume est tombée avec le crépuscule et maintenant, c'est le *fog*. Vers neuf heures, le brouillard, qui suinte du sol, s'échappe dans Piccadilly des rues voisines de Saint-James street, de Berkeley street... Il tombe du ciel. Il épaissit; il environne l'auto, il pénètre, il prend à la gorge. Les vivants deviennent des ombres et la plus vive lumière n'est bientôt qu'un lampion soufré, immobile au-dessus des émanations d'un marais.

L'Albert Hall est au Londres de la reine Victoria ce que le Colisée est à la Rome des Césars. Un Colisée où 10.000 spectateurs peuvent tenir à l'aise, sous un plafond. La salle est déjà pleine, lorsque nous gagnons nos places. Mais le terrible *fog* est venu avant nous, il enténèbre les hautes arcades qui terminent la salle avec les derniers gradins. Au-dessus des stalles, des trois rangs de loges et des amphithéâtres, cette brume, couleur de rouille, étendu un mol *velum*, dans l'épaisseur duquel des faisceaux de lampes électriques semblent des astres en exil. Les gens, devinés, serrés les uns contre les autres, dans l'immensité supérieure du cirque, évoquent les cercles concentriques des élus dans les toiles anciennes, des élus qui seraient aussi des damnés.

Une extrémité de ces arènes bourgeoises, anglaises et victoriennes, est occupée par de grandes orgues dont les tuyaux de plus fort calibre ont les dimensions d'un mât de navire. Un écran de cinéma immense, ainsi que vous le supposez, et bordé d'un feston de draperie tricolore est dressé devant ces orgues, au pied desquelles nous apercevons, sur une vague scène, un orchestre, un microphone, une table de conférencier et une cantatrice de petite taille, vêtue avec une indifférence de la mode parisienne que les londoniennes ne professent plus, depuis longtemps : un corsage de satin à fleurs avec des « quilles » pareilles, sur une jupe de tulle à pois blancs. Artiste d'ailleurs renommée à la T. S. F. Mais comment une chanteuse peut-elle exister à Londres, un soir d'automne où le *fog* pénètre jusque dans les salles de spectacle?

God Save The King.

Toute la salle debout, chaque auditeur tenant à la main un drapeau de 20 centimètres carré, trouvé sur son siège. A

la fin de l'hymne, religieusement écouté, grande agitation des petits drapeaux. Combien de fois, déjà, avons-nous considéré, en Angleterre, ce sentiment mêlé de foi qu'on appelle chez les Anglais *loyalisme* et *patriotisme* chez nous! Mais s'il est plus extérieur chez nous, plus vibrant, sans être moins ardent, il semble qu'il soit enraciné plus profondément chez nos voisins. Jadis, au temps de la royauté, je pense qu'il devait être assez analogue en France, avec des différences de climat. L'image d'une famille, en surimpression, comme on dit aujourd'hui, sur la trame « patrie », ajoute certainement une personnalité plus intense au sentiment. Il le concrétise.

Sur l'appui des premiers gradins, au-dessus des troisièmes loges, une large banderole est appliquée, des deux côtés de l'hémicycle. Dans la brume qui emplit la partie supérieure du hall, on lit : *Daily Mail, for King and Empire.*

For King. Ces républicains que sont les Anglais placent devant eux l'image du Roi, comme symbole de l'élément de cohésion qui a maintenu l'Empire dont ils ont la juste fierté.

For King and Empire. Ce n'est pas du bon anglais, c'est presque une formule commerciale, comme ce *Buy British*, placardé sur les vitrines des magasins, mais il y faut lire ce qui doit être lu. Et c'est parce que, devant une image toute symbolique, se place cette image vivante, palpable, passagère, douloureuse, humaine de George V, après Édouard VII, comme après Victoria, que nous devinons dans le recueillement de cette foule immense ce silence qui voile des rumeurs dans la chambre des malades en danger.

Lorsque les auditeurs se sont rassis, que la jeune chanteuse vêtue comme à Melbourne, en 1889, a disparu derrière l'orchestre, celui-ci attaque *Put me among the girls* avec entrain : « Placez-moi parmi les filles! » semblent fredonner les spectateurs qui viennent de se rasseoir, en roulant sur le manche fragile les petits drapeaux bleus que traversent les bras d'un X et d'une croix rouges et blancs.

Un chanteur vient interpréter le grand air de *Paillasse.* Dans cette salle immense, ce qui a pénétré de brouillard extérieur semble former papier buvard et absorber les sons; qu'en parvient-il aux oreilles de ces lointains, immobiles et fluides écouteurs qui paraissent flotter au delà des nuées?

Un dessinateur humoriste, très aimé des londoniens et des lecteurs du *Daily Mail*, Tom Webster, trace sur une plaque transparente, démesurément agrandie sur l'écran par le projecteur, quelques images d'hommes politiques ou fantaisistes. Nous voyons l'ombre même de la plume courir sur l'écran, dessiner un sabot de cheval, puis gribouiller, tout à l'opposé, en haut, une vague chevelure; bientôt, sans savoir comment, un cavalier se dresse à nos yeux. Mais les premiers résultats des élections parviennent à *l'Albert Hall*. De sa plume alerte, Tom Webster en avertit les spectateurs. Rumeur. Rumeur nuancée.

La plume trace en haut : *Cheltenham*.

Et au-dessous : *John Ramage, Soc...* (Socialiste).

Et, encore au-dessous : *Sir Walter Preston. C.* (Conservateur).

Mais avant de placer le nombre des suffrages devant les noms, la plume s'amuse à renforcer le J. de John, à doubler la boucle du P de Preston, pour augmenter le sentiment de l'inquiétude et de la curiosité chez ceux qui attendent le résultat de cette première élection connue.

Devant le nom du socialiste, la plume trace trois chiffres, en commençant par le dernier... 263. Puis, elle descend. Devant le conservateur, elle trace 524. Puis elle vient enjoliver, avec quelle prestesse, quelles coquetteries! les 263 du socialiste, auquel elle ajoute brusquement, avant 263, le chiffre 5. 5 263 voix... La rumeur est comme gonflée de rires, prêts à éclater. Pourtant, devant les 524 voix inscrites après le nom du conservateur, elle ajoute un 2.

2.524 voix. Un oh! de stupeur, de fureur, de consternation emplit la salle. Dans les premières loges, la chemise blanche des gentlemen en habit forme une série de cœurs immobiles. Derrière eux, on aperçoit une table couverte d'une nappe et de verres, de bouteilles, destinés à faire prendre patience aux plus inquiets ou aux plus assoiffés.

Alors, brusquement, sur l'écran, la plume de Tom Webster rajoute un nouveau 2 aux chiffres du conservateur, mais avec tant de précipitation, de modestie, qu'il semble qu'on ait vu filer une vieille demoiselle timide s'éclipsant après avoir déposé son obole sur la table de pauvres gens.

22 524!... Est-ce un *oh!* Est-ce un *ah!* qui emplit cette fois *l'Albert Hall?* Nous ne sommes pas un narrateur suffisamment subtil pour rien affirmer de certain. Mais un roulement de tonnerre, pendant un fort orage d'été, ne serait ni plus sonore, ni plus assourdissant, ni plus prolongé... Pour le second résultat, mêmes procédés gamins de Tom Webster : *Hornsey*... Le candidat du *Labour Party* obtient 7 585 voix et celui des conservateurs 41 194. A deux reprises, le tonnerre traverse le *fog*.

La soirée se poursuivra longtemps ainsi, coupée d'airs joyeux ou nationaux, comme le fameux *Land of Hope and Glory*, que les assistants écoutent debout, dont ils reprennent en chœur le refrain et à la suite duquel ils agitent longuement les petits drapeaux à la fragile hampe de bois blanc....

Dehors, autour du socle de granit poli de la statue du prince Albert, mari de la reine Victoria, le *fog* s'est épaissi, à ne plus distinguer à 3 mètres. Nous retrouvons péniblement la voiture. Il nous faut maintenant sortir de Londres, gagner Harrow. La nuit ne se soucie point de l'écrasante victoire qui va sans doute sauver l'Angleterre du péril qui la menaçait. C'est une nuit misérable, une nuit qui fait frissonner, une nuit pour film se déroulant dans un asile de meurt-de-faim. Le mécanicien semble avancer dans les limbes. Parfois, quelque carrefour plus éclairé laisse deviner une façade. Sur un trottoir moins étroit, des ombres couleur de rat se sont rassemblées dans le rayon invisible d'un haut-parleur qui lance en pâture des noms qui nous sont inconnus, des nombres que nous refusons de peser. Devant nous, un tramway qui nous devance dans la bonne voie, se trouve tantôt à quelques centimètres du capot, tantôt le distance et, n'étant éloigné que de 5 ou 6 mètres, nous paraît à jamais fuyant, insaisissable, volatilisé... Comme dans ces récits de voyage et ces cauchemars où, perdus en mer sur une barque, des naufragés voient paraître, puis s'effacer presque aussitôt, sans qu'il eût pressenti leurs angoisses ni saisi leurs appels, quelque monstrueux et radieux navire, lourd de clartés et de vies humaines et qui s'avance comme un aveugle à travers l'immensité.

***

LENDEMAIN D'ÉLECTIONS. — Le succès écrasant des conservateurs, qui ne laisse à l'opposition, aux socialistes, que vingt

sièges, inquiète les conservateurs eux-mêmes, pour le prochain avenir. Ce soir, George V et la famille royale se rendront à *Drury-Lane*. Cet acte fait partie des obligations de ce que l'on appelle encore le pouvoir. Il est indispensable de se montrer en public, de recevoir les témoignages de satisfaction et de s'associer à l'allégresse générale.

Le théâtre de *Drury-Lane* donne une de ces pièces à la mode chez nous, qui retracent des événements déjà éloignés, bien que récents si on les considère dans l'ensemble des siècles. Ils mettent en scène des personnages aux accoutrements aussi désuets, déjà, aussi outranciers, aussi caricaturaux et charmants que de plus anciens. La trame qui met en relief certains événements, sans aucun rapport les uns avec les autres, est l'existence d'une famille, depuis la guerre contre les Boërs jusqu'à nos jours.

Cavalcade, tel en est le titre, fait courir Londres depuis une quinzaine. Le sujet se perd dans la succession de ces tableaux qui nous montrent tantôt la salle même de Drury-Lane pendant la nuit de Mafeking, tantôt Hyde-Park, sous le passage du premier avion, devant lequel, pour se protéger, une dame ouvre son parapluie... Les funérailles de la reine Victoria et, vous vous y attendiez, le départ pour la grande guerre, le *Tipperary* de 1914; puis, la nuit de l'Armistice, dans Trafalgar Square. Cette suite de sketches ayant une armature générale procède davantage de l'écran que du théâtre Les auteurs à la mode essaient de se mettre au service du public et de le reprendre au cinéma, par une sorte de concurrence coûteuse. L'auteur, M. Noël Coward, qui n'a guère que trente-cinq ans, est déjà populaire à New-York. A Londres, il est l'ami du fameux M. Cochrane, qui a entrepris tant de spectacles. M. Coward met en scène lui-même, il voit tout et fait tout. Son spectacle y gagne en homogénéité. Certains passages sont assez hardis. Ils veulent, en tous cas, témoigner de l'indépendance de l'auteur, de son modernisme et de ses sentiments. Lors des funérailles de la reine Victoria et du passage du cortège, une femme, qui s'arrache de la fenêtre, s'écrie : « Je n'aurais pas cru qu'elle était si petite! »

La phrase sera-t-elle supprimée ce soir pour le roi George V? La foule se précipite vers les guichets du théâtre, dès l'annonce de la présence royale dans les journaux du matin. Plus de

3 000 personnes se cassent le nez aux bureaux de location.

Nous sommes arrivés tôt. La salle de ce vieux *Drury-Lane*, qui évoque tant de représentations passées, est déjà bondée. Tous les yeux sont tournés vers l'avant-scène royale, large et peu profonde, dans son encadrement de draperies, son cadre doré et son appui de velours. Assistance fort élégante, habits noirs. Paris ne nous offre guère, désormais, réunions semblables à celle-ci. Brouhaha de nos soirs de « premières » d'avant-guerre. Rumeur. La famille royale vient d'arriver... Le silence se fait. La Reine, le Roi paraissent dans l'avant-scène. Explosion. Suivent la duchesse d'York, le prince de Galles, le duc d'York, le prince George. Les *royalties* demeurent debout, saluent légèrement, comme ces arbres alignés au bord des routes, que le plus grand vent ne fait guère plier.

La Reine s'assied à la droite de George V et la duchesse d'York à la gauche, le duc d'York, le plus haut de taille, s'assied près de sa femme et le prince George, le dernier, le plus près de la scène. Le prince de Galles, qui devrait se trouver à la gauche de sa mère, s'est installé, je dirais presque *glissé* derrière elle. On ne le voit pas, on le devine, il s'efface. Le prince célibataire, à qui la faveur du public accorde une jeunesse quasi éternelle, aura trente-huit ans en mars prochain. Personne ne veut penser qu'il puisse atteindre prochainement la maturité. Cependant, le temps marque, déjà. Il semblerait que l'héritier du trône le sache. Il devient désormais impossible, ou presque, de le photographier, sauf à quelque réunion sportive, de loin et instantanément. Son plus jeune frère, le prince George, le visage incliné sur la main et éclairé par le reflet de la rampe, s'intéresse à la représentation; le duc d'York et le Roi pareillement. Mais l'esprit du Prince est ailleurs. La reine Mary, vêtue de rose effacé, tient un face-à-main devant ses yeux, le coude sur le rebord de la loge. Le gardénia à la boutonnière, le Roi et les princes semblent porter un uniforme. Si le spectacle est d'actualité, les souverains y apportent presque toujours une attention quasi méticuleuse. On devine dans leurs yeux l'attention des entomologistes devant la vie des insectes ou des infiniment petits. Et, aussi, le regard des prisonniers pour tout ce qui s'agite, au delà des barreaux, dans ce monde multiple, infini, au cœur duquel aimeraient se perdre, inconnus, mais dont ils ne connaissent

qu'une masse exhalant sa rumeur moutonnière, des clameurs de colère ou des cris d'allégresse.

Vers la fin de la représentation, autour d'une table couverte de l'*Union Jack*, les artistes, devant la masse des figurants, expriment leur confiance dans les destinées de l'Angleterre et entonnent le *God save the King*.

Tournés vers la loge royale, les spectateurs lancent des hurrahs frénétiques. Tout le monde est debout... Dans les coulisses et jusque dans le péristyle et sur le trottoir, les grooms, les contrôleurs, inspecteurs, policiers, la foule qui attend la sortie, clament leur allégresse et leur chant de victoire.

Le prince de Galles s'éclipse... A l'entr'acte, le roi avait demandé l'*Evening Standard* pour connaître les derniers résultats dans les lointains comtés du Nord; le prince, lui, avait fait venir le *Star*.

Dehors, la nuit est aussi claire et pure qu'elle était embrumée hier soir. Les étoiles brillent dans l'obscurité du ciel et viennent glisser en myriades de comètes multicolores sur les façades, — pour révéler les mérites d'une sorte de cigarettes et de quelques produits d'une contestable nécessité.

***

Départ. Le quai de Victoria. — Dix heures et demie du matin. Le long du *Golden arrow*, les voyageurs sont aussi nombreux qu'ils étaient rares à mon arrivée, huit jours plus tôt. C'est un train imposant et lourd. Femmes élégamment simples, grands manteaux, sans ornements ni fourrures, de lainages beiges, chapeaux de feutre brun, non agrémentés, souliers impeccables. Gentlemen coiffés du melon, vêtus comme pour faire des courses dans Londres, col dur et souliers noirs. Faire « Tartarin » pour la traversée : on croit laisser cela aux Français et aux Américains.

Cargaison mêlée. Représentants de la Grande-Bretagne à la Conférence de Genève. Journalistes allemands, norvégiens et suédois, venus pour les élections et qui regagnent leurs capitales et leurs salles de rédaction, chargés de portefeuilles bourrés de documents. Un financier anglais environné de secrétaires sort de la cabine réservée du pullmann, vient dicter des lettres qui, après avoir été sténographiées, sont

transcrites sur une machine à écrire de voyage. Grand déploiement d'activité.

Derrière les vitres : la campagne anglaise, sa verdure et les rouilles de l'automne. Le soleil est presque trop brûlant dans le train.

Les étrangers repartent, les financiers puissants, qui ont le pli du front outrecuidant, se déplacent à grands frais. Mais il y a aussi des Anglais de choix qui, jusqu'à la veille des élections, déclaraient ne plus quitter Londres pour un temps indéterminé et qui repartent déjà, le front rasséréné. Le pied léger, dans un soulier frotté à l'os, ils gagnent le continent, Paris, la France.

L'alerte est passée. Ceux qui ont appris la vie facile et aisée se sentent repousser des ailes. Ils s'ennuient dans ce climat trop variable et dans ce pays où les restrictions ont été si lourdement imposées. Ils sont pareils à ces mouettes que je vois dans le port de Douvres se poser, et repartir, — à ces navires, aussi, symboles de la puissance de l'Angleterre, qui carguent leurs voiles ou déploient leur fumée dans un grand ferraillement de chaînes détachées.

Les demi-compartiments de bagages cadenassés que des grues prennent au train qui vient de nous amener, pour les descendre dans la cale, s'entassent les uns sur les autres. L'angoisse a desserré son étreinte. Une épreuve s'est déroulée dont un peuple est sorti victorieux. Mais de quoi demain sera-t-il fait? La partie semble trop belle, pour une opposition si réduite qu'elle en devient émouvante.

Ce matin, je ne vois de Douvres, que des bateaux qui fuient l'Angleterre, sous des nuées semblables à celles des toiles de Boudin, ciel de la Manche à nuages un peu courts, battus du vent, traversés de soleil, sur ce ciel délavé, du bleu d'un col de marin.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.